

HISTOIRE DE LA PROVINCE DE FRANCE

Volume 1

De l'Assomption indivise à l'Assomption des Provinces (1845-1952)

Série des Cahiers du Bicentenaire de la naissance
du P. Emmanuel d'Alzon (1810-2010)

Nicolas POTTEAU, A.A.

Collection Cahiers du Bicentenaire d'Alzon 2010¹

- N° 1 *Tour du monde assumptionniste en 41 pays, 2007*
- N° 2 *Il y a deux cents ans, année 1810, octobre 2007*
- N° 3 *Emmanuel d'Alzon : Bibliographie commentée et référencée, décembre 2007*
- N° 4 *L'Orient Chrétien, mars 2008*
- N° 5 *Le P. d'Alzon et l'Assomption vus par des contemporains, des historiens et des Assomptionnistes, mai 2008*
- N° 6 *La Mission d'Orient de l'Assomption, octobre 2008*
- N° 7 *L'Assomption A.A. et O.A. : Bibliographie commentée et référencée, janvier 2009*
- N° 8 *Los Asuncionistas en la Argentina (1910-2000), febrero 2009*
- N° 9 *Histoire de la Province de France. Volume 1 : De l'Assomption indivise à l'Assomption des Provinces (1845-1952)*

¹ Le Conseil général a décidé que les livrets de cette collection, une fois traduits notamment en anglais et en espagnol, pourraient être divulgués sous forme informatique (CD), mode pratique et économique.

Préface

Quand une famille se réunit, les enfants, les petits-enfants, les grands-parents et les parents aiment à se raconter les événements qui émaillent l'existence des uns et des autres. C'est ainsi que se construit le récit d'une famille et que naît une mémoire commune. L'Assomption aime feuilleter les pages de son histoire. Elle aime se rappeler la figure de ses aînés, les faits et gestes de ses ancêtres, les pages glorieuses de son passé, sans oublier pour autant les souffrances et les échecs. Si nous aimons l'histoire, c'est parce que nous croyons qu'elle est maîtresse de vie et qu'elle apporte une lumière d'espérance pour ceux qui continuent d'avancer sur la route.

Il y a plusieurs manières de faire l'histoire. Par exemple, celle qui a longtemps prévalu dans les manuels officiels où l'accent était porté sur les pages glorieuses écrites par les grands hommes d'une Nation. D'autres historiens ont privilégié les anonymes, les obscurs, ou bien encore se sont attachés à l'évolution des comportements et des mentalités. Parmi ceux qui ont contribué à renouveler l'approche historique, il faut signaler Pierre Nora. Cet historien français a parlé des « lieux de mémoire » pour désigner tout ce qui, dans une histoire, permet de fédérer un peuple, une nation ou une communauté. Les « lieux de mémoire » ouvrent à une compréhension plus large du monde que la simple histoire chronologique et l'évocation des grandes figures. Je crois que le travail de Nicolas Potteau s'inscrit dans cette perspective. Il n'est pas le premier à avoir retracé l'histoire de notre petite famille — d'autres ont produit un bon travail — mais il a visité avec bonheur et intelligence ces « lieux de mémoire » qui contribuent encore aujourd'hui à façonner l'identité assomptionniste. Nicolas a été attentif aux hommes, mais il n'a pas retenu que les figures emblématiques et les noms illustres. Nous le savons bien, en christianisme, tout être a une valeur irremplaçable. Nul n'est exclu de l'histoire car toute l'histoire est une histoire du salut donné à tous. Nicolas a aussi exploré les lieux de notre mémoire

assomptionniste que sont les alumnats, la Mission d'Orient, les scolasticats, les communautés, les paroisses, les œuvres, tout ce qui a contribué à forger l'Assomption et à transmettre au long des années le charisme reçu du Père d'Alzon.

Nous avons désormais une histoire de l'Assomption à ses débuts, non pas une histoire de la province de France, mais une histoire qui concerne l'ensemble de la congrégation. Le Père d'Alzon avait compris que son intuition de fonder un nouvel ordre ne pouvait se limiter aux limites d'un pays. L'esprit catholique qui l'a animé toute sa vie a balayé les nationalismes étroits et les revendications abusives d'identités culturelles repliées sur elles-mêmes. J'en veux pour preuve le fait qu'il ait catégoriquement refusé d'appeler sa congrégation « Augustins de France » comme certains membres de son entourage le poussaient à le faire.

L'histoire des débuts de l'Assomption se superpose — jusqu'à la mise en place du régime des provinces — avec l'histoire de ce que l'on appelle aujourd'hui la province de France. Mais ne faisons pas un contresens historique : en approfondissant l'origine de notre famille religieuse qui vit le jour en cette vieille terre de France au XIX^e siècle, nous découvrons non pas un peuple ou un pays particuliers mais une famille religieuse dont la destinée fut, dès l'origine, de dépasser les frontières nationales, ethniques et culturelles. Qui l'oublierait renierait, encore aujourd'hui, l'appel que porta toute sa vie Emmanuel d'Alzon qui fut de voir « grand et large ».

P. Benoît Grière, a.a.
Provincial de France

Introduction

Qui entre dans la bibliothèque d'une communauté assomptionniste remarque souvent qu'au moins quelques rayons sont occupés par des ouvrages plus ou moins volumineux, verts, rouges, jaunes, bleus, blancs ou noirs. Il y en a pour tous les goûts ! Il s'agit bien sûr, vous l'aurez reconnu, des livres consacrés à l'histoire des Augustins de l'Assomption ou au Père d'Alzon. Ayant lui-même beaucoup écrit, il peut sembler logique que l'on ait beaucoup écrit sur lui, à l'intérieur comme à l'extérieur de la congrégation. Cette « *petite famille* », comme aimait l'appeler son fondateur a su, dès les origines, être présente sur les lignes de fracture du monde, de la société ou de l'Eglise, pour le meilleur mais aussi parfois pour le pire.

Pendant, si une histoire globale de la congrégation a déjà été publiée, personne n'a jamais abordé en détail l'histoire des Provinces Françaises. L'Assomption, bien évidemment, ne se réduit pas à la France, nous le constatons tous les jours dans un monde globalisé, mais l'hexagone est son berceau. Elle a été fondée à Nîmes dans un contexte où l'Eglise, sentant que certains secteurs de la société commencent à rejeter le Christ, réagit vigoureusement à ce début de déchristianisation. La forte personnalité du Père d'Alzon a marqué la congrégation qui porte aujourd'hui encore des traits hérités du fondateur. Notre famille religieuse a évolué tout au long de l'histoire, et la présente étude vise à montrer comment s'est faite cette évolution qui l'a déplacée du Gard jusqu'aux quatre coins du monde. Plus un charisme se développe hors de son contexte d'origine, plus il a besoin d'être connu et approfondi, à travers ses réalisations historiques.

C'est ce contexte de fondation et de développement qui sera abordé, de 1845 à 1952. A l'époque de « *l'Assomption indivise* », les Provinces n'existaient pas encore¹. Cette partie englobera donc l'histoire de la congré-

¹ Hormis durant les années 1876-1880, mais les expulsions des religieux mettront un terme rapide à ce découpage.

gation entière. Elle sera découpée en quatre chapitres chronologiques, en fonction des Supérieurs Généraux. Du vivant du Père d'Alzon, la congrégation prend le temps de la fondation au cours d'un long enracinement où seront semées les graines assomptionnistes. Entre 1880 et 1903, le P. Picard saura porter le développement de la congrégation, avec le zèle et les talents d'un organisateur hors pair qui lui ouvriront de nombreuses portes, sans exclure certains excès. Son successeur, le P. Bailly poursuivra son œuvre jusqu'en 1917, malgré la guerre. Mais les structures assomptionnistes ne parviendront pas à s'adapter, ce qui provoquera sous le Vicariat du P. Maubon une grave crise. Celle-ci n'empêchera cependant pas de nouveaux développements, en France comme à l'étranger.

Ensuite, sous le Généralat du P. Gervais Quenard (1923-1952), quatre Provinces vont voir le jour, dotées de Vicariats. Ceux-ci contiennent en germe de futures Provinces, suivant le développement qu'ils seront amenés à connaître. Le Supérieur Général garde certaines de ses attributions, mais la congrégation s'est engagée sur la voie d'une réelle décentralisation. Cette période sera donc l'objet des chapitres 5 et 6, qui s'étendront de part et d'autre de la seconde guerre mondiale.

Nous avons organisé chacun de ces chapitres en parties thématiques, consacrées à la vie générale de la congrégation et aux axes apostoliques majeurs qui décrivent la vie assomptionniste. On trouvera enfin la liste des cadres de l'Assomption ainsi qu'une carte des implantations. Enfin, l'histoire des Augustins de l'Assomption n'est pas uniquement l'histoire d'une structure institutionnelle, elle est avant tout l'histoire d'hommes qui l'ont construite, vécue et transformée. C'est pourquoi nous avons inséré tout au long du texte quelques notices biographiques de religieux, agrémentées de quelques photos.

Enfin, je tiens à remercier tous ceux qui m'ont aidé dans la réalisations de ce travail : le P. Benoît Grière qui me l'a confié, les PP. Jean-Paul Perier-Muzet, Patrick Zago et Charles Monsch pour leur aide, leurs conseils et qui m'ont permis d'avoir accès aux documents, le P. Marie-Bernard Kientz pour sa relecture attentive, ainsi que les nombreux frères qui ont pu répondre à mes questions.

I.

**LE TEMPS DU FONDATEUR ET DE LA
FONDATION : E. D'ALZON, 1845 - 1880**

FONDATION ET STRUCTURES

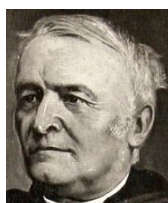
Au cours de la nuit de Noël 1845, dans la salle du chapitre au collège de l'Assomption de Nîmes, six hommes célèbrent leur entrée en religion. L'abbé Emmanuel d'Alzon est accompagné de René-Eugène Cusse et des abbés François Surrel, Eugène Henri, Louis-Elphège Tissot et Charles Laurent. Ce qui n'est pour l'instant qu'un essai de vie religieuse marque la nais-

sance d'une nouvelle congrégation.

Désirant implanter un couvent de Carmélites dans sa ville de Nîmes, Emmanuel d'Alzon se retrouve propriétaire en 1843 (par l'intermédiaire de l'abbé Goubier) d'un établissement scolaire, la pension Vermot. Mais devant le refus des anciens maîtres de changer l'affectation du lieu, il se voit conforté dans l'idée de se lancer dans l'éducation. Le lieu devient en 1845 le collège de la Maison de l'Assomption.

Emmanuel d'Alzon (1810-1880).

D'une famille aristocrate, il naît au Vigan (Gard) le 30 août 1810. Ayant fréquenté les cercles catholiques de la capitale, disciple de Lammenais, il se tourne vers le sacerdoce et est ordonné prêtre à Rome le 26 décembre 1834. Vicaire général du diocèse de Nîmes de 1839 à 1878 sous 4 évêques différents, il dirige pendant plus de 40 ans Marie-Eugénie de Jésus, fondatrice des Religieuses de l'Assomption. Il fonde les Augustins de l'Assomption en 1845 et est élu supérieur général en 1852, charge qu'il conserve jusqu'à sa mort. Méridional de caractère, serviteur de l'Eglise, c'est un travailleur infatigable qui voit large, qui a voué toute sa vie au service de Dieu et à l'avènement de son Royaume. Il meurt le 21 novembre 1880 et est déclaré Vénérable le 21 décembre 1991.



1845-1850 : cinq années d'attente

Chapitres Généraux (1845-1880)

- I 1850 à Nîmes, du 23 au 25 septembre
- II 1852 à Nîmes, du 24 au 28 août
- III 1855 à Clichy-la-Garenne, le 12 septembre
- IV 1858 à Clichy-la-Garenne, le 6 juillet
- V 1862 à Nîmes, du 3 au 9 septembre
- VI 1868 à Nîmes, du 7 au 17 septembre
- VII 1873 à Nîmes, du 10 au 18 septembre
- VIII 1876 à Nîmes, du 11 au 16 septembre
- IX 1879 à Paris, du 1er au 4 septembre

Parallèlement à la fondation du collège, il voit s'accroître en lui le désir de la vie religieuse. Son long compagnonnage spirituel avec Marie-Eugénie de Jésus, fondatrice des Religieuses de l'Assomption, de 1839 jusqu'à sa mort, l'incite à suivre cette vocation. Il fait ainsi

successivement vœu de renoncer aux dignités ecclésiastiques, dans le sanctuaire de la Consolata, à Turin en juin 1844, puis prononce des vœux privés de religion à Notre-Dame des Victoires à Paris, en juin ou juillet 1845. Il envisage alors la création d'une Association de l'Assomption qui regrouperait les maîtres du collège et serait divisée en un Ordre, pour les religieux, et un Tiers-Ordre, pour les « laïcs ». L'Association se propose comme but « *la gloire de Dieu et le salut des âmes, par l'extension du règne de Jésus-Christ* ». Après trois mois de probation, elle est enfin inaugurée le 25 décembre 1845 pour l'Ordre, le lendemain pour le Tiers-Ordre.

La maturation est cependant très lente. Les activités sont nombreuses, la dispersion guette, et le charisme de l'Assomption n'apparaît pas très clairement. Mgr Cart, évêque de Nîmes tolère l'expérience religieuse, mais sans l'autoriser explicitement. Il reste en effet assez réticent : il souhaite une règle plus précise tout en craignant la concurrence avec les prêtres de son diocèse. Finalement, il faudra attendre le 19 octobre 1849 pour que Mgr Cart autorise le noviciat. Des six pionniers, il ne reste plus que le Père d'Alzon, mais il a entre-temps été rejoint par quatre nouvelles recrues : le P. Henri Brun, les Fr. Victor Cardenne, Etienne Pernet et Hippolyte Saugrain. C'est ensemble que les cinq font leurs premiers vœux dans la nuit de Noël 1850, avant de s'engager définitivement un an après.

La structuration progressive

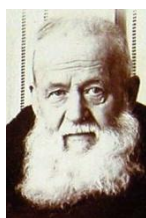
L'Assomption va alors se structurer progressivement. Le premier chapitre général se tient en 1850, tandis qu'en 1852 le Père d'Alzon est élu supérieur général à vie et le P. Brun assistant général. En 1851 a lieu la première fondation à Paris, rue du Faubourg St Honoré, n°234. Les années 1854-1855 sont éprouvantes pour le Père d'Alzon : congestion cérébrale, crise financière au collège de Nîmes. Il a l'occasion d'approfondir le charisme de sa congrégation et achève de rédiger en 1855 la Règle de l'Assomption, premières Constitutions de la « petite association ». Le décret de louange est obtenu le 1^{er} mai 1857. Par ailleurs, la congrégation prend un caractère plus augustinien : on ratifie le choix de la Règle de saint Augustin en 1856 et le titre d'Augustins de l'Assomption après le décret de louange. C'est en 1865 que sont fondées les Oblates de l'Assomption et les Petites

Sœurs de l'Assomption, grâce aux efforts des Pères Saugrain et Pernet.

Pour passer à l'étape de la reconnaissance officielle, les Constitutions sont refondues en 1863 et présentées à Rome. L'approbation de l'Institut est obtenue le 26 novembre 1864, mais pas celle des Constitutions. Deux principaux éléments provoquent le refus romain : le quatrième vœu et l'existence du Tiers-Ordre. Ceux-ci n'étaient en effet autorisés qu'aux Ordres professant des vœux solennels, ce qui n'était pas le cas de l'Assomption.

Hippolyte Saugrain (1822-1905)

Désiré-Hippolyte Saugrain voit le jour le 16 février 1822 à Ecquetot (Eure). Entendant un sermon du Père d'Alzon, il s'engage à l'Assomption et fait partie des premiers profès en 1850. Sous-directeur du collège lors de la crise financière, il est économe de la congrégation de 1855 à sa mort. Ordonné prêtre en 1858, il est maître des novices au Vigan entre 1864 et 1874. Il découvre dans les Cévennes celles qui seront les premières Oblates. Il rejoint ensuite la communauté de François I^{er} où il participe notamment à l'organisation des grands pèlerinages. Jugé lors du 'procès des Douze', il connaît la période d'isolement et meurt à Paris le 24 juin 1905.



somption. L'année suivante, une nouvelle version des Constitutions est donnée aux religieux, comprenant la Règle de Saint Augustin, le Directoire

rédigé en 1859 puis refusé par les Religieuses de l'Assomption et deux autres livres, que l'on appellera communément les « Constitutions de 1865 ». Elles seront en vigueur jusqu'en 1906.

Parallèlement à l'organisation progressive, le Père d'Alzon cherche à fusionner avec d'autres congrégations (Pères de Sainte Croix du Mans, Résurrectionnistes polonais, Pères du Calvaire de Toulouse, Ermites de Saint Augustin), mais les négociations n'aboutiront jamais. L'affiliation aux Ermites de Saint Augustin, absents du territoire français, aurait permis à l'Assomption d'être considérée comme un Ordre et aurait rendu possibles le quatrième vœu et le Tiers-Ordre. Une modification des Constitutions est rédigée à cet effet en 1879, mais la Commission des Evêques et des Réguliers refuse le projet d'union.

Enfin, les Provinces font leur apparition au chapitre de 1876, pour permettre au Père d'Alzon de se décharger d'une partie du poids de l'Institut. Trois provinces sont ainsi érigées : Paris autour de la rue François I^{er}, Nîmes autour du collège et Andrinople, autour de Plovdiv. Le Père Picard y étant opposé, et le contexte politique ayant changé, elles ne résisteront pas à la réorganisation consécutive à l'expulsion de 1880.

LE CHARISME ET SON EVOLUTION

A l'origine du charisme

Le charisme de l'Institut naissant est bien entendu très lié avec celui de son fondateur. Avènement du Royaume, 'triple amour', visée large, volonté de christianiser la société, spiritualité doctrinale, esprit missionnaire, ultramontanisme sont des traits qu'il a d'abord développés lui-même avant de les inscrire dans sa famille religieuse.

« Notre vie spirituelle, notre substance religieuse, notre raison d'être comme Augustins de l'Assomption se trouve dans notre devise : *Adveniat Regnum Tuum*. [...] Quoi de plus simple ! quoi de plus vulgaire, si j'ose dire, que cette forme de l'amour de Dieu ! Si, à cet amour principal, vous ajoutez l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ, l'amour de la Sainte Vierge sa Mère et de l'Eglise son épouse, vous connaîtrez sous son expression la plus abrégée l'esprit de l'Assomption »
Instruction de clôture du Chapitre Général de 1868, ES p. 130-131

C'est dans la règle de l'Association de l'Assomption (septembre 1845) qu'on retrouve une première formulation structurée de ce qu'on appelle maintenant le charisme. Le but de l'Association est alors de travailler à la « gloire de Dieu et le salut des âmes, par l'extension du règne de Dieu ». La devise y est donc « *Adveniat Regnum Tuum* ». Son esprit

se décline en quatre pôles : amour du Christ, visée apostolique « *charité envers les âmes* », esprit de franchise, d'ouverture et de liberté, pauvreté personnelle. L'éducation, la prédication, la « *composition d'ouvrages chrétiens* », « *l'application de l'esprit chrétien aux arts* » sont les quatre axes apostoliques qui sont proposés. Le charisme se déploiera autour de ces axes fondamentaux et s'enrichira au fur et à mesure de la maturation de la « *petite association* ».

But et esprit

Dès la Règle de 1855, le but de l'œuvre est de « *travailler à notre perfection en étendant le Règne de Jésus-Christ dans les âmes* »¹. *Adveniat Regnum Tuum* est la première devise. Le Règne de Dieu est donc au cœur du charisme assomptionniste, ce qui explique l'attachement du Père d'Alzon à ce quatrième vœu de « *se consacrer à l'extension du Règne de Dieu dans les âmes* ».

« La prédication, l'enseignement, la direction des âmes, les œuvres de charité seront nos principaux moyens d'action ; vous les combinerez selon le résultat final que nous nous proposons dans la plus grande unité de conduite, et en vous efforçant de marcher comme une armée dont la force est dans l'unité du commandement, et dont la perte est assurée quand les soldats combattent selon leurs caprices. »

2^{ème} Lettre au Maître des Novices, 1868, *Ecrits Spirituels* p. 158

Les épreuves des années 1854-1855 ont amené le Père d'Alzon à approfondir sa propre spiritualité et à l'enraciner d'avantage dans le Christ. La note christologique devient alors explicitement plus centrale. La mention *Propter amorem Domini nostri Jesu Christi* complète ainsi dans les Constitutions de 1865 la

première devise. Il la décline ensuite dans le 'triple amour' : amour de Jésus-Christ, dont découlent celui de la Vierge Marie et de l'Eglise, que l'on retrouve dans le Directoire rédigé en 1859. Certains ont pu faire observer que le Règne se trouvait absent du Directoire, mais il ne faut pas oublier que ce dernier livre va de pair avec les Constitutions de 1865, dans lesquelles le Règne figure à la première place.

Les années aidant, la formulation la plus aboutie se trouvera dans l'Allocution de clôture du Chapitre Général de 1868² où le fondateur fera une synthèse de ce deux axes de l'esprit de l'Assomption. Par là-même, il souhaite être tout simplement « catholique » ! Il y donne aussi une caractéristique de l'amour de l'Eglise - qui doit être « *surnaturel, hardi, désintéressé* »- et qui sera transposée au caractère de l'Assomptionniste sous la forme de « *hardi, généreux et désintéressé* ».

¹ *Constitutions de 1855*, n°1.

² dite « Instruction de 1868 », *Ecrits Spirituels* p. 130-146

Charisme apostolique

«*L'avènement du Royaume de Dieu autour de nous* », c'est ainsi que dans le vocabulaire alzonien on définit les modalités d'apostolats et les différentes œuvres. Cette visée large ne permet pas de délimiter précisément tel ou tel type d'activité, et cela explique pourquoi la liste des œuvres possibles a sans cesse évolué. Les circonstances ont par ailleurs joué un rôle



Collège de Nîmes, gravure parus dans les Souvenirs

important dans l'organisation des activités apostoliques et ont parfois poussé le Père d'Alzon à ajouter un domaine d'activité aux listes mentionnées. Faire régner Jésus-Christ dans les âmes implique pour lui de lutter contre ceux qui « *veulent chasser Dieu des Etats, de la société, de la famille, des mœurs* »³. S'y trouvent par là visés les partisans de la « Révolution », les athées, les anticléricaux, les protestants....

Un but aussi ambitieux peut se traduire dans la réalité par une multiplicité de réalisations. L'enseignement, au sens le plus large, restera toujours pour lui une priorité, pour la formation des chrétiens. On retrouvera aussi la prédication et la direction spirituelle, la publication de livres. A

³ 2^{ème} Lettre au Maître des Novices, *Ecrits Spirituels*, p. 155-159.

partir des Constitutions de 1855, on évoque les œuvres de charité pour lutter contre « *la perte de la foi dans ces classes inférieures* »⁴ et réconcilier pauvres et riches, les missions étrangères et les travaux « *pour la destruction du schisme et de l'hérésie* ». Mais l'unité est nécessaire pour éviter la dispersion, le Père d'Alzon n'hésitant pas à utiliser la métaphore militaire pour maintenir la cohésion de la troupe⁵.

⁴ *Constitutions de 1855*, n° 41 à 52.

⁵ 2^{ème} *Lettre au Maître des Novices, Ecrits Spirituels*, p. 158.

3.

AXES APOSTOLIQUES

C'est en suivant les axes apostoliques que, petit à petit, les communautés vont être fondées. Chaque maison est en principe affectée à un type d'œuvres, et ce n'est qu'avec la communauté de la rue François I^{er} que l'on verra apparaître des communautés de type « résidentielles ». (approuvées au Chapitre Général de 1868).

3.1 Œuvres d'éducation et formation

La formation des religieux

Le Père d'Alzon insistait beaucoup sur la formation des religieux, mais les lieux de formation se sont beaucoup déplacés durant ces premières années. Le premier noviciat se trouve bien sûr au collège de Nîmes, puis se transporte à Auteuil, près de la maison des Religieuses de l'Assomption (1857-1862), puis il retourne à Nîmes. Réellement érigé canoniquement en 1864, il se trouve sous la conduite du P. Saugrain au Vigan, dans la maison natale du P. d'Alzon. Après dix années de stabilité, il se déplace à nouveau : Nîmes (1874), Paris à la rue François I^{er} (1875), puis Sèvres près de Paris (1877-1880) et Nîmes lors de la séparation des provinces.

De plus, une communauté d'études sera constituée à Rome à plusieurs reprises, pour permettre à des jeunes religieux d'y faire leurs études. Les Pères de Sainte-Croix (1855-1856), les Résurrectionnistes (1861-1863), le séminaire français (1871-1872) sont ainsi des lieux d'accueil provisoire.

Les collèges

Lieu de fondation, la Maison de l'Assomption va rester la première œuvre. D'Alzon l'achète avec l'abbé Goubier en novembre 1843, prend en

main le collège en octobre de l'année suivante et obtient en août 1845 le demi-exercice pour les classes de grammaire uniquement¹. Il usurpe son droit et pousse certains élèves jusqu'à la seconde, l'administration fermant

Charles Laurent (1821-1895)



Natif d'Uzès dans le Gard le 4 décembre 1821, ce fils d'instituteur entre au Collège de l'Assomption comme professeur. Ordonné prêtre en 1845, il fait partie des premiers novices, préfère rejoindre

le Tiers-Ordre puis de nouveau la congrégation en 1851. Supérieur des collèges de Paris puis de Clichy, il est la figure même de l'Assomptionniste enseignant. Fils de prédilection du Père d'Alzon avant le P. Vincent de Paul Bailly, cet homme cultivé aimait se définir comme un « grand enfant perpétuel ». Il est ensuite nommé au collège de Nîmes où il maintient l'esprit assomptionniste après les expulsions, puis réside à Paris où il meurt le 13 juillet 1895.

les yeux pour diverses sons. Il obtient le plein exercice officiellement en cembre 1848. Une absence de concurrence grâce à ce lège, un enseignement de qualité, des maîtres gradués comme Monnier ou Germer-Durand, une identité catholique affichée, le collège se développe progressivement. De 52 élèves en 1843, on passe à 127 en 1846-47 puis 203 en 1852. En 1850, la loi Falloux libéralisera totalement l'enseignement secondaire, dès lors le collège va subir la concurrence d'autre établissements privés. Les effectifs vont alors varier, avec

des hauts et des bas. Le maximum sera atteint en 1874 avec 297 élèves.²

Mais la situation financière s'est dégradée progressivement, et une crise éclate à partir de 1854. Le Père d'Alzon est à deux doigts d'abandonner l'affaire, sous la pression familiale. C'est la constitution en 1857 d'une petite association d'actionnaires, regroupant notamment des maîtres du collège, qui permet de poursuivre l'aventure. Cette société en gardera la propriété jusqu'en 1909, quand l'Etat la spoliera.

¹ Jusqu'à la quatrième, dans le système actuel.

² Actes du Colloque d'histoire décembre 1980, *Emmanuel d'Alzon dans la société et l'Eglise du XIXème siècle*, Centurion, 1982, p. 234-256.

Dès 1851, un autre lieu d'enseignement est fondé dans la capitale. Il s'agit d'un pensionnat situé 234 rue du Faubourg Saint Honoré qui déménage en 1853 à Clichy. Devant le peu de succès rencontré, ce collège sera fermé en 1860. L'essai au collège de Rethel sera encore plus rapide, et ne durera que 3 mois, à cause de dissensions avec le clergé diocésain enseignant (1858).

Première intuition apostolique de la congrégation, la prise en charge de collèges ne prend pas l'essor prévu. D'Alzon voulait en faire le moteur du recrutement assomptionniste, mais il doit progressivement se rendre à l'évidence. Ils ne sont pas la source vocationnelle rêvée, les jeunes gens aisés préfèrent les Ordres plus anciens ou plus prestigieux que cette nouvelle congrégation riche en projets et en zèle mais pauvre en ressources humaines.

Les alumnats

La recherche de vocations religieuses et sacerdotales fut pour le Père d'Alzon un souci constant. Pour « ses » congrégations, bien sûr, mais aussi pour une visée plus large. A cette époque, les campagnes sont encore très ferventes mais aussi pauvres. De nombreux enfants auraient voulu entrer dans les Ordres, mais leurs familles n'ont pas les moyens financiers de leur payer les études dans les petits séminaires. Créer une œuvre permettant l'accès au sacerdoce d'enfants pauvres des campagnes est une idée qui trotte dans la tête du Père d'Alzon et de ses proches collaborateurs. Ils l'y poussent fortement, malgré quelques réticences aristocratiques. Finalement, peu après le Concile de Vatican, la décision est prise, et le Père d'Alzon entend parler d'une maison et d'une chapelle désaffectée à Beaufort, en Savoie, que le propriétaire est prêt à céder, à condition que la messe y soit célébrée. La transaction est vite conclue, et le premier alumnat, portant le nom de Notre-Dame des Châteaux, accueille ses six premiers enfants en août 1871. Le P. Pierre Descamps en est le premier supérieur.

Chaque alumnat n'accueille pas plus d'une cinquantaine d'élèves, pour pouvoir y mener une vie familiale. Les deux cycles, « grammaire » et « humanités », sont séparés, le but étant de former des « prêtres d'élite ». A la fin, les élèves peuvent choisir entre le clergé séculier, l'Assomption, une autre congrégation ou la vie laïque. La vie y est austère et rude, adaptée aux

enfants des campagnes. Pour résoudre le problème de financement, l'œuvre Notre-Dame des Vocations est créée en 1873 puis érigée par Pie IX en archiconfrérie quelques mois plus tard. Le P. E. Bailly supervise le tout.

L'œuvre va rencontrer un vif succès, les fondations se multiplient. L'Assomption a enfin trouvé un moyen d'assurer sa pérennité. Un alumnat d'humanités voit le jour à Nîmes en avril 1874, dans une aile du collège, sous la direction du P. Alexis Dumazer. Il se révélera très mobile : il déménage à l'Espérou au printemps 1875, sur le mont Aigoual, puis les rigueurs du climat obligent les élèves à se replier à Nice (Alpes-Maritime) puis il se



Alumnat de Notre-Dame des Châteaux

dédouble, à Alès jusqu'en 1881. Les Châteaux devenant trop exigus pour un groupe de plus en plus fourni, trois nouveaux alumnats de grammaire sont fondés : au Vigan (1874-1880) laissé libre par le départ du noviciat, à Nice (1874-1887) mais aussi à Arras (Pas-de-Calais) où le Père Joseph Maubon est envoyé fonder l'alumnat de Jésus-Naissant. Mais les locaux se révèlent vite trop exigus et l'établissement déménage à Clairmarais, à proximité de St Omer, toujours dans le même département, près des ruines d'une ancienne abbaye. En 1879, il est transformé en alumnat d'humanités, tandis que les grammairiens s'en vont pour une nouvelle fondation, à Mauville, entre Arras et Douai. La même année, Arras compte un nouvel alum-

nat, placé sous la patronage de Notre-Dame de Consolation. En 1879, la France compte ainsi 5 alumnats de grammaire, 2 d'humanités pour un total de 200 élèves.

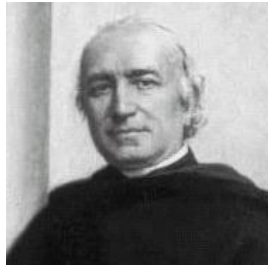
Les orphelinats et les œuvres sociales

La première œuvre sociale à proprement parler est fondée à Mireman, près de Nîmes. Le Père d'Alzon y loue en 1852 une propriété et y établit une colonie agricole ainsi qu'un noviciat de frères convers. Il s'agit de pallier l'exode rural qui débute et d'assurer aux jeunes ruraux, catholiques et protestants, une promotion humaine et chrétienne. En 1853, le lieu est reconverti en orphelinat pour les enfants protestants mais l'œuvre est victime de la crise financière du collège qui amène l'arrêt de l'expérience en 1857. Un autre orphelinat agricole s'établit en 1871 à Montmau près de Lava-gnac.

La seconde œuvre prendra une tout autre envergure. Un prêtre du Pas-de-Calais, l'abbé Henri Halluin avait créé en 1845 un orphelinat accueillant plus de 300 jeunes garçons. Pour en garantir la longévité, il se tourne vers la congrégation naissante et entre au noviciat en 1868. C'est dès lors les Assomptionnistes qui le prendront en charge et ce pendant plus d'un siècle. Premier d'une longue série d'orphelinats, il sera cédé à la D.D.A.S.S. en 1978.

A la suite de la fermeture du collège de Clichy, la communauté parisienne s'était repliée dans une « bicoque » de la rue François I^{er}, au centre d'un grand terrain. Depuis cette communauté ouverte en 1861 sous la direction du P. François Picard, les religieux ont collaboré au développement de nombreuses œuvres sociales, poussés par le charisme du Père Pernet. On retient bien sûr la fondation des Petites Sœurs de l'Assomption, gardes-malades de pauvres (1865), visite de soldats convalescents dans un hôpital parisien, œuvre Saint-Vincent de Paul... On y ajoute aussi l'œuvre Saint-François de Sales pour la conversion des protestants. Le P. Vincent de Paul Bailly rejoint la communauté en 1869 et c'est après la Commune de 1871 que cette maison va prendre son essor, matériel, avec la construction d'un grand couvent en 1874, mais surtout apostolique.

Etienne Pernet (1824-1899)



Né à Vellexon (Haute-Saône) en 1824, fils d'une famille modeste, il rencontre Marie-Eugénie qui le dirige vers le Père d'Alzon. Surveillant au collège de Nîmes, il fait partie des premiers religieux. Prêtre en 1858, il participe aux premières fondations. Timide, réservé, c'est rue François I^{er} qu'il met en œuvre sa vocation sociale. Il fonde en 1865 avec Antoinette Fage les Petites Sœurs de l'Assomption dont il suivra la fondation. Mort à Paris le 3 avril 1899, il est déclaré Vénérable le 14 mai 1983.

Henri Halluin (1820-1895)

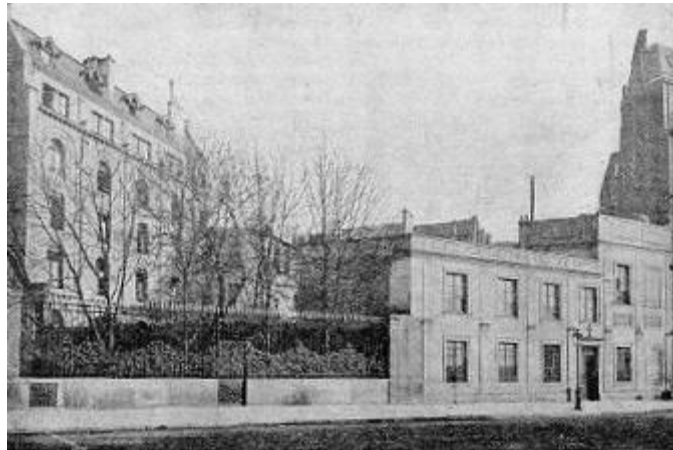


Né le 26 juillet 1820 à Wimille (Pas-de-Calais), il est ordonné prêtre pour le diocèse d'Arras en 1845. Vicaire dans une paroisse d'Arras, il commence en 1846 une œuvre en faveur des enfants des rues délaissés. En 1850, il achète une ancienne filature où il installe son œuvre. Son entrée en 1868 à l'Assomption permet d'assurer la survie de son œuvre, même s'il demeure si indispensable qu'il doit abrégé son noviciat pour revenir en urgence à Arras ! Il s'y dévoue jusqu'à sa mort, le 8 février 1895.

3.2 La presse et les pèlerinages

Les pèlerinages

Après la défaite de l'Empereur Napoléon III à Sedan dans les Ardennes et la capitulation contre les armées prussiennes, une grande révolte populaire éclate à Paris en 1871, c'est la Commune qui se terminera par un bain de sang. Pour la France catholique, c'est un véritable traumatisme, châ-timent divin consécutif au mépris des droits de Dieu et de l'Eglise. Il y a



Maison de la rue François I^{er}, gravure parue dans les Souvenirs

donc urgence à rechristianiser la France et à prier pour son salut. Tandis que d'Alzon fonde l'éphémère Ligue Catholique, matrice des Comités Catholiques, les PP. Picard et V. de P. Bailly lancent une association visant au « *salut de la France par la prière et la moralisation des ouvriers* » placée sous le patronage d'une statue médiévale. L'Association Notre-Dame de Salut est née. Marie-Eugénie met son réseau de relations au service de l'œuvre, qui regroupe des femmes de la bonne société, sous la présidence de Mme de la Rochefoucauld, duchesse d'Estignac, née Ségur. L'association se

manifeste d'abord par des pétitions, l'organisation de semaines de prières, le soutien à des œuvres de charité.

Mais l'histoire retiendra surtout l'organisation de pèlerinages. La première grande réalisation est le premier « National », qui embarque plus de 2000 personnes à La Salette et à Ars en août de la même année. L'initiative en revient à un prêtre parisien, l'abbé Thédénat, mais c'est le P. Picard qui prend en main l'organisation et utilise des trains pour le pèlerinage. Les pèlerins sont mal reçus, caillassés à la gare de Grenoble, mais les organisateurs ne baissent pas les bras. Au contraire, ils fondent le Conseil Général des Pèlerinages qui a pour objectif l'organisation des pèlerinages de masse dans de nombreux sanctuaires de France, mais aussi en Italie et à Jérusalem. L'année suivante voit de nombreux « pèlerinages nationaux » à Paray-le-Monial, La Salette, Chartres et bien sûr Lourdes où se rassemblent en juillet 1873 plus de 500 pèlerins venus de Paris auxquels s'ajoutent 3000 de Nîmes. C'est le pèlerinage à Lourdes qui va devenir le plus important, et deux ans plus tard, une cinquantaine de malades sont emportés, grâce à une souscription populaire et à la main d'œuvre fournie par les Petites Sœurs de l'Assomption. Une première guérison survient, elle fait beaucoup pour la renommée du pèlerinage. Le succès va s'amplifiant et les pèlerins seront 4500 en 1880, dont plus de 900 malades à partir de Paris. En 1874, ils sont 400 à se rendre à Rome, où le Pape leur remet une croix rouge de pèlerinage avec la devise *Christo Domino Servire* qui sera reprise par l'Hospitalité Notre-Dame de Salut.¹

Le Père d'Alzon est au départ réticent vis-à-vis de ces entreprises. Il avait certes organisé des pèlerinages dans la région nîmoise, mais il les concevait plutôt comme une pratique de dévotion. Il craint en outre que cette organisation massive ne détourne la congrégation de l'œuvre doctrinale, à privilégier à ses yeux, et manifeste peu d'enthousiasme devant le zèle de ses collaborateurs parisiens. Il laisse cependant faire, et se rend à l'évidence, séduit par l'abondance des guérisons survenues. Ces pèlerinages de masse sont devenus un des moyens d'affirmer publiquement les « droits de Dieu » en refusant l'enfermement de la religion dans la sphère privée.

¹ Le Père François Picard, Directeur de l'Association N.-D. de Salut dans *Pages d'Archives*, 3^{ème} série, n°3.

Acquis à la cause, il participera lui-même à plusieurs Pèlerinages Nationaux à Lourdes.

La presse

Le Père d'Alzon a dès le début de son action apostolique utilisé la presse pour mener ses combats en faveur de la liberté de l'éducation. Aidé par les professeurs du collège de Nîmes, il a ainsi publié *La Liberté pour tous* (1848), puis la *Revue de l'Enseignement Chrétien* (1851-1855 puis 1871-1877).

Vincent de Paul Bailly (1832-1912)

Né dans la Somme le 2 décembre 1832 à Berteau-court, il est le fils aîné d'Emmanuel Bailly, premier président des Conférences St Vincent de Paul, très lié au Père d'Alzon. Ayant travaillé dans l'administration des télégraphes, Vincent de Paul décide de rejoindre l'Assomption en 1860. Après une formation éclair à Rome, il devient un des fils préférés de son mentor qui le nomme directeur du collège de Nîmes. Mais il n'est pas fait pour la vie de collège et il rejoint la résidence parisienne où il trouve sa voie dans la presse et les pèlerinages. Dynamique, créatif, osant utiliser les outils modernes, le « Moine » doit quitter *La Croix* en 1900 et vit isolé, en exil puis à Paris. Ecrivant des articles jusqu'à la fin, il meurt dans la capitale le 2 décembre 1912.



Dans une autre perspective, le Conseil Général des Pèlerinages lance en 1873 un bulletin de liaison, soutenant le « mois de pèlerinages » de l'été. Il s'intitule *Le Pèlerin*. N'appartenant pas encore aux Assomptionnistes, il contient essentiellement des renseignements pratiques ainsi que des récits édifiants. Mais la diffusion décline progressivement, et c'est l'Assomption Notre Dame de Salut qui le prend en charge trois ans plus tard, sous la direction de Vincent de Paul Bailly. Le premier numéro de la nouvelle formule paraît le 6 janvier 1877. Le P. Bailly le transforme en un magazine populaire d'actualité, bon marché, illustré, au ton in-

cisif et volontiers moqueur, au grand dam du Père d'Alzon qui rêvait plutôt de presse de qualité et de revues savantes. Mais le fondateur finit par laisser libre court au talent de son disciple. En 1880, le P. Bailly lui adjoint un supplément, la *Vie des Saints*, qui va décupler les ventes.

Pour faire suite à la *Revue de l'Enseignement Chrétien*, le Père d'Alzon donne l'impulsion à une revue de qualité destinée à un public plus cultivé auprès duquel elle défendrait l'Eglise. En 1880 paraît ainsi *La Croix-Revue*, ancêtre lointain du journal homonyme.

On a pu parler de la part du Père d'Alzon d'un « virage vers le peuple ». Vers la fin de sa vie, il doit en effet tourner le dos à ses rêves de rallier des vocations d'élite. L'avènement du Règne de Jésus-Christ passera par des œuvres de masses : les alumnats, les pèlerinages, la presse populaire, les actions sociales.

3.3 L'Assomption hors de l'hexagone

L'aventure australienne

L'esprit ouvert et la perspective universelle du Père d'Alzon ne pouvaient pas ne pas déboucher sur des fondations lointaines. Les Constitu-

Henri Brun (1821-1895)



Né le 1^{er} octobre 1821 à Langogne en Lozère, il est ordonné prêtre en 1845, puis rejoint le collège de Nîmes et fait sa première profession à Noël 1850. Après une expérience à l'orphelinat de Mireman, il est envoyé à Clichy en 1857. Il est assistant général de 1852 à 1862, puis de 1876 à 1879. Entre temps, il participe à la mission en Australie où il se révèle un bâtisseur infatigable. Après avoir été professeur d'alumnat, il s'embarque pour New York en 1891 où il sert d'aumônier aux Petites Sœurs. C'est là qu'il meurt le 15 janvier 1895.

tions de 1855 incluent les missions à l'étranger dans la liste des œuvres et c'est en 1860 que se concrétisa la première opportunité.

L'évêque de Brisbane, en Australie, Mgr Quinn, souhaitait la présence de missionnaires, et les deux premiers religieux partent en 1860, suivis de trois autres deux ans plus tard, dont les PP. Brun et Tissot. Alors que le projet initial admettait la création d'une communauté avec pour objectif la conversion des « indigènes », l'évêque laisse traîner

les choses et tente de récupérer les religieux pour des missions proprement diocésaines.

La situation se complique avec le départ du Père Cusse, l'un des cinq missionnaires, considéré comme fugitif, et les religieux sont rappelés dans l'hémisphère Nord. Le P. Tissot est le dernier à partir en 1875. Désormais c'est dans une autre mission que s'est engouffrée l'Assomption.

La Mission d'Orient

Vaillant soldat de l'Eglise catholique romaine, l'abbé d'Alzon a manifesté beaucoup de zèle pour la conversion des protestants, nombreux dans les Cévennes et à Nîmes. Modéré par ses évêques successifs, il va trouver

en Orient un autre champ où déployer ses efforts dans « *la lutte contre le schisme et la destruction de l'hérésie* », selon une formule qui ferait pâler tout Assomptionniste du XXI^{ème} siècle.

Venant d'hériter en 1860 d'une partie de la fortune de sa mère, le Père d'Alzon accueille tout d'abord dans le collège de Nîmes des réfugiés syriens. Devenu sensible à la question des chrétiens d'Orient, il imagine la double implantation des Religieuses de l'Assomption et des Assomptionnistes à Jérusalem. Mais d'autres prélats ont des vues sur la Palestine, et lors d'une visite de prêtres nîmois

à Rome, en 1862, les cardinaux Talbot, Howard et Lavigerie détournent le projet vers la jeune Eglise Bulgare-Unie, rattachée à Rome depuis peu. Le 3 juin, il a l'honneur d'entendre le pape Pie IX bénir ses « *œuvres d'Orient et d'Occident* », avant même leur fondation.

Victorin Galabert (1830-1885)



Natif de Montbazin dans l'Hérault (6 novembre 1830), il obtient un doctorat de médecine en 1854. Il rencontre le Père d'Alzon au collège de Nîmes et fait son entrée au noviciat la même année. Profès perpétuel en 1856, docteur en droit ca-

nonique, il est ordonné prêtre en 1857. Professeur à Nîmes, il est envoyé en 1862 à Constantinople où il devient le fondateur de la Mission d'Orient en s'établissant en Bulgarie. Très dévoué, il apprend à aimer le peuple bulgare qu'il servira jusqu'à épuisement. De passage à Nîmes, il y meurt le 7 février 1885.

Il envoie le Père Victorin Galabert à Constantinople en décembre 1862 et entreprend lui-même un voyage en Orient de février à avril 1863. Il rédige un rapport à Rome dont les conclusions sont refusées. Retour au bercail des schismatiques, démonstration de la supériorité du rite latin sur son homologue byzantin sont les objectifs initiaux. Galabert a entre-temps été aiguillé à Plovdiv, où la congrégation pensait ouvrir un séminaire pour le clergé bulgare de rite slave. Très vite, il se rend compte de l'impossibilité de la tâche et se lance dans la création d'une modeste école primaire, du nom du Saint-André (janvier 1864). Le P. Galabert se fait lui-même instituteur dans ce qui est la première école bulgare de Plovdiv, à la différence des autres, où le grec domine.

Il devient également le conseiller-théologien de l'évêque Mgr Raphaël Popov, jusqu'à la mort de ce dernier en 1876. Il presse le Père d'Alzon de lui adjoindre des auxiliaires féminins qui auraient permis d'entrer plus facilement en contact avec les familles et la jeunesse. Il compte également sur elles pour la création d'une école pour filles et d'un hôpital. La demande des Religieuses de l'Assomption de différer l'envoi de sœurs aboutit finalement à la fondation d'une congrégation distincte, les Oblates de l'Assomption que le Père d'Alzon confie à une des ses dirigées, Marie Correnson. Les Oblates arrivent en Orient en 1868 où elles seront les auxiliaires fidèles des Assomptionnistes.

Pendant que le Père d'Alzon échafaude des plans pour la conquête de la Russie², son 'obsession russe', la perspective initiale d'un séminaire bulgare de rite byzantin reste toujours l'objectif, mais ne peut se réaliser. Galabert ne dispose ni du nombre de religieux qu'il demande, ni de prêtres de rite byzantin, ni de l'autorisation de la Propagande. Les missionnaires se distinguent alors dans les œuvres de charité, en se mettant au service des blessés des deux camps lors de la guerre russo-turque de 1877-1878. Etabli à Andrinople (actuelle Edirne, en Turquie) dès 1867, Galabert fonde en 1872 une communauté dans les faubourgs de la ville, à Karagatch. Il organise une école similaire à celle de Plovdiv. Comme il ne dispose pas de l'autorisation d'ouvrir un petit séminaire, il fonde un centre d'apprentissage

² On cite souvent à ce propos sa déclaration au chapitre général de 1873 : « *L'Eglise a aujourd'hui trois grands ennemis : la Révolution, la Prusse, la Russie, et la Russie n'est pas le moins redoutable* » dans les *Ecrits Spirituels*, p. 186.

pour enfants pauvres tout en essayant d'en choisir les plus aptes pour en faire des futurs alumnistes. L'autorisation arrivera en 1879 et l'alumnat de rite latin peut être créé. Entre 1876-1880, le fondateur de l'œuvre orientale sera le supérieur de l'éphémère province d'Andrinople.

3.4 Autres œuvres

A la liste des activités déjà évoquées, on peut ajouter la prise en charge d'une paroisse à Alès entre 1866 et 1876, les nombreuses prédications ou directions spirituelles ainsi que les expériences de supériorat ecclésiastique auprès des congrégations féminines de la famille de l'Assomption.

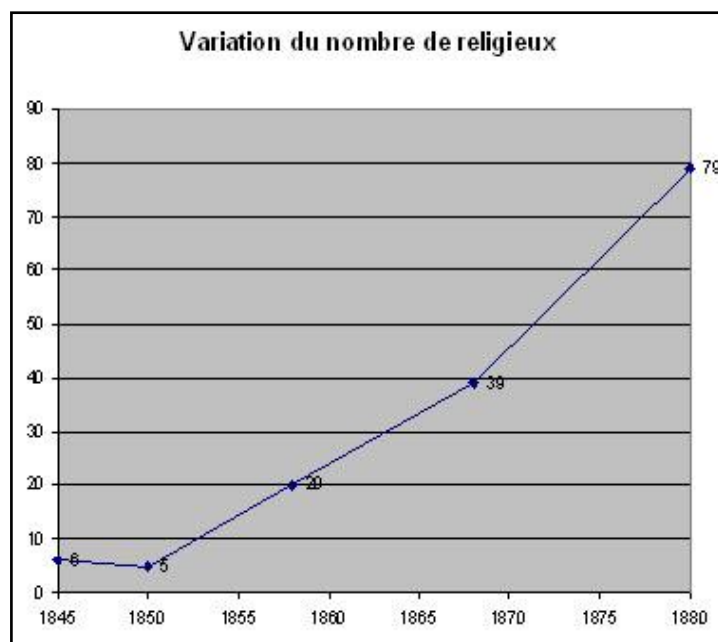


Alumnat de Clairmarais

STATISTIQUES RECAPITULATIVES

Religieux :

L'essor numérique s'est avéré très lent, avant d'exploser avec l'implantation des alumnats. A la mort du Père d'Alzon, la congrégation compte 68 religieux, 11 novices et 7 défunts. Cependant, beaucoup sont entrés puis ressortis, parfois à plusieurs reprises. Il n'y a pas de statistiques fiables sur la période, à cause de l'absence de noviciats constitués ou de registres.



Le P. Jean-Paul Perier-Muzet a tenté de recenser tous ceux qui sont entrés à l'Assomption ou qui envisageaient de le faire entre 1845-1880. Il arrive au total de 340 noms, et cite l'adage de Siméon Vailhé « *A l'Assomption entre qui peut et sort qui veut* » !

L'Assomption en 1880

- Résidence ▲ Alumnat
- ◆ Collège ■ Maison de formation
- ✕ Orphelinat



LES CADRES DE L'ASSOMPTION

Supérieur Général :

- **P. Emmanuel d'Alzon** : Supérieur général à vie, de 1852 à 1880.

Assistants Généraux :

- P. Henri Brun, premier assistant de 1852 à 1862, puis assistant de 1876 à 1879.
- P. François Picard, second assistant de 1858 à 1862, puis assistant de 1873 à 1880 P. Hippolyte Saugrain, assistant de 1862 à 1880.
- P. Charles Laurent, assistant de 1873 à 1879.

Econome Général :

- P. Hippolyte Saugrain de 1855 à 1880.

Supérieurs Provinciaux :

- P. François Picard, Provincial de Paris de 1876 à 1880.
- P. Emmanuel Bailly, Provincial de Nîmes de 1876 à 1880.
- P. Victorin Galabert, Provincial d'Andrinople de 1876 à 1880

VUE D'ENSEMBLE DE LA CONGREGATION

Le Père d'Alzon meurt le 21 novembre 1880, usé par une vie bien remplie où il ne s'est guère ménagé. Quelques jours auparavant, il a nommé le Père Picard vicaire général. Le gouvernement Grévy a exigé l'expulsion des congrégations enseignantes non reconnues. Plusieurs communautés sont fermées, mais le collège réussira à éviter l'expulsion en passant sous la responsabilité officielle de l'évêché. La congrégation est restée de petite taille, mais la lente maturation de plus de trente-cinq années lui a donné une assise spirituelle solide. La mission d'Orient, les pèlerinages, les œuvres de presse, les alumnats n'étaient pas prévus dans le plan de départ, mais ils ont



Orphelinat Halluin d'Arras

permis à l'Assomption de trouver des œuvres spécifiques. La congrégation est solidement structurée, fermement tenue par une « *aristocratie religieuse* », mais reste majoritairement française dans sa composition comme dans sa pensée. On peut cependant noter que dès cette époque du P. d'Alzon, l'Assomption s'est ouverte à plusieurs nationalités : bulgare, espagnole, irlandaise... Ce que connaîtra l'Assomption et ce qui la définira jusqu'en 1923 découle de ce qui a été posé du vivant du Père d'Alzon.

II.

ORGANISATION ET STRUCTURATION (F. PICARD, 1880 - 1903)

STRUCTURES - VIE GENERALE DE L'ASSOMPTION

Réorganisation de la congrégation

En le nommant vicaire général le 21 octobre 1880, le Père d'Alzon avait comme désigné son successeur. Trois jours après la mort du fondateur, le P. François Picard devient le deuxième supérieur général de la congrégation au X^{ème} chapitre général, à Nîmes. Très vite, il doit faire face aux expulsions. Celles-ci touchent essentiellement les Jésuites et les congrégations enseignantes masculines non reconnues. Sont surtout visés à l'Assomption, le collège de Nîmes et les maisons où se trouvent des novices ou des frères étudiants. Au nombre d'une petite trentaine, ils sont alors regroupés en Espagne, à Osma, sous la direction du P. Emmanuel Bailly. Les provinces sont supprimées, le nouveau supérieur général préférant « *l'unité dans l'autorité, la force et la durée* » selon la formule du chapitre de 1892. Il exige de ses religieux une obéissance sans faille face à l'adversité, un dévouement et une mobilité apostoliques. Il souhaite qu'ils soient « *marqués au sceau du Père d'Alzon, foi, énergie, franchise, dévouement* »¹.

En dépit de l'avis négatif de 1880, l'union avec les Ermites de Saint Augustin est toujours recherchée. En 1882, on obtient de la Sacrée Congrégation des Rites les « *signes extérieurs de l'union* » pour l'habit, l'Office, le missel. Le chapitre de 1886 relance cette perspective d'union, motivée par le 4^{ème} vœu, dont la formulation variera autour de la consécration à l'avènement du règne de Jésus-Christ dans les âmes. Presque tous les chapitres le demanderont, il aurait permis de créer une « aristocratie d'élite », sur le modèle des Jésuites, mais il ne sera jamais accordé officiellement.

¹ F. PICARD, *Lettre au P. Galabert*, 5 janvier 1881, citée d'après *Pages d'Archives*.

François Picard (1831-1903)



Natif de Saint Gervasy dans le Gard (le 1^{er} octobre 1831), il entre à 13 ans au collège de Nîmes et s'engage au noviciat à la fin de ses études en 1850. En 1857, après son ordination à Rome, il est envoyé à Paris où il fonde la communauté de la rue François I^{er} en 1861, après avoir renoncé à sa charge de premier assistant général. D'une santé chancelante (un accident lui laissera une jambe douloureuse en 1882), c'est un excellent meneur d'hommes et un organisateur très actif. Véritable instigateur des pèlerinages et des œuvres de presse, il est désigné vicaire général par le Père d'Alzon. Condamné lors du fameux 'procès des Douze', il doit quitter la France et meurt à Rome en 1903.

L'enjeu dans cette union est de préserver la spécificité assomptionniste et son caractère apostolique, mais la demande d'union est une nouvelle fois rejetée en 1888. Le chapitre de 1892 demande « *de laisser dormir ce projet jusqu'à nouvel ordre* ». La priorité devient alors l'approbation des Constitutions par le Saint Siège. Là encore, les affaires vont traîner. Plusieurs versions sont élaborées, dont une par le P. Picard en 1892, mais il ne juge pas opportun de les présenter à Rome. Ce texte, qui maintient le généralat à vie mais proposait la division

en provinces, ne sera jamais en vigueur.

Montée des tensions en France

Car l'Assomption a d'autres priorités. La situation politique française évolue rapidement et la congrégation s'y retrouve progressivement mêlée. La République se veut en effet laïque, ce que l'Assomption de l'époque ne peut accepter, craignant de voir les « *droits de Dieu* » bafoués. Les changements de gouvernement marquent une pause ou au contraire une intensification des mesures anticléricales. La chute de Jules Ferry en 1885, qui permet aux religieux de regagner officiellement leurs couvents, n'est qu'un apaisement provisoire. Outre les lois scolaires, les gouvernements suivants s'en prennent aux privilèges des congrégations : exemption du service militaire, dégrèvement d'impôts... En 1889 c'est la loi « curés sac au dos », qui impose le service militaire à tout citoyen, même s'il est ecclésiastique, et en

1895 le droit d'abonnement, qui vise à supprimer l'exemption d'impôts dont bénéficiaient les congrégations religieuses.

Face à cette montée de l'anticléricalisme, le Pape Léon XIII et son secrétaire d'état, le Cardinal Rampolla, visent le compromis. Souhaitant christianiser la République, ils appellent les Français au ralliement, officiellement en 1890 avec le « toast d'Alger » du cardinal Lavigerie puis officiellement avec l'Encyclique de 1892 Au milieu des sollicitudes. Léon

Chapitres Généraux (1880-1903)

X. 1880 à Nîmes, les 24 et 25 novembre

XI. 1886 à Paris, du 6 au 11 août

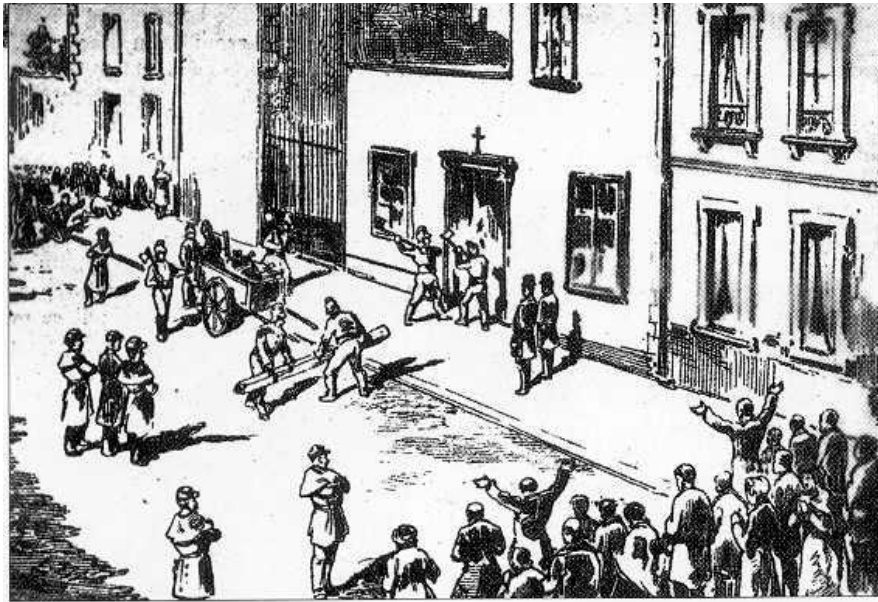
XII. 1892 à Livry, du 30 août au 7 septembre

XIII. 1898 à Livry, du 1^{er} au 6 août

XIII renouvelle sa confiance à l'Assomption et soutient la ligne éditoriale de *La Croix*. En 1897, il envoie même le Père Picard et dom Sébastien Wyart, abbé général des Trappistes - on les nommera

les « *missi dominici* »- en mission secrète pour convaincre les évêques et les catholiques de se regrouper en vue des élections législatives de mai 1898. Il cherche à bâtir une Fédération électorale, de centre-droit catholique, avec à sa tête un certain Etienne Lamy. Mais la droite catholique française est très divisée, et la coalition électorale ne parle pas d'une seule voix.

Les Assomptionnistes sont parmi les plus critiques à l'égard des ralliés à la République, et utilisent le pouvoir de la presse dans leurs manœuvres politiques. A la suite d'un congrès de *La Croix* en septembre 1895, ils fondent un peu partout en France des Comités électoraux, plus connus sous le nom de « Comités Justice-Egalité », dont le président est le P. Adéodat Debauge. Ces comités militent pour l'égalité des citoyens devant la loi, la liberté d'association ou la liberté pour les communes de choisir leur instituteur. *La Croix* met à leur service son maillage local, et la *Croix des Comités* leur sert de bulletin de liaison. Mais cette radicalisation fait peur à une partie de l'électorat, et la Fédération perd les élections. La politique de compromis de Léon XIII et du Cardinal Rampolla a échoué, c'est le retour à la logique d'affrontement des deux blocs.



Perquisitions au couvent de la rue François I^{er}, gravure parue dans Le Pèlerin

Le procès des Douze

L'attitude totalement anti-dreyfusarde de *La Croix* lors de l'affaire Dreyfus complique encore la situation et pour les anticléricaux, l'Assomption devient l'épouvantail à abattre. En juin 1899, Waldeck-Rousseau devient Président du Conseil, fermement décidé à lutter contre les « *moines ligueurs* ». Le nonce pense préserver les autres congrégations en sacrifiant les Assomptionnistes.

C'est ainsi que le 11 novembre 1899, des policiers perquisitionnent les 15 communautés françaises. A François I^{er}, le commissaire Péchard découvre dans le bureau du Père Hippolyte Saugrain une somme d'argent qu'il estime à 1 800 000 francs-or, en réalité les 150 000 francs de la paye des employés de la Bonne Presse. Du 22 au 24 janvier 1900 a lieu le fameux « procès des Douze », des religieux de la communauté de la rue François I^{er}. Accusés « *d'avoir fait partie d'une association non autorisée de plus de vingt personnes formée dans le but de se réunir et de s'occuper d'objets religieux, littéraires et politiques sans l'agrément du gouvernement* »², ils sont condamnés en appel le 6 mars à la dissolution. L'accusation s'appuie sur l'existence des comités Justice-Egalité pour montrer que la congrégation avait un but politique.

Le danger que représentaient les religieux n'était bien évidemment pas aussi énorme que cela, mais Waldeck-Rousseau s'en est vraisemblablement servi pour souder sa majorité et montrer sa résolution de combat contre l'influence de l'Eglise. Le calcul politique du Vatican est déjoué, et la loi d'association de 1901 provoquera l'expulsion des congrégations en 1903.

Les religieux doivent alors se disperser, abandonner leur communauté, se séculariser fictivement, c'est-à-dire faire mine, avec la complicité des évêques, d'entrer dans le clergé diocésain. L'heure de la dispersion et de l'exil a alors sonné.

² *Le procès des Douze en appel, interrogatoire et plaidoiries*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1900, p. 232.

AXES APOSTOLIQUES

2.1 Œuvres d'éducation et formation

Les alumnats

Développement de l'œuvre

Le Père Picard suit de près la formation de ceux qui pourraient devenir de futurs religieux. Il nomme le Père Alexis Dumazer visiteur des alumnats et s'intéresse aux programmes scolaires. Il expose dans une circulaire de novembre 1882 les grands principes qui doivent guider l'œuvre : pauvreté et austérité, formes monastiques, observation de la règle mais aussi initiative et exclusion des punitions. Il souhaite élever le niveau des études, mais ne perd pas de vue l'objectif initial : « *Nous ne visons pas à peupler l'Eglise de bacheliers, de licenciés ou de docteurs ; nous voulons lui donner des prêtres pétris de christianisme* »¹.

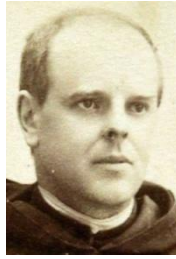
Les expulsions de 1880 n'affectent pas les alumnats, œuvres peu visibles et d'une importance négligée par les adversaires du Père d'Alzon. Au contraire, de nouvelles fondations voient le jour. Le Vigan est vendu et les alumnistes s'en vont à Alès mais n'y resteront que peu de temps. La municipalité les exproprie et ils doivent se résoudre à trouver un autre lieu. Ils s'implanteront à Nîmes, rue Sainte-Perpétue (1885-1890) puis à Brian, dans la Drôme, en 1891. Ils y rejoignent un groupe de grammairiens qui s'y étaient fixés deux ans auparavant, en provenance de Roussas (1885-1890), dans le même département. C'est là que le P. Henry Couillaux débute la rédaction du *Correspondant*, qui sera de 1894 à 1900 et après 1907 le bulletin de liaison de l'Oeuvre de Notre-Dame des Vocations.

¹ F. PICARD, *Circulaire* du 13 novembre 1894.

En 1887, des élèves des Châteaux, parmi lesquels le futur P. Gervais Quenard, s'en vont fonder l'alumnat de Miribel-les-Echelles, en face du massif de la Grande Chartreuse (Isère). L'année d'après, c'est au Breuil,

Henry (Henry Louis) Couillaux (1858-1911)

Natif de Courson dans l'Yonne (le 30 mai 1858), il commence sa scolarité dans un petit séminaire diocésain puis est élève de l'alumnat itinérant d'humanités dans le Midi. Il entre au noviciat de Paris en 1878 et connaît une formation mouvementée entre Mauville, Nîmes et Osma où il tente l'instauration d'un collège. Ses obédiences montrent la mobilité exigée alors. Il exerce ainsi la fonction de supérieur dans les alumnats de Mauville (1887-1888), du Breuil (1888-1889), de Nîmes (1889-1890), de Brian (1891-1903) puis en l'exil de Mongreno (1904-1906) et de Vinovo (1907). Assistant général en 1906, il meurt à Rome le 23 février 1911.



dans le diocèse de Poitiers qu'est inauguré un alumnat de grammaire, puis en 1898 un éphémère alumnat qui se déplace de Laubat à Saujon, en Charente-Maritime, mais ne vécut que deux ans.

Pour pallier la fermeture de l'alumnat de Nice (1887), l'Assomption ouvre une nouvelle maison à Villecomtesse, dans l'Yonne. Comme à Arras, y sont installés un alumnat et un orphelinat, mais l'alumnat végète et disparaît en 1894. Il est alors transformé en maison pour les vocations tardives. Il déménage la même année non loin de là, à Montfort, dans la commune

de Montigny-la-Resle.

Dans la partie Nord de la France, Clairmarais et Arras continuent de former des générations d'élèves. Mauville s'étant avéré trop petit, l'alumnat s'installe en 1891 dans les locaux d'une ancienne brasserie, à Taintignies, en Belgique pour une première implantation hors hexagone français. En 1895, c'est à Sainghin-en-Weppe (Nord) que s'établit le nouvel alumnat de grammaire Notre-Dame de Grâces.

Expulsions et déménagements

L'expulsion de 1900 et les lois anti-cléricales qui suivent vont profondément modifier cette géographie. La congrégation étant interdite, cer-

taines maisons sont saisies tandis que des religieux doivent se séculariser. Miribel est sauvé grâce à l'habileté du P. Alype Pétrement, son supérieur pendant trente ans, mais les Châteaux doivent fermer en 1903, devant l'intransigeance de l'évêque qui souhaite surtout récupérer les enfants de son diocèse. Pour survivre, tous les autres alumnats doivent se déplacer à l'étranger.

Pierre Descamps (1848-1915)



Né à Constantinople le 8 avril 1848, il y rencontre le Père d'Alzon en 1863 et le suit en France. Il entre au noviciat du Vigan à 16 ans et devient professeur à Nîmes. Supérieur des Châteaux en 1871, il revient ensuite à Nîmes et au Vigan pour être envoyé en Orient en 1880, à Andrinople. Il connaît de nombreuses affectations, en Orient ou en Occident dans les alumnats, et fonde les communautés de Taintignies, de Bure et de Brousse. En 1910, il change d'horizon et part pour le Chili. Il meurt à Santiago le 30 septembre 1915.

Les alumnistes des Châteaux se rendent ainsi en Italie à Mongreno près de Turin, de 1903 à 1906. Ceux de Sainghin s'en vont en Belgique, à Courtrai, de 1902 à 1904.

Les vocations tardives de Montfort prennent la direction de Sart-les-Moines, près de Charleroi. Des alumnats s'établissent à Saint Trond (1901-1905) et à Bure (1900), près de Namur, sous la conduite du P. Pierre Descamps. Ce sera le berceau de la province belge.

La formation des religieux

Une formation rapide...

Les expulsions de 1880 visent surtout les congrégations masculines enseignantes non reconnues, et les novices doivent quitter la France. Ils sont regroupés à Osma, sous la conduite du P. Emmanuel Bailly, dans un ancien couvent des Carmes que l'évêque du lieu leur a prêté. Comme le note le P. J.P. Perier-Muzet, « *Osma restera longtemps dans l'imaginaire assomptionniste le prototype de rêve du noviciat idéal* »², marqué par le pè-

² Jean-Paul PERIER-MUZET, *Tour du monde assomptionniste en 41 pays*, série des Cahiers du Bicentenaire d'Alzon 2010 n°1, Rome, 2007 p. 114.

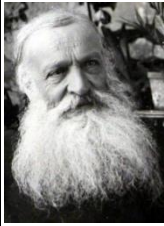
lerinage à pied à Saint Jacques de Compostelle en 1882. La situation s'apaisant en France, les novices repassent les Pyrénées en 1886 pour s'établir à Livry, en région parisienne, dans une ancienne abbaye de chanoines réguliers de Saint-Augustin. Des scolastiques resteront à Osma deux ans de plus, puis on ouvrira un collège à Madrid qui fermera en 1890, date à laquelle les religieux sont envoyés comme pionniers au Chili.

Votée en 1889, la loi dite des « curés sac au dos » impose le service militaire de trois ans aux clercs, à moins d'effectuer une période de dix années, de 19 à 30 ans, en dehors de l'Europe dans un service culturel. Cette loi anticléricale vise à étendre l'influence française à l'étranger et pousse l'Assomption à se développer en Orient. Le P. Alfred Mariage ouvre ainsi un second noviciat à Phanaraki, sur la rive orientale du Bosphore, où sont envoyés les novices, en fonction de leur âge. Ils restent sur place et y étudient la philosophie.

A cette époque, le noviciat des frères de chœur dure deux ans, mais la deuxième année peut se faire dans une maison d'œuvre, ce dont la congrégation ne se prive pas. Car il n'y a pas encore de scolasticat en tant que tel, et les parcours des religieux sont parfois un peu chaotiques, les nécessités de l'apostolat priment souvent sur le sérieux de la formation. Certains religieux font également plusieurs années d'œuvres qui entrecoupent les études de philosophie et de théologie. Le P. Louis Petit aimait à rappeler qu'il lui manquait toujours une quatrième année de théologie. Le Père Picard leur demande surtout de vivre dans l'obéissance, le zèle et le désintéressement absolu. Il leur demande ainsi à se préparer à être des « *hommes de l'Immaculée Conception et de l'Infaillibilité Pontificale* », « *prêts à mourir à la tâche* »³. Après le noviciat, on trouve des religieux en formation au Breuil (1888-1892), à Livry, à Osma ou même à Rome à partir de 1883. Dans la Ville Eternelle, les religieux sont mobiles et la communauté change de nombreuses fois de lieu d'hébergement.

³ F. PICARD, *Circulaire* du 11 janvier 1883.

Edmond Bouvy (1847-1940)



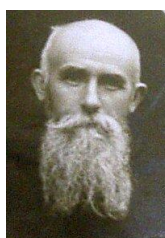
Il voit le jour à Roubaix (Nord) le 17 mai 1847. Il doit quitter le séminaire diocésain à Cambrai en raison de sa faible santé. Devenu enseignant, il rencontre le P. Vincent de Paul Bailly et entre au noviciat de Nîmes en 1873. Esprit clair et cultivé, il enseigne la théologie à Nîmes, aux Facultés Catholique de Lyon, puis à Jérusalem, Livry et Kadiköy où il participe au lancement des Echos d'Orient (1897). Toujours enseignant à Bure et à Louvain, on le retrouve en 1910 à Montpellier puis à Rome. Il connaît enfin à partir de 1919 les maisons de repos, à San Remo, Menton et Lorgues où il meurt le 3 juillet 1940, à 93 ans.

Le Chapitre Général de 1886 fixe des objectifs apostoliques nécessitant une formation sérieuse : poursuite du rêve d'une université Saint-Augustin, revues théologiques ou philosophiques à la Bonne Presse... Dans ce but, il demande une meilleure organisation des études, et peu à peu, des scolasticats vont être institués. C'est une tâche d'autant plus importante que grâce au succès des alumnats, l'Assomption grossit rapidement: au chapitre général de 1892, on dénombre 76 novices et 46 étudiants. A Jérusalem, une vingtaine de religieux viennent s'installer à Notre-Dame de France. A Rome, l'achat en 1893 d'un bâtiment place de l'Ara Coeli par le P. Emmanuel Bailly, nommé procureur près le Saint-Siège, permet l'établissement stable de la colonie des étudiants. On peut aussi citer le « séminaire léonin » à Constantinople, sous la direction du P. Louis Petit, où sont formés non seulement les philosophes de Phanaraki mais aussi les religieux de rite byzantin, bulgares ou grecs... Une maison d'étude s'implante aussi à Toulouse, à partir de 1898.

Le ton va se durcir quant au contenu des études. On est à l'époque de l'apparition du rationalisme, de la critique des textes bibliques. En 1893, l'encyclique *Providentissimus Deus* avait rappelé la défiance romaine vis-à-vis des nouvelles méthodes, et le P. Picard se sent en consonance avec Léon XIII. L'exemple de Jérusalem en est l'illustration. Les étudiants assomptionnistes suivent également des cours bibliques à St Etienne, chez les Dominicains, entre 1891 et 1898. C'est l'époque où le Père Lagrange expérimente une méthode d'exégèse plus critique que la méthode officielle. Il y

forme donc une génération de jeunes religieux talentueux, mais des dissonances avec « l'Esprit de l'Assomption » ne tardent pas à apparaître et certains religieux s'en plaignent au P. Picard. Celui-ci retire progressivement les étudiants des cours des Dominicains, jusqu'à la rupture définitive en 1899. En février 1898, un article du P. Siméon Vailhé dans les *Echos d'Orient*, écrit depuis la Turquie, utilise les méthodes historiques d'étude biblique, dans un ton, il est vrai, quelque peu provocateur. Ces méthodes passent encore pour révolutionnaires et dangereuses pour la foi. Le Père Picard réagit immédiatement, en interdisant la publication de ce type d'article dans la revue. Dès lors, ce sont les méthodes de Lagrange et ses élèves devenus professeurs à Notre-Dame de France qui sont visés. Le P. Emmanuel Bailly, envoyé en novembre comme visiteur canonique, supprime les enseignements trop critiques et disperse le corps professoral. Les religieux les plus impliqués quitteront l'Assomption par la suite.

Siméon (Matthieu) Vailhé (1873-1960)	Né à Lunel (Hérault) le 19 juillet 1873, il entre en 1890 au noviciat de Livry. Formé à Jérusalem, il est nommé aux <i>Echos d'Orient</i> en 1897. Il est aussi professeur d'Ecriture Sainte et d'histoire ecclésiastique à Kadiköy (1897-1911), Louvain (1914-19) puis Rome (1919-21). Entre-temps, il a été chargé de mettre sa rigueur scientifique au service des études alzonniennes. Il écrit une vie très documentée du P. d'Alzon (1926-34) et édite trois premiers volumes de ses lettres (1923-37). Il reprend alors du service à Lormoy (1939-55) où il meurt le 5 septembre 1960.
--	--



Le Chapitre Général de 1898 fixera le cadre strict de la formation doctrinale. La congrégation affirme posséder une doctrine officielle, celle de l'Eglise, dans tous les domaines : exégèse, philosophie, théologie, théologie morale, histoire, littérature.... Toute critique ou toute exégèse en désaccord avec les Pères de l'Eglise est à éviter. Saint Thomas et saint Augustin sont les maîtres à suivre. C'est nourris de cet esprit, que les religieux pourront devenir une

armée de vrais apôtres fidèles à l'Eglise. En 1897, on annonce le chiffre impressionnant de 145 novices, dont 47 à Livry et 30 en Orient !

Le temps des expulsions

La dissolution de la congrégation en 1900 provoque un nouvel exode. Les novices doivent quitter Livry avec leur maître, le P. Félicien Vandenkoornhuyse. Ils s'en vont dans un premier temps en Hollande, à Gemert, dans une maison prêtée par les Jésuites. Les scolastiques de Toulouse s'arrêtent provisoirement à Bure puis s'installent à Louvain. Ils sont rejoints l'année suivante par les novices. Dans une grande propriété, un vaste bâtiment carré est divisé en quatre ailes, dont l'une est pour des Pères du Sacré Cœur, une autre pour le scolasticat et une troisième pour le noviciat. En octobre 1902 on compte une quarantaine de jeunes dans chacune des ailes. C'est dans le scolasticat que naît la *Revue Augustinienne* en 1902. Sous la direction des PP. Edmond-Marie Bouvy et Pierre-Fourier Merklen,

il s'agit d'une revue d'études généraliste, réalisée par les religieux, professeurs comme élèves.

Toujours en vertu de la loi des « curés sac au dos », d'autres novices sont formés en Orient. Comme les religieux, les maisons connaissent des affectations variées qui changent au cours du temps. Les novices se partagent désormais entre Louvain et Phanaraki, tandis que Kadiköy est réservé principalement aux seuls orientaux ou religieux de rite grec. Les autres théologiens s'en vont en 1900 à

Alexis (Joseph-Emilien-Alexis) Dumazer (1844-1894)



Nîmois né le 4 juillet 1844, il suit les cours du collège de l'Assomption et tente sans succès d'intégrer l'Ecole Normale. Il prend l'habit au Vigan en 1862 et enseigne au collège de Nîmes, où il devient le second du P. Emmanuel Bailly. A partir de 1874, il suit la question des alumnats dont il partage les pérégrinations. Directeur du collège en 1882, il contribue à sa notoriété. Il est également nommé directeur des alumnats pour lesquels il fonde l'*Echo des Alumnats*. Epuisé par ses multiples activités, il meurt en 19 février 1894 à Nîmes.

Jérusalem, sous la direction du P. Baudouy.

Les collèges

Au moment des expulsions de 1880, le collège de Nîmes passe officiellement sous le contrôle d'une société civile. Mais ce sont toujours les

religieux qui y ont la main haute, et le P. Alexis Dumazer est nommé directeur en 1882, charge qu'il occupera jusqu'à sa mort en 1894.

Depuis 1880, le centre géographique de l'Assomption s'est déplacé à Paris, et le collège n'est plus qu'une œuvre parmi d'autres. Les finances sont toujours précaires, mais une souscription lancée par *La Croix* et *Le Pèlerin* permet l'agrandissement de la chapelle du collège en 1888.

En janvier 1892, le corps du Père d'Alzon y est transporté tandis que des fêtes solennelles sont célébrées en 1893 pour le cinquantenaire du collège. Mais la nouvelle législation rend nécessaire l'obtention des grades universitaires, et le chapitre général de 1898 demande que le collège retrouve la place qu'il avait auparavant. Il demande la création d'une Ecole Normale pour la formation des professeurs ainsi qu'une meilleure collaboration entre collèges et alumnats.

Mis à part le collège Saint-Augustin de Plovdiv, le collège de Nîmes va rester durablement le seul établissement assomptionniste scolaire d'envergure. Des expériences à Madrid (1882-1883) et à Hyères (1895-1897) ne durent pas.

Les orphelinats et les œuvres sociales

L'orphelinat d'Arras poursuit sa croissance, il s'agrandit d'un orphelinat pour les plus petits, que des Sœurs prennent en charge. L'œuvre compte aussi des cercles catholiques, des missions auprès des mineurs, ainsi qu'un alumnat. En 1898, elle concerne 425 enfants. Le Père Halluin meurt en février 1895, mais la congrégation poursuit son travail. A propos de la question sociale, le Chapitre Général de 1892 entend réaffirmer la fidélité à l'enseignement de l'Eglise, dans la ligne de l'encyclique sociale *Rerum Novarum*, et les journalistes se voient même bannir l'usage de l'expression « *socialisme chrétien* ».

On peut aussi citer les Œuvres de Mer. L'initiative en revient à Bernard Bailly, frère des Pères Bailly et directeur scientifique au magazine *Cosmos*. Ancien officier de marine, il se préoccupe des 15.000 marins qui chaque année partent pendant plus de six mois à la pêche dans les mers de Terre-Neuve et d'Islande. Avec ses frères, il fonde en 1894 l'hebdomadaire *La Croix des Marins* puis la *Société d'Œuvres en Mer* pour « *porter des secours matériels, médicaux, moraux, religieux, aux marins de la grande*

pêche ». Le P. Yves Hamon et le Fr. Eugène Bergé y sont dépêchés, et ouvrent des « Maison de la Famille » qui accueillent les pêcheurs à St Pierre-et-Miquelon ainsi qu'en Islande. La SOM armera aussi neuf navires hôpitaux entre 1896 et 1939 et luttera contre les trois fléaux que sont l'alcoolisme, la maladie et l'isolement. En 1924, la SOM deviendra la Fédération des œuvres catholiques françaises pour marins.

2.2 La presse et les pèlerinages

La presse

Le journal La Croix

Les œuvres de presse sont considérées comme des activités apostoliques à part entière. On parlerait maintenant de moyen d'évangélisation, le religieux-journaliste se sent apôtre avant tout. Ainsi, au chapitre général de 1888, le P. Vincent de Paul Bailly se défend de n'être pas un vrai religieux et affirme qu'un journal est « *une chaire, un enseignement, un sacerdoce* ».

Pour peser plus sur l'actualité, pour pouvoir se défendre contre la « mauvaise presse » anticléricale, il devient nécessaire de réaliser le rêve du Père d'Alzon et de publier un quotidien. Parmi les facteurs qui expliquent le lancement du journal, on peut citer : la disparition de *La Croix* mensuelle, la mort en 1883 de Louis Veuillot, rédacteur en chef de l'*Univers*, très en lien avec le P. d'Alzon, la visite de Don Bosco à la communauté François I^{er}, le retour du P. Vincent de Paul Bailly de son premier pèlerinage en Terre Sainte, à l'issue duquel on ramène une croix plantée au Sacré-Cœur de Montmartre. Le 24 mai 1883, les PP. Picard, Bailly, Jaujou et le comte Henry de l'Epinois décident le lancement de *La Croix* dont le premier numéro paraît le 16 juin 1883. Le journal se veut tout de suite « *uniquement catholique, apostolique et romain* ». A cette époque, les quotidiens conservateurs et catholiques sont nombreux en France, mais ils sont divisés politiquement, entre légitimistes, orléanistes et bonapartistes. L'originalité de *La Croix* est de ne s'inféoder à aucun parti. Les dirigeants sont certes monarchistes, mais ne le proclament pas ouvertement. Quand Léon XIII demande le ralliement à la République, ils suivent du bout des lèvres mais le font quand même. Garant de l'esprit du journal, le Père Pi-

card impose cette ligne, de même qu'il interdit les polémiques personnelles et les attaques contre les autres journaux, pratiques courantes à l'époque.

Comme *Le Pèlerin*, *La Croix* se veut populaire, bon marché, et une nouvelle fois, la diffusion augmente rapidement : 30 000 exemplaires en 1883, 130 000 en 1890, 145 000 en 1900.⁴ A la différence des autres journaux catholiques, le lectorat est plutôt populaire. La plume acerbe et humoristique du « Moine » - le pseudonyme du P. Vincent de Paul Bailly - donne le ton, et le journal se bat pour que la République soit chrétienne, ce qui implique une lutte verbale contre les ennemis de l'Eglise, qu'ils soient francs-maçons, anticléricaux, protestants... C'est la transposition dans la presse du surnaturalisme intégral que prônait le Père d'Alzon.

Avec la montée de l'anticléricisme, le ton se durcit, devient expressément de plus en plus hostile au gouvernement et bascule malheureusement dans l'antisémitisme, notamment lors de l'affaire Dreyfus (1897-1899). *La Croix* reflète bien la pensée des catholiques intransigeants et nationalistes, mais le slogan « *La Croix, journal le plus antijuif de France* » n'a jamais été utilisé.⁵ La lutte acharnée contre la République va tourner à son désavantage, et *La Croix* est la première visée lors du procès des Douze. A la demande du Pape, les Assomptionnistes doivent quitter le journal et remettent toutes les œuvres de presse à un catholique du Nord, l'industriel Paul Féron-Vrau (1864-1955).

Les religieux s'étaient fourvoyés dans la politique, et l'intervention de Rome permet d'apaiser la situation. En affrontant le régime politique de face, ils ont contribué à ruiner les efforts de compromis de la diplomatie vaticane. Une formation théologique plus solide aurait peut-être permis de prendre plus de recul par rapport à la situation.

La Maison de la Bonne Presse

A côté de *La Croix*, d'autres titres se sont développés. Ils sont tous regroupés dans la « Maison de la Bonne Presse », appellation qui apparaît pour la première fois en 1889. On note tout d'abord *Les Croix* locales, qui fleurissent dans les régions en province et permettent de donner des infor-

⁴ *Cent ans d'histoire de "La Croix" (1883-1983)*. Colloque sous la direction de René Rémond et d'Emile Poulat, mars 1987, p. 449.

⁵ *Ibid.* p. 224 citant Sorlin, *La Croix et les Juifs*.

mations locales. Elles paraissent en supplément de *La Croix* et permettent d'élargir l'influence du journal. Elles restent la propriété des comités locaux qui la diffusent. En 1898 on dénombre ainsi 95 « *Croix* » dont *La*

Claude Allez (1886-1927)



Né le 1^{er} août 1886 à Bouillargues dans le Gard, il suit la filière des alumnats avant de rejoindre le noviciat d'Osma en 1884. Après des études à Rome, il entre à la Bonne Presse en 1890 où il restera toute sa vie. Dessinateur et imagiste talentueux, il prend la direction du *Noël* en 1896. Cette revue pour la jeunesse devient très populaire chez les jeunes filles et le « mouvement noëliste » se développe dans le monde entier. C'est un excellent moyen d'apostolat de la jeunesse. Condamné au 'procès des Douze', il vit en isolé jusqu'à sa mort le 26 décembre 1927.

Croix du Nord qui tire à 22 500 exemplaires quotidiens.

Le talent de journaliste du P. Vincent de Paul Bailly continue de s'exercer dans *Le Pèlerin*. Son ton populaire et son faible prix permettent d'en augmenter la diffusion qui passe de 10 000 exemplaires en 1877 à 70 000 en 1894 pour atteindre 196 000 en 1900⁶. Hebdomadaire d'actualité, il est le premier magazine à publier des dessins en couleurs, à partir de 1892. La particularité du *Pèlerin*, comme des autres revues ou journaux qui vont naître, est d'utiliser

les techniques les plus modernes de l'époque.

Le groupe s'élargit très rapidement, et entre 1885 et 1900 se créent plus de 30 publications. On peut citer *La Croix du Dimanche*, très appréciée dans les campagnes ; *La Vie des Saints* avec un demi-million d'abonnés (1880-1914) ; *Le Cosmos*, hebdomadaire de vulgarisation scientifique, fondé en 1852 par l'abbé Moigno, repris par la Bonne Presse en 1885 et qui paraît jusqu'en 1935 ; *Le Noël* dirigé par le P. Allez (1895) ancêtre de la presse jeunes, les *Questions actuelles* (1889-1914), service d'informations ecclésiales complété par *l'Annuaire Pontifical Catholique* de Mgr Battandier, le *Mois littéraire et pittoresque*, destiné à une clientèle plus cultivée. Sans oublier des revues beaucoup plus offensives, comme *La*

⁶ J. et P. GODFRIN, *Une centrale de presse catholique, La Maison de la Bonne Presse et ses publications*, Presses Universitaires de France, Paris, 1965.

Franco-Maçonnerie démasquée, reprise entre 1894 et 1905 dont le titre est en lui-même tout un programme ou le *Bulletin des Congrégations* pour unir les religieux et leur permettre d'adopter des positions communes face au gouvernement. La maison publie aussi des revues spirituelles savantes, comme *Echos de Notre-Dame de France* (1889-1938), les publications assomptionnistes évoquées ailleurs (*Les Echos d'Orient*, la *Revue Augustinienne*) ou diffuse le fameux *Grand Catéchisme Illustré*, imaginé dès 1882, annoncé en 1896. Fruit de l'imagination du P. Vincent de Paul Bailly, il utilise pour la première fois la technique révolutionnaire de la chromolithographie, toujours au service de la propagation de la foi. Passionné de technique, le « Moine » utilise les procédés les plus modernes, fait place à l'image et à l'illustration et commercialise même des appareils de projection cinématographiques, à destination des patronages et des paroisses. *Le Grand Catéchisme* sera ensuite popularisé sous la forme du *Petit Catéchisme Illustré*.

Avec l'accroissement du groupe, les locaux de la rue François I^{er} deviennent rapidement exigus, et la congrégation entreprend l'achat de maisons voisines. Le groupe déménage alors progressivement vers la rue Bayard, à partir de 1884 pour l'atelier de composition et 1891 pour les bureaux dans le site traditionnel. En 1900, la Bonne Presse emploie environ 400 ouvriers ou employés et 400 ouvrières. Celles-ci travaillent sous les ordres des Oblates de l'Assomption que le P. Picard avait appelées en 1882, source de tension avec Mère Correnson.

Les pèlerinages

L'Association Notre-Dame de Salut

Fondée pour être un mouvement de pénitences et de prière, l'Association Notre-Dame de Salut continue de se développer. Organisme militant, il se bat contre la laïcisation qui est en train de gagner inexorablement le pays. Actions de militantisme, neuvaines de prières, jeûnes sont ainsi organisés contre la politique des gouvernements successifs ou à l'occasion d'événements particuliers. L'association lance aussi des souscriptions, qui permettent de soutenir des œuvres, telles *l'Union des œuvres ouvrières* de Mgr de Ségur. Autre combat : l'école. A titre d'exemple, on note qu'en 1882, l'association verse la somme de 12 430 francs à

l'enseignement libre, tandis qu'en 1891, ce ne sont pas moins de 145 écoles qui sont subventionnées⁷.

Une multitude de groupes émerge du mouvement : les Apôtres du Salut, les Enfants du Salut, les Filles de Sainte Monique, la Ligue de l'Ave Maria.... Lancée en 1888 par un ancien amiral, Gicquel des Touches, cette Ligue regroupe des chrétiens qui s'engagent à travailler à « *obtenir l'indépendance du Pape, la liberté de l'Eglise, l'abolition des mauvaises lois existantes, de bonnes élections, la diffusion de la presse catholique* »⁸. Bref, la restauration des « droits de Dieu ». L'association Notre-Dame de Salut intègre rapidement la Ligue. L'œuvre, comme l'association, sont relayées par des comités diocésains sous l'autorité des évêques. En 1902, on note ainsi que pas moins de 57 diocèses ont un Directeur diocésain, en plus d'autres comités. Un *Bulletin de l'Association Notre-Dame de Salut* permet de faire le lien. Ce maillage territorial, cette bonne intelligence avec les diocèses, cette collaboration avec de nombreux laïcs permettent de donner plus de poids aux initiatives. Enfin, l'association, en collaboration avec *La Croix*, œuvre beaucoup pour le financement et la réalisation de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre.⁹

Le Pèlerinage National à Lourdes

Ce pèlerinage devient de plus en plus l'œuvre phare de l'Association. Le nombre de trains, de pèlerins et de malades augmente régulièrement. En 1881, 9 trains emmènent 7000 pèlerins et plus de 800 malades ; en 1891, 16 trains pour 20000 pèlerins et près de 1000 malades. En 1898, année jubilaire des apparitions, on atteint même les chiffres de 20 trains, 30000 pèlerins et 1000 malades. Tous les ans, on évoque une centaine de guérisons. Il faut dire que d'autres groupes s'ajoutent à celui du National, et augmentent ainsi les chiffres. Le Père Picard y développe son talent d'organisateur et de meneur de foules. En 1888, il a l'idée d'organiser des processions eucharistiques tandis qu'en 1898, pour les 25 ans du pèlerinage, il rassemble tous les malades qui ont été guéris depuis 1873, on en recense 325. Et on ra-

⁷ *L'Association Notre-Dame de Salut au cinquantième de sa fondation*, Paris, 1925, p. 183.

⁸ *Ibid.* p 125.

⁹ La construction, votée par l'Assemblée Nationale en 1873, sert à expier les péchés qui ont causé la déroute militaire ; elle se termine en 1914.

conte qu'après son exhortation, des dizaines d'autres se seraient levés de leurs brancards....

Cette affluence en augmentation constante demande une autre organisation. Les novices assumptionnistes et les Petites Sœurs de l'Assomption ne suffisent plus pour assurer le transport et le soin des malades. En 1880, à la gare de Lourdes, deux pèlerins de la bonne société, MM. de Combettes du Luc et Henry de l'Épinois proposent leur aide pour transporter les malades qui attendent sur le quai. On retient cet épisode comme acte de fondation de l'Hospitalité Notre-Dame de Salut. Elle s'organise d'abord à Toulouse et les 200 premiers membres participent au pèlerinage de 1881. Structurée en différents services : hospitaliers, brancardiers, service de la grotte, pisciniers..., elle se veut marquée par un esprit « *de charité, d'obéissance, de sanctification personnelle et publique* »¹⁰. En 1884, elle est dotée de statuts et d'un coutumier et l'année suivante, l'évêque de Tarbes fonde sur le même modèle l'Hospitalité Notre-Dame de Lourdes.

Pèlerinages à Rome et Jérusalem

L'Association organise de nombreux autres pèlerinages, diocésains ou nationaux. Mais deux pèlerinages sont à relever particulièrement. A Rome, tout d'abord. Tous les ans jusqu'en 1882, puis irrégulièrement à l'occasion de canonisations ou de jubilé, le P. Picard conduit des groupes de 200 à 500 pèlerins, venus en train. De plus en plus, ces pèlerinages se confondent avec les retours de Terre Sainte. Car c'est le pèlerinage à Jérusalem qui va devenir emblématique de l'audace et du zèle de l'Association.

En 1881, à un congrès catholique se tenant à Lille, un ancien avocat général, M. Tardif de Moidrey, reprend l'idée de son frère prêtre, ami du P. Picard qui, depuis 1874, rêvait d'organiser un pèlerinage en Terre Sainte. Le contexte politique y est favorable puisque la France s'est rapprochée des Ottomans, et il s'agit de ne pas laisser aux pèlerins russes et grecs le privilège de s'y rendre. C'est une nouvelle occasion d'y proclamer les droits du Pape, à laquelle s'ajoutent des dimensions plus personnelles de prière et de pénitence. Nous sommes donc toujours dans la même visée poursuivie par l'Association Notre-Dame de Salut.

¹⁰ *Ibid.* p. 151.

Une souscription lancée par *Le Pèlerin* permet de payer le voyage de pèlerins issus des milieux populaires. Après une grande célébration à Notre-Dame de la Garde à Marseille, ce ne sont pas moins de 1013 pèlerins qui embarquent sur deux bateaux le 28 avril 1882. Le voyage mérite le titre de Pèlerinage de Pénitence, et les Assomptionnistes exigent des pèlerins un serment d'obéissance. Les bateaux sont de véritables « couvents flottants ». Messes, prédications et dévotions en tout genre remplissent les journées. C'est une véritable aventure qui attend les pèlerins : l'organisation est très rustique, on loge sous tente ou à la belle étoile, on voyage à dos d'âne... Mais cela ne diminue en rien la ferveur des pèlerins qui visitent les lieux saints de Galilée et de Judée. Ils rentrent en France le 30 mai, après s'être arrêtés à Rome où ils sont reçus en audience par Léon XIII.

Les années suivantes, c'est le P. Vincent de Paul Bailly qui prend en charge l'animation du pèlerinage. L'itinéraire et le nombre d'escales varient en fonction des opportunités ou des années jubilaires, et tous les ans un bateau part avec entre 300 et 500 pèlerins. En 1884, ils décident la construction d'une hôtellerie à Jérusalem pour accueillir les pèlerins, ce sera Notre-Dame de France. Une souscription est lancée, un terrain acheté l'année suivante et en 1887 une première aile pourra accueillir les pèlerins. En 1888, cent cellules sont disponibles, l'installation complète sera terminée en 1904. En 1893, 600 pèlerins sont emmenés, à l'occasion du Congrès Eucharistique International qui a lieu à Jérusalem. L'année suivante,



Maison de Notre-Dame de France, Jérusalem

l'association achète un bateau, baptisé Notre-Dame de Salut. Deux ans plus tard, le P. Vincent de Paul Bailly fonde l'Association des Croisés du Purgatoire, visant à maintenir l'union de prière avec les pèlerins mais aussi à récolter des fonds.

2.3 Activités diverses

L'Assomption s'implante dans le Sud-Ouest en fondant des communautés à Bordeaux et à Toulouse. Grâce aux bonnes relations qu'entretiennent les Mères Franck avec l'archevêque de Bordeaux, celui-ci accepte les religieux dans son diocèse. Ils achètent en 1892 un ancien théâtre, l'Alhambra, qu'ils transforment en une maison d'œuvre dynamique animée le P. Ignace Druart. Les activités sont multiples : comité régional de Notre-Dame de Salut, Ligue de l'Ave Maria, Tiers-Ordre du Sacré Cœur, comité de la Croix, œuvres de jeunesse ou Œuvre du Pain de Saint Antoine qui distribue de la nourriture aux familles démunies..... Le rayonnement de la maison la place en première ligne dans les luttes anticléricales et une *Croix* locale vient juste d'être lancée quand le couvent Notre-Dame de la Pitié est frappé par les expulsions. Les religieux doivent se séparer et tentent de continuer tant bien que mal quelques œuvres.

En 1893, c'est à Toulouse que les religieux s'installent. Un chanoine toulousain du nom d'Alfred Tournamille avait fondé une maison d'œuvres sociales, Allée de la Garonne. Ne pouvant plus en assurer la charge, il fait appel aux Assomptionnistes qui prennent le relais. Comme à Bordeaux, les œuvres s'y multiplient : cercle catholique pour les ouvriers, maison pour étudiants (ancêtre des foyers d'accueil actuels), œuvres sociales où on retrouve le Pain de Saint Antoine ... mais l'œuvre la plus importante est un atelier d'imprimerie. Car l'évêque de la ville rose voyait aussi en eux des hommes de presse, et il avait le désir de les voir transformer *La Croix* hebdomadaire locale en une *Croix du Midi* quotidienne, pour mieux contrer les journaux anticléricaux du « Midi rouge ». Supérieur éphémère de la communauté mais grand architecte de l'œuvre, le P. Louis Petit a la joie de voir sortir en 1895 le premier numéro du quotidien que dirige le P. Roger des Fourniels, ancien journaliste devenu Assomptionniste. Mais n'obtenant pas les effets escomptés, la publication redevient hebdomadaire deux ans plus

tard. En 1898, la maison accueille des étudiants, qui doivent partir en 1900 avec la dispersion des religieux.

Enfin, en 1894, les Assomptionnistes prennent en charge une chapelle à Carnolès, près de Menton. Elle est fréquentée par de nombreux émigrés italiens, des chasseurs alpins qui ont leur caserne à proximité ainsi que des étrangers fortunés qui viennent y passer l'hiver. La petite communauté servira également de maison de repos.

2.4 L'Assomption hors de l'hexagone

La Mission d'Orient

A la mort du Père d'Alzon, la Mission d'Orient était encore réduite et la défunte province d'Andrinople ne comptait que 10 religieux, deux écoles et un orphelinat dans lequel s'organisait l'alumnat Saint Joseph, en plus des œuvres des Oblates. L'œuvre n'est encore qu'embryonnaire mais va prendre son essor dans les vingt années suivantes.

Bulgarie

Le collège Saint Augustin

La mission bulgare se développe très lentement, trop au regard des Assomptionnistes fougueux et pleins de zèle. Le P. Picard peut ainsi écrire en 1883 au P. Alexandre Chilier que « *jusqu'ici tout a échoué en Orient* »¹¹. La petite école Saint André est certes prospère (on lui compte plus de deux cents élèves), bien organisée ; ses élèves obtiennent de bons résultats aux examens, mais elle est destinée uniquement aux catholiques latins, et ne fait pas progresser « l'apostolat slave ». Une école similaire est ouverte en 1880 à Sofia, mais l'évêque du lieu ne donne pas l'autorisation de bâtir une chapelle, un alumnat et d'exercer un ministère. L'aventure tourne court et la direction est laissée en 1884 aux Frères des Ecoles Chrétiennes. Désirant passer à la vitesse supérieure et fonder une œuvre vraiment propre, le P. Chilier avait acheté en 1882 un vaste terrain destiné à bâtir un collège français pour former la jeunesse bulgare et ainsi peser sur l'ensemble de la so-

¹¹ A. FLEURY, *Un collège français en Bulgarie (St Augustin, Plovdiv, 1884-1948)*, L'Harmattan, Paris, 2001, p. 32.

ciété. C'est la reprise de l'intuition du P. d'Alzon et de Marie-Eugénie de rénovation de la société « par le haut ».

Mais les relations avec l'évêque sont difficiles. Mgr Roberto Menini (1837-1916) est coadjuteur puis Vicaire Apostolique du diocèse latin de Sofia et Plovdiv. Latin, il n'apprécie que modérément le rite oriental et craint de perdre des fidèles. Capucin, il soupçonne les Assomptionnistes de vouloir les concurrencer. Enfin, Croate et donc ressortissant austro-hongrois, il voit d'un mauvais œil l'influence française au moment où les puissances occidentales se mêlent de la politique balkanique. Il juge le terrain trop proche de la paroisse latine et refuse son implantation. Un compromis est trouvé et le collège Saint-Augustin sera bâti hors de la ville, dans le quartier turc, près de la Maritza, sur un terrain beaucoup plus petit. Il est finalement inauguré en 1884, un an avant la mort du P. Galabert auquel succède le P. Alexandre Chilier, comme supérieur de la Mission d'Orient, jusque 1892.

Après cette longue période de germination, l'Assomption tient son œuvre bulgare. Le collège n'est plus destiné aux seuls catholiques, comme l'école Saint André, mais ouvert à tous : catholiques latins ou uniates, orthodoxes, arméniens, juifs ou même musulmans. Deux chapelles sont construites : une orientale et une latine. Des religieux passent au rite byzantin. On ne cherche pas à « latiniser » les élèves, mais à leur montrer « *que l'on peut être bulgare et catholique* ». L'enjeu est de former les élites de la société, les futurs cadres de l'administration qui une fois en poste, pourraient favoriser le passage de la Bulgarie au catholicisme. D'une dizaine en 1884, les élèves sont plus d'une centaine en 1893. En 1897, les diplômes sont reconnus par les gouvernements français et bulgare, avant de l'être plusieurs années après par l'Autriche-Hongrie. Enfin, les relations sont très bonnes avec le tsar Ferdinand I^{er}, catholique d'origine allemande, petit-fils de Louis Philippe. Il avait dans un premier temps fait baptiser son fils Boris en 1884 dans l'Eglise catholique, alimentant le rêve de la conversion de la Bulgarie au catholicisme, mais l'opposition des responsables orthodoxes l'oblige à le « convertir » à l'orthodoxie deux ans plus tard.

Autres fondations

Les Assomptionnistes prennent pied dans d'autres régions du pays. En 1889, ils rejoignent les Oblates à Yamboli (environ 200 kilomètres à l'Est de Plovdiv) dans un petit poste de mission placé sous la patronage des saints Cyrille et Méthode. D'après le modèle classique d'implantation missionnaire, ils y animent une paroisse et fondent une petite école en 1895. On retrouve le même schéma à Varna, sur les bords de la Mer Noire, à partir de 1897 où l'école est bâtie en 1899. Le P. Fulbert Joffre lui donne une impulsion nouvelle, agrandit considérablement les locaux et parvient à ouvrir un deuxième collège assomptionniste bulgare, placé sous le patronage de saint Michel. Citons enfin Mostratli, situé géographiquement en Turquie d'Europe mais où l'apostolat est avant tout bulgare. Vers 1860, deux monastères orthodoxes, l'un de moines l'autre de moniales, sous la direction de l'higoumène Pantaléimon, passent à Rome. En lien avec le P. d'Alzon, son successeur, le pape Stephan Nicetas lègue l'un des deux, Mostratli, aux Assomptionnistes. Mais la situation confessionnelle, juridique et politique est ambiguë. Elle se clarifie lorsque l'évêque uniaste, Mgr Petkov, reconnaît les droits des Assomptionnistes. Là aussi, ils prennent en charge une paroisse et une école.

Turquie

Les premières fondations (1880-1895)

Karagatch, dans les faubourgs d'Andrinople, actuellement Edirne en Turquie d'Europe est la première implantation assomptionniste en Turquie. L'orphelinat est fermé en 1882 par les autorités turques mais l'alumnat Saint-Joseph concentre les efforts : c'est la première étape vers la formation du clergé byzantin, telle que la souhaitait le Père d'Alzon. L'alumnat est transféré en 1884 à Koum-Kapou, où le P. Maubon avait fondé une petite communauté deux ans plus tôt, et prend le nom de Saint-Pierre. En 1890 est ouverte l'école Saint-Basile qui deviendra un collège prospère.

Situé sur la rive européenne de la ville, le quartier de Koum-Kapou est en grande partie musulman et dans les premières années, la vie y est difficile. Les habitants sont intrigués par la présence de chrétiens parmi eux et se montrent parfois agressifs. On racontera même plus tard qu'un religieux

aurait été poignardé mais n'aurait eu la vie sauve que grâce au boîtier de sa montre qui contenait une image du Père d'Alzon !¹². La vie s'y organise progressivement et ils deviennent propriétaires en 1893. Il y construisent une école qui va prospérer et devenir un collège au XX^{ème} siècle. Les Oblates les y rejoignent pour y construire école et dispensaire, ce qui permet d'attirer la sympathie des habitants du quartier. En 1885, ils ouvrent une petite école dans le quartier de Samatya avec une bibliothèque populaire.

Alfred Mariage (1859-1903)

Il voit le jour à Berles-aux-Bois (Pas-de-Calais) le 21 août 1859. Orphelin de mère, il est confié à l'orphelinat du Père Halluin puis suit le parcours des alumni. Il est novice du P. Picard à Paris entre 1876 et 1878 puis obtient un doctorat de théologie à Rome. Adjoint d'Emmanuel Bailly aux noviciats d'Osma et de Livry, il organise le noviciat expatrié de Phanaraki (1888-1889). Nommé supérieur de la Mission d'Orient en 1892, il lui donne l'impulsion missionnaire décisive et doit organiser les alumni de rites orientaux. Il meurt subitement à Rome le 8 mai 1903, à l'âge de 44 ans.



En 1886, c'est la première installation assomptionniste en Asie. Ils prennent la succession des Capucins de l'autre côté de la mer de Marmara dans la presqu'île de Phanaraki. On y installe un alumnat placé sous le patronage de Saint-Jean pour les plus jeunes de Koum-Kapou. Elèves grecs, bulgares ou arméniens s'y côtoient. Les deux alumni sont réunis à l'intérieur de la même propriété, dans des bâtiments acquis par la suite. La colonie assomptionniste s'agrandit

encore à partir de 1890 avec l'arrivée des novices, condamnés à l'exil hors d'Europe pour éviter le service militaire. Après leurs vœux, ils restent sur place, ce qui pousse les alumni à revenir à Koum-Kapou.

Dès 1886, les religieux s'établissent à Brousse, à une centaine de kilomètres au Sud-Ouest de Constantinople, en Asie. Ils reprennent la paroisse catholique de la ville et obtiennent deux ans plus tard l'autorisation d'y ouvrir une école française.

¹² G. QUENARD, *La Mission d'Orient avec Léon XIII et le Père Picard* dans *Pages d'Archives* 2^{ème} série, n°10, 1959, p. 348.

Après quelques années de consolidation des fondations existantes, les missions prennent un essor considérable à partir de 1891. Elles s'installent en Asie Mineure le long du *Bagdadbahn*, la ligne de chemin de fer qui devait relier Berlin à Bagdad, et se développent en général selon un schéma constant : arrivée du ou des premiers missionnaires qui achètent une maison, construction ou réhabilitation de l'église, installation d'une école primaire qui se développe parfois en collège. Ils sont souvent suivis des Oblates, qui implantent écoles pour filles, hôpital ou dispensaire.

On trouve les religieux à partir de 1891 à Izmit, l'ancienne Nicomédie - après un incendie, la chapelle doit être reconstruite, mais sans attendre l'autorisation officielle du gouvernement, ce qui vaut la prison au prêtre bâtisseur - et à Eskisehir en Anatolie, en 1892 à Konya, l'ancienne Iconium des Actes de Apôtres, en 1893 à Gallipoli, près des Dardanelles où ils gardent un cimetière militaire français datant de la guerre de Crimée, en 1894 à Sultançayir où une colonie européenne s'installe après la découverte d'un gisement de boracite. Le poste sera fermé en 1902.

Jusque là, l'apostolat assomptionniste se concentre sur les catholiques latins. Il s'agit des Occidentaux, encore nombreux à cette époque dans l'Empire Ottoman, qui venaient y travailler ou commercer, profitant du décollage économique de la région, ou bien des Arméniens ou des Grecs dits Levantins, catholiques originaires des îles et convertis lors des croisades. Mais Léon XIII avait d'autres projets pour l'Assomption

L'apostolat de rite grec

Le Congrès Eucharistique de Jérusalem (1893) avait été l'occasion de réaffirmer l'importance des rites orientaux auxquels le Pape était très attaché. Les Assomptionnistes s'y étaient montrés très actifs, jumelant le pèlerinage de pénitence avec ces congrès. Disposant de nombreuses missions turques et bulgares, ils n'attendaient plus que l'autorisation romaine pour enfin réaliser le souhait du P. Galabert, former un clergé indigène. Le bref *Adnitentibus Nobis* de 1895 leur donne cette autorisation et leur permet d'ouvrir un séminaire byzantin. Il leur donne également la responsabilité pastorale des grecs et des latins de la ville de Constantinople. Des missionnaires latins passent alors au rite grec, en attendant de disposer de suffisamment de religieux orientaux.

Côté asiatique, ils héritent donc de l'église Sainte Euphémie située à Kadiköy, lieu présumé du concile de Chalcédoine et où le Père d'Alzon avait prophétisé la présence assomptionniste en 1862. Ils y installent un séminaire destiné aux candidats au sacerdoce de rite byzantin, que l'on nommera le « Séminaire Léonin ». Des religieux français y font aussi des études de théologie. Lieu de résidence du supérieur de la mission d'Orient, - au P. Chilier ont succédé en 1892 les PP. Joseph Maubon puis Alfred Mariage -, cette communauté dessert deux paroisses, l'une grecque, l'autre latine, en plus d'une église située dans le quartier de Haïdar Pacha, où se trouve une école des Oblates.

C'est le P. Louis Petit qui est nommé à la direction du séminaire de Kadiköy. Autodidacte de génie, il attrape rapidement le « virus oriental » et avec ses collaborateurs il fonde l'« Ecole Pratique des Hautes Etudes », en 1895, sans doute en réaction à l'école parisienne du même nom où les chrétiens voient une invention rationaliste. Il s'est vite aperçu de la nécessité de l'étude byzantine, à une époque où les Russes viennent d'implanter à Constantinople deux instituts de recherche archéologique et littéraire de haut niveau. Il constitue une imposante bibliothèque, grâce à un réseau de relations et ses talents de bouquiniste. En 1897, le jeune institut lance la revue des *Echos d'Orient* qui sera sa réalisation la plus connue. Le P. Petit est entouré d'une équipe de jeunes religieux passionnés et volontaires : les PP. Vailhé, Pargoire, Rabois-Bousquet... Après un « faux départ » en 1898, la revue se divise en deux parties. Une première partie informative, les « Chroniques », qui retrace l'actualité des Eglises byzantines dans un ton assez dépréciatif. Une seconde partie, plus scientifique, est consacrée au passé de ces Eglises. Le but est encore apologétique : redécouvrir le lustre passé pour mieux montrer la décadence actuelle.

Côté européen, à Koum-Kapou, l'église byzantine de l'Anastasis est consacrée en 1897. L'Archiconfrérie de Notre-Dame de l'Assomption est fondée l'année suivante, il s'agit d'une association de prières pour « l'union des Eglise gréco-slaves ». Les alumnats deviennent eux aussi de rite byzantin : l'alumnat de Karagatch pour les Bulgares, et un nouvel alumnat à Koum-Kapou, créé en 1896, pour les Grecs. Pour permettre son ouverture, des pères recruteurs ont fait une tournée dans les îles grecques, en vue de trouver des enfants, souvent d'origine catholique latine.

Deux autres missions s'ouvrent enfin sous le généralat du P. Picard. A Zonguldak, sur les bords de la Mer Noire, une société française exploite un bassin houiller et la ville compte plus d'un millier de travailleurs italiens. La mission est confiée aux Assomptionnistes en 1897. Bientôt rejoints par les Oblates, ils ouvrent une chapelle et une école pour garçons.

Jérusalem

Nous avons déjà évoqué plus haut la construction de la gigantesque hôtellerie de Notre-Dame de France, dont la première pierre est posée en 1886 et qui ne sera définitivement terminée qu'en 1904. La grande chapelle est quant à elle bénie en 1893. Dans un contexte de concurrence missionnaire avec les protestants anglais et allemands et les orthodoxes russes ou grecs, il s'agit de réaffirmer la présence catholique et française en Terre Sainte.

Joseph (Vincent-Jean-Joseph) Germer Durand (1845-1917)



Fils d'un des premiers compagnons du P.d'Alzon, le professeur Eugène Germer-Durand, il naît le 23 septembre 1845 à Nîmes. Il entre au noviciat du Vigan en 1863, et est ordonné prêtre en 1869. Montant à Paris, il collabore aux œuvres de Notre-Dame du Salut. Dans la foulée des pèlerinages en Terre Sainte, il est choisi pour la fondation de Notre-Dame de France, en 1887. Il va alors passer 27 ans à Jérusalem où sa passion de l'archéologie l'amène à de nombreuses découvertes. Assistant général en 1912, il meurt à San Remo le 27 septembre 1917.

La première mission est donc l'accueil des pèlerins, mais très vite Notre-Dame de France devient maison d'études, à partir de 1891. Archéologue, le P. Germer-Durand, qui fait partie de la communauté de 1888 à 1912, organise avec les étudiants des campagnes de fouilles qui permettent la constitution d'un musée archéologique.

En 1887, l'Assomption avait également acquis un terrain situé sur les pentes du mont Sion où la tradition situait l'ancien sanctuaire de Saint-

Pierre-en-Gallicante, construit, croyait-on sur la maison de Caïphe ainsi que l'endroit où Pierre aurait pleuré après son reniement. Une seule grotte était apparente, le P. Germer-Durand n'était cependant pas persuadé de son authenticité. En 1889, une grotte-citerne est découverte par hasard en creusant

il découvre avec son équipe les ruines d'un ancien sanctuaire, puis plus profondément le sous-sol d'une ancienne maison juive. Découvrant une inscription en hébreu indiquant « korban » (dépôt des offrandes que l'on faisait aux prêtres), il en déduit qu'il se trouve en présence de la maison de Caïphe et du lieu même du reniement de Pierre, sur lequel une première église byzantine avait été bâtie au IV^{ème} siècle. Une petite maisonnette y est construite pour accueillir les pèlerins.

Importance de la Mission d'Orient

L'agenda des Augustins de l'Assomption de 1898¹³ nous donne la répartition des religieux de cette année. Il montre l'importance de la Mission d'Orient en cette fin du XIX^{ème} siècle : sur les 378 membres que compte la congrégation, religieux et novices confondus, 196 se trouvent en France, 25 en Bulgarie et pas moins de 176 sur le territoire de l'Empire Ottoman : 45 à Jérusalem et 131 en Turquie, dont 40 à Phanaraki et 33 à Kadiköy.

Angleterre

Ce sont les expulsions de 1900 qui vont amener l'Assomption à franchir la Manche. Les Religieuses de l'Assomption y étaient déjà présentes depuis 1849, et c'est en lien avec les Petites Sœurs de l'Assomption, arrivées en 1880, que se fera la fondation. En 1901, le P. Marie-Joseph Laity est envoyé à Londres où le Cardinal Herbert Vaughan, archevêque de Westminster, avait invité les Assomptionnistes. Ils s'installent à Bethnal Green, dans l'East-End, dans un quartier populaire de Londres qui comptait aussi des descendants de huguenots cévenols réfugiés après la révocation de l'Edit de Nantes. Les débuts sont précaires : ils s'installent dans un premier temps dans une ancienne épicerie dont l'arrière-boutique servait d'écurie à un âne ! Le nombre de fidèles augmentant rapidement, les religieux aménagent une nouvelle chapelle, cette fois-ci dans un ancien entrepôt de farine.

Une seconde communauté s'installe la même année à Newhaven, sur la côte, pour la petite minorité de catholiques de la ville. Au Nord de

¹³ J.P. PERIER-MUZET, *Notices Bibliographiques des Religieux de l'Assomption*, tome I, p. 515-516, 2000.

Londres, un autre poste de mission est créé à Rickmansworth, à la campagne, dans le but de fonder un premier alumnat anglais, qui n'aboutira qu'en 1910, mais à Bethnal Green. Enfin, au Sud-Est du pays, les religieux rejoignent les Oblates en prenant en charge une paroisse à Charlton.

Amérique

Chili

Au cours du Pèlerinage National à Lourdes en 1889, le P. Picard rencontre Mgr Mariano Casanova, archevêque de Santiago du Chili. Celui-ci était en tournée en Europe d'où il espérait convaincre des congrégations de

venir s'implanter dans son pays. Confrontée à un Etat libéral cherchant à diminuer son rôle social, l'Eglise souhaitait en effet renforcer sa présence dans les milieux populaires. L'éducation et l'évangélisation des campagnes seraient les deux axes de la mission. Un tel objectif concorde avec les vues assomptionnistes et en 1890 dix religieux quittent Osma avec à leur tête le P. Stéphane Chaboud. C'est la deuxième fondation assomptionniste « *au-delà des mers* » après l'Australie. Le résultat sera tout autre.

Ils s'implantent d'abord dans l'ancienne hacienda de Men-

doza, près de la ville de Rengo, se livrant à des prédications et à des retraites. En 1892, l'évêque leur confie l'animation d'une église dédiée à Notre-Dame de Lourdes qu'ils vont transformer en un sanctuaire attirant de

**Stéphane (Jacques Marie) Chaboud
(1857-1921)**



Né le 10 août 1857 à Lyon, il fait d'abord des études de clerc de notaire avant de rejoindre l'alumnat de Clairmarais à 20 ans. Novice à François 1^{er} sous la direction du P. Picard entre 1878 et 1880, il fait ses études à Osma et à Rome. Responsable d'alumnats à Roussas et à Brian, puis de l'éphémère collège d'Osma, c'est lui qui est choisi en 1890 pour la fondation chilienne dont il assume la responsabilité jusqu'en 1897. Il a ensuite la tâche de diriger le collège de Nîmes jusqu'à son déménagement en 1909 puis d'organiser et de développer la mission nord-américaine. Nommé assistant général en 1918, il meurt à Rome le 31 décembre 1921.

plus en plus de pèlerins. En 1901 paraît le premier exemplaire de la revue *El Eco del Santuario de Nuestra Señora de Lourdes*.

Très sollicités, les Assomptionnistes vont multiplier les fondations. En 1893, ils s'implantent à Los Andes, en 1901 à Rengo où ils sont au contact de paysans. Pour assurer la pérennité de la mission, un premier alumnat est implanté à Mendoza en 1893. Trop peu nombreux, les religieux ne peuvent y consacrer que peu de temps, et l'alumnat doit fermer en 1897. Il forme quand même le premier assomptionniste chilien, le P. Pinto Olivares, qui prend l'habit en 1900.

Etats-Unis

Etablies à New York depuis peu, les Petites Sœurs de l'Assomption avaient besoin d'un aumônier. C'est le P. Henri Brun qui rejoint les Etats-Unis en 1891, fort de sa connaissance de l'anglais et de sa première expérience missionnaire australienne. Déjà âgé de 70 ans, il y rend de nombreux services qui l'épuisent. Il meurt en 1895, date à laquelle deux autres religieux sont envoyés pour le remplacer. L'installation est d'abord précaire, la communauté change régulièrement d'appartement, ce qui n'empêche pas les religieux de s'occuper des milieux pauvres, irlandais et espagnols. L'évêque de New York crée en 1902 une paroisse hispanique, placée sous le patronage de Notre-Dame de Guadalupe, qu'il confie au P. Fulgence Morris. La même année, le P. Thomas Darboy, supérieur de la communauté, tente d'installer à Granby une exploitation agricole, dans l'espoir d'en faire un alumnat.

A cet enracinement new-yorkais réussi succède une tentative qui échouera, celle d'une fondation en Louisiane. Il s'agit cette fois de répondre à la demande de l'évêque Mgr Janssens qui souhaite des religieux destinés à l'apostolat des « *gens de couleur* ». Deux résidences se fondent en 1893, à la Nouvelle-Orléans et à Klotzville, dans une ambiance missionnaire presque coloniale. Mais ils ne rencontrent pas l'adhésion de la population de la mission, et les religieux abandonnent la Louisiane en 1900.

2.5 Congrégations religieuses féminines

Déjà confesseur ordinaire des Religieuses de l'Assomption à Paris, le P. Picard devient à la mort du P. d'Alzon supérieur ecclésiastique des Oblates. Comme avec les religieux, il souhaite déplacer le centre de gravité de la congrégation des Oblates à Paris. Il souhaite qu'elles prennent en charge les ateliers de la Bonne Presse et y ouvrent un noviciat. Il est, sur ces points, en désaccord avec Mère Emmanuel-Marie Correnson qui veut, elle, s'affranchir de la tutelle des Assomptionnistes. Un conflit éclate et aboutit à la scission des Oblates en deux branches : celle, historique, de Nîmes, autour de leur fondatrice, celle, nouvelle, de Paris, autour du successeur de leur fondateur.

André Jaujou (1859-1929)



Né à Lunel (Hérault), le 1^{er} juin 1859, il suit la scolarité des internats du Midi et entre au noviciat de Nîmes en 1879 puis fait partie des exilés d'Osma. Il est de 1882 à 1903 le fidèle secrétaire particulier du P. Picard qui le nomme Assistant Général adjoint en 1892. Il demeure à Paris et devient l'un des meilleurs connaisseurs de tous les dossiers sensibles. Censeur canonique des publications de la Bonne Presse, il exerce également le supérieurat ecclésiastique sur les congrégations féminines, suivant particulièrement les Orantes que son mentor lui avait confiées. Il meurt le 9 septembre 1929 à Sceaux.

Le P. Picard leur donne pour responsable Mère Myriam Franck, juive convertie qu'il dirigeait et qui avait fondé à Bordeaux la congrégation des Dames Augustines de la Providence, qui fusionne alors avec les Oblates de Paris. Puis il lui substitue Mère Marie du Christ de Mauvise, Religieuse de l'Assomption en délicatesse avec sa propre congrégation. Les Oblates de Paris continuent leur collaboration avec les Assomptionnistes, en Orient et à la Bonne Presse notamment. Les Oblates de

Nîmes perdent le procès diocésain, mais gagnent un procès mené en cour de Rome (1893).

Par ailleurs, le successeur du P. d'Alzon accompagnait depuis 1872 Isabelle de Clermont -Tonnerre (1849-1921), veuve du comte d'Ursel, qui se destinait à entrer chez les Religieuses de l'Assomption. Mais elle devait attendre la majorité de sa fille Caroline pour s'engager dans cette voie. Un long temps de maturation la fit s'orienter vers une spiritualité plus contemplative et une fois sa fille mariée, la mère peut suivre sa nouvelle vocation. Avec le P. Picard, elle fonde ainsi la congrégation des Orantes de l'Assomption le 8 décembre 1896 en devenant Mère Isabelle-Marie de Gethsémani. C'est le P. André Jaujou, secrétaire du P. Picard qui suivra de plus près cette nouvelle fondation.



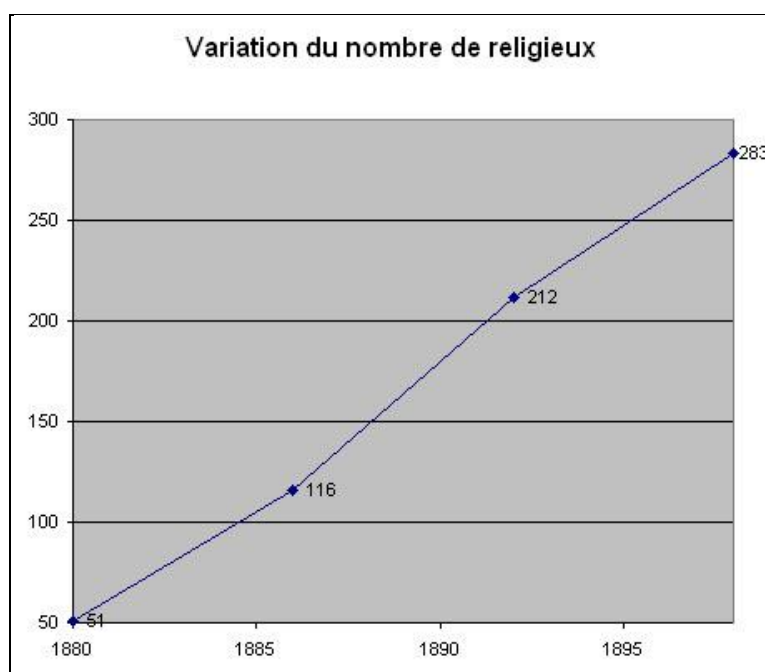
Abbaye de Livry

3.

STATISTIQUES RECAPITULATIVES

Religieux :

La « *petite famille* » du Père d'Alzon n'est plus si petite que cela : le corps social grandit très rapidement, l'évolution est saisissante : les 51 religieux et 17 novices de 1880 sont respectivement 283 et 139 dix-huit ans plus tard. Nous ne disposons pas de chiffres pour 1903, car les recensements sont souvent effectués à l'occasion des chapitres généraux ordinaires.



L'Assomption début 1900

- | | |
|--------------|-----------------------|
| ● Résidence | ▲ Alumnat |
| ✕ Paroisse | ◆ Collège |
| ✕ Orphelinat | ■ Maison de formation |

+ AUTRES PAYS :
Bulgarie (4), Turquie (11),
Italie, Chili (4), Etats-Unis
(2),



4.

LES CADRES DE L'ASSOMPTION

Supérieur Général :

- **P. François Picard** : Supérieur général à vie, de 1880 à 1903.

Assistants Généraux :

- P. Hippolyte Saugrain, assistant général de 1880 à 1903.
- P. Emmanuel Bailly, idem.
- P. Vincent de Paul Bailly, idem.
- P. Charles Laurent assistant général de 1880 à 1895..
- P. Etienne Pernet, assistant général de 1898 à 1899.
- P. André Jaujou, assistant général adjoint de 1898 à 1903.

Econome Général :

- P. Hippolyte Saugrain, de 1880 à 1903.

Supérieurs de la Mission d'Orient :

- P. Victorin Galabert, de 1880 à 1885.
- P. Alexandre Chillier, de 1885 à 1892.
- P. Joseph Maubon, en 1892.
- P. Alfred Mariage, de 1892 à 1903

VUE D'ENSEMBLE DE LA CONGREGATION

Après les décrets d'expulsion, le P. Picard doit quitter la France. La curie généralice garde tout de même un pied à Paris avec l'achat d'une maison rue Camou (qui sert également de résidence temporaire pour les religieux isolés), mais il est plus sûr qu'il soit hors de l'hexagone. Après avoir séjourné en Orient et en Belgique, il est un temps tenté de s'installer à San Remo dans la nouvelle maison créée pour accueillir les pères âgés. C'est finalement Rome qu'il rejoint en 1902, où il meurt le 16 avril 1903 après avoir désigné le P. Emmanuel Bailly comme Vicaire Général.



Eglise et maison de Kadiköy

Rythmée par les confiscations, spoliations, procès, expulsions, sécularisations fictives, cette fin de généralat est un temps d'épreuve pour l'Assomption. Bien involontairement, ce mouvement permettra à la congrégation de s'implanter à l'étranger, dans les pays frontaliers comme en Orient et en Amérique du Nord. Nous avons vu la croissance numérique. *La Croix* et le procès des Douze ont fait connaître son nom, même si ce n'est pas toujours positif ! Le commandement des troupes assuré par le général a demandé aux religieux une obéissance et une mobilité sans faille. Mais une telle organisation nécessitait un maître organisateur.

III.

LE TEMPS DE LA DISPERSION (E. BAILLY, 1903-1917)

STRUCTURES - VIE GENERALE DE L'ASSOMPTION

Nommé par le P. Picard vicaire général le 12 avril 1903, le P. Emmanuel Bailly devient logiquement le troisième supérieur général le 18 juin 1903, élu par le 14^{ème} chapitre général réuni à Louvain. Son but est de maintenir fidèlement et scrupuleusement la ligne du fondateur qu'il avait bien connu : « *l'extension du Règne de Jésus-Christ, le triomphe de son Eglise, la propagande et la défense de la vérité et de tous ses droits* » (Cir-

culaire n°10, 1903). Convaincu d'être le garant d'un héritage à préserver, l'ancien maître des novices reste très attaché à l'esprit du P. d'Alzon et lui consacre tout au long de son généralat de nombreuses retraites, sessions, conférences, articles. Il réédite ainsi des grands textes alzoniens, méditations ou circulaires.

Trois ans après son élection, il présente au 15^{ème} chapitre général de Louvain la nouvelle version des Constitutions, inspirée de la version du P. Picard. Ce texte, qui reçoit l'approbation verbale de Rome en attente de révision

Emmanuel-Joseph (Benjamin) Bailly (1842-1917)

Le dernier-né de la famille Bailly voit le jour le 4 août 1842. Elève au collège de Clichy, il entre au noviciat d'Auteuil en 1861. Devenu le secrétaire particulier du P. d'Alzon, il reste quinze ans au collège de Nîmes dont il devient directeur en 1867. Ephémère provincial de Nîmes, il forme les novices à Osma et Livry avant de rejoindre Rome pour devenir procureur près le St Siège en 1892 et assistant général du P. Picard. Fondateur de la maison d'études de Louvain, c'est lui que le P. Picard choisit comme successeur. Il meurt à Paris le 23 novembre 1917.



aura force de loi jusqu'en 1923, mais ne sera approuvé dans cette forme officielle. Le P. Bailly le souhaitait, mais c'est le Pape qui va lui-même

lui demander d'attendre la promulgation du Code de Droit Canonique, qui se fera attendre jusqu'en 1917.

Ces Constitutions montrent bien la vision de l'Assomption qu'avait le P. Bailly. Il n'est plus question de la division de l'Institut en Provinces. L'essentiel du pouvoir est concentré entre les mains du Supérieur Général dont le mandat s'étend toujours jusqu'à la fin de sa vie.

L'obéissance est par ailleurs très soulignée : elle doit être « *absolue* », son non-respect équivaut à un péché. C'est le Supérieur général qui autorise le séjour d'un religieux dans une maison autre que la sienne et qui avalise les œuvres des « *publicistes* », c'est à lui qu'il faut avoir recours « *dans toutes les circonstances où il s'agit d'entreprendre une œuvre difficile ou d'une certaine importance* ». Enfin, autre ajout remarqué par rapport aux textes précédents, le chapitre sur les études est particulièrement développé, il se contente de reprendre les décrets du chapitre de 1898. L'Assomption se veut dans la droite ligne de l'orthodoxie romaine, ce qui sera encore soulignée lors de la querelle moderniste. De là découlera la suspicion du Général envers tout ce qui semble trop intellectuel et « sent » le moderniste. Voulue pour donner plus d'efficacité à l'œuvre missionnaire, cette concentration des pouvoirs va s'avérer préjudiciable dans certaines circonstances.

Chapitres Généraux (1903-1917)

XIV. 1903 à Louvain, du 18 au 19 juin
XV. 1906 à Louvain, du 31 juillet au 7 août
XVI. 1912 à Limpertsberg, du 6 au 14 novembre

Comme à l'époque du P. Picard, les réorganisations et les changements d'obédience sont très fréquents, les religieux étant prévenus au dernier moment, il devient ex-

trêmement difficile de suivre à la trace les mouvements des uns et des autres. Mais cette organisation centralisée suppose un nombre limité d'hommes, or l'Assomption grandit. Les jeunes religieux sont de plus en plus nombreux et aspirent à un changement du mode de gouvernement. Mais le P. Bailly fait preuve de beaucoup d'autorité, et certains de ses choix plutôt malheureux obligent ces mécontents à s'exprimer clandestinement, ne faisant que repousser le problème.

Les expulsions obligent par ailleurs la congrégation à s'implanter et à se développer hors de l'hexagone. On ne parle pas encore d'internationali-

sation, et la grande majorité de ces fondations est avant tout destinée à des Français, qu'il s'agisse des alumnats ou des noviciats.

La congrégation reste donc très française, de cœur, d'esprit, de langue.

La première guerre mondiale va à nouveau perturber l'organisation qui s'était mise en place. Des maisons sont détruites ou doivent être évacuées (Le Bizet, Arras), d'autres se retrouvent derrière la ligne de front et isolées du reste de la congrégation (Louvain et le noviciat luxembourgeois), les membres des communautés turques ou bulgares sont presque tous expulsés. De nombreux Assomptionnistes participent à la guerre, comme aumôniers, infirmiers mais aussi soldats. Bien qu'ils aient été chassés de France, les religieux reviennent pour défendre leur pays. Ce comportement global du clergé français lui vaudra la reconnaissance de la population et mettra fin à l'anticléricisme militant ambiant. D'autres sont engagés dans les armées belges, grecques ou même allemandes. L'Assomption se retrouve dispersée et le lien est maintenu par une nouvelle série de la *Lettre à la Dispersion – l'Assomption aux armées*, qu'anime depuis la rue Camou le P. Ernest Baudouy et qui publie les nouvelles des uns et des autres. Comme l'ensemble de la société, la congrégation payera un lourd tribut à la guerre et aux épidémies consécutives : entre 1914 et 1918, 28 religieux sont déclarés morts pour la patrie, sans compter ceux fauchés par les épidémies ou victimes des privations¹.

¹ A titre indicatif, 66 religieux sont décédés entre 1914 et 1918, contre 33 lors des 5 années suivantes.



Noviciat de Limpertsberg

AXES APOSTOLIQUES

2.1 Œuvres d'éducation et formation

Les alumnats

Développement à l'étranger

Les implantations choisies immédiatement après les expulsions se sont souvent avérées provisoires et de nombreux alumnats ont été obligés de déménager. En Italie, les enfants de Mongreno se déplacent ainsi en 1906 à Vinovo, près de Turin. En Belgique, on passe de Saint-Trond à Zepperen (1905), dans une ancienne résidence occupée par les Chartreux. Les alumnats de Belgique, Bure et Zepperen, sont prospères et de nombreux enfants viennent de Bretagne, appelés par les recruteurs envoyés là-bas. L'alumnat Notre-Dame de Grâces, émigré à Courtrai, se rapproche de la France en s'établissant au Bizet, près de la frontière (1905). Peu à peu cependant, arrivent des jeunes Belges. Un alumnat d'humanités s'établit pendant deux ans à Gempe, près de Louvain (1912-1914). Sart-les-Moines, qui accueille les vocations tardives, complète la liste des alumnats belges.

En 1904, des grammairiens du Breuil et des humanistes de Mongreno trouvent refuge en Espagne, à Calahorra. Les missions au Chili nécessitent des religieux parlant espagnol, et on y voit un excellent moyen de développer l'Assomption au Sud des Pyrénées. L'alumnat s'installe donc à Calahorra, au centre du pays, dans la région de la Rioja, au sein d'un collège des Augustins. Puis il se déplace en 1907 à Elorrio, au Pays Basque, dont l'alumnat est placé sous la protection de Notre-Dame de Lourdes. Les élèves sont en grande majorité français, l'alumnat n'accueille que de rares recrues ibériques.

De Bure, Zepperen, Vinovo, Le Bizet, Elorrio sortent de nombreux alumnistes de grammaire, et Taintignies s'avère trop exigü. On implante alors un nouvel alumnat d'humanités en Suisse, sur les bords du lac Ma-

jeur, d'abord à Ascona (1910-1918). Mais de nombreux frères partent sous les drapeaux, et la guerre rend difficile l'obtention de passeports. L'alumnat se vide peu à peu et l'évêché reprend les lieux en 1918. Les rescapés sont transférés à Locarno, dans les murs du collège qui avait lui aussi été vidé par la guerre, mais des problèmes financiers empêchent que l'expérience se prolonge.

Pendant la première guerre mondiale

En Belgique, les alumnats sont en première ligne. Le Bizet est détruit par les bombes. Il sera reconstruit après-guerre et rouvrira en 1924. Les derniers humanistes quittent Taintignies en 1915. Bure se vide peu à peu, endommagé par des soldats allemands ; il ferme en 1919. Seuls Zepperen et Sart-les-Moines sont à peu près épargnés. Le premier accueille une section d'humanités tandis que le second se voit obligé d'accueillir quelques novices qui ne peuvent se rendre au noviciat luxembourgeois.

A l'inverse, la guerre permettra une fondation aux Pays-Bas. La neutralité de ce pays force en effet les enfants néerlandais de Zepperen à repasser la frontière. Le Père Louis-Antoine Verhaegen en profite pour établir en 1914 un alumnat en sol néerlandais, à Urmond d'abord puis à Boxtel. Deux ans plus tard, l'enseignement est donné en néerlandais, ce qui attire un nombre plus important d'élèves et dote l'Assomption hollandaise de ses premiers religieux. Le conflit mondial empêche les communications, et une nouvelle fois, les humanistes ne peuvent pas rejoindre les noviciats de Lempertsberg ou de Louvain. Un noviciat est donc ouvert sur place, pour ne pas perdre ces vocations.

En France, l'« Union Sacrée » aboutit à un adoucissement de l'attitude envers les congrégations enseignantes. Miribel peut reprendre le titre d'alumnat et en 1916 le diocèse d'Angers confie à l'Assomption l'abbaye de Saint-Maur, berceau au XVII^{ème} siècle de la congrégation bénédictine du même nom. Quelques enfants dispersés par la fermeture d'alumnats y sont regroupés. Cette fondation est très prometteuse et alimentera constamment les noviciats. Les évêques bretons n'avaient pas autorisé l'implantation d'alumnats dans leur diocèse, mais certains avaient permis aux recruteurs d'exercer leur mission chez eux. De nombreux petits

Bretons viendront ainsi à Saint-Maur, donnant plus tard un personnel nombreux à ce qui sera la Province de l'Ouest.

La formation des religieux

Avant la guerre : le mouvement perpétuel...

En 1903, la loi militaire française change. Désormais tous les hommes sont soumis au service militaire, y compris les ecclésiastiques. Il n'est donc plus nécessaire d'envoyer les jeunes religieux français en Orient. Une nouvelle réorganisation des études s'accomplit. Le noviciat est un temps installé à Jérusalem, mais l'expérience ne s'avère pas concluante : on était trop loin de la France pour espérer y attirer des vocations. On repasse donc au noviciat unique, sous la direction du P. Laurès, à Louvain. On décide en 1906 que les trois ans de philosophie se feront à Louvain, les trois premières années de théologie à Jérusalem et une quatrième année à Rome.



Scolasticat de Louvain

Le nombre de novices et de religieux se regroupant alors à Louvain devient trop important. A titre indicatif, on recensera au total 100 novices en 1910. C'est le noviciat qui se déplace à Gempe, non loin de là, dans une propriété que l'Assomption avait achetée en 1901. Les novices convers qui

sont les premiers à s'y rendre en 1906 sont imités deux ans plus tard par les novices de chœur. Nouveau déménagement en 1912, cette fois pour le Luxembourg, à Limpertsberg, dans un ancien couvent de Franciscaines.

Durant ces années, le scolasticat de Louvain rayonne beaucoup, principalement grâce à son supérieur, le P. Merklen et la *Revue Augustinienne* qu'il dirige. Le supérieur de la maison d'études a réussi à souder une équipe de professeurs et d'élèves qui écrivent eux aussi dans la revue, lui donnant un certain dynamisme. La revue est en pleine expansion lorsque le P. Bailly décide son arrêt brusque en 1910. Cette décision a fait couler

beaucoup d'encre et reste toujours énigmatique.

C'est l'époque de la crise moderniste, tranchée par l'Encyclique *Pascendi* de Pie X (1907). Scrupuleux, le P. Bailly prend sans doute peur devant une initiative qui risque d'échapper à son contrôle, et veut se montrer plus anti-moderniste que les anti-modernistes eux-mêmes.² La revue est en tout cas arrêtée, en 1912 tout le corps professoral a été dispersé (PP. Merklen, Bouvy, Protin...). C'est le P. Possidius Dauby qui est nommé pour normaliser la situation.

Enfin, si la loi a poussé l'Assomption à rapatrier en

Occident ses jeunes religieux français, des maisons d'études subsistent en Orient. Kadiköy et Phanaraki sont devenues des maisons de formation pu-

Pierre-Fourier (Léon-Félix) Merklen (1875-1949)



Né le 3 novembre 1875 à Mirecourt (Vosges), il entre d'abord au grand séminaire avant de choisir l'Assomption et le noviciat de Livry en 1896. Obtenant le doctorat en théologie à Rome, il passe treize ans à Louvain (1900-1913) avant la dispersion du corps professoral qui l'envoie à Newhaven. Il est professeur de philosophie au collège de Nîmes quand éclate le scandale de son réseau de correspondance secrète. Sa réhabilitation lui vaut d'être nommé à *La Documentation Catholique* (1923) puis à *La Croix* (1929-1949), sur la demande du Saint-Siège. Il parvient à dépasser l'écueil de l'Action Française et à faire accepter l'Action Catholique. Il meurt prématurément le 10 septembre 1949 à Paris.

² La raison officielle est l'application d'un Motu Proprio de 1910 demandant que les séminaristes soient dégagés de toute charge autre que celle des études... comme celle de lire le journal, fût-ce *La Croix* ! (cf *Circulaire* n°51 du 26 novembre 1910).

rement orientales, tandis que Jérusalem forme les théologiens qui achèvent leur études à Rome.

Le temps de la première guerre mondiale

La première guerre mondiale va affecter la vie des jeunes assomptionnistes. D'abord par la mobilisation de nombre de jeunes religieux. Mais aussi par la situation géographique des communautés de formation. Les étudiants de Notre-Dame de France sont expulsés avec la communauté de Jérusalem et trouvent refuge à Rome. Mais plus délicate est la situation des novices de Limpertsberg et des étudiants de Louvain.

Placés derrière les lignes allemandes, ils ont beaucoup de difficultés à communiquer avec le reste de l'Assomption. La maison de Louvain est occupée six mois durant lesquels les étudiants doivent se réfugier à Gempe. De 33 étudiants en 1915, on est passé à 92 en octobre 1916 : des alumnistes issus de Sart-les-Moines ou de Bure sont dans l'impossibilité de rejoindre le Luxembourg pour commencer leur noviciat. Celui-ci s'improvise donc à Louvain. Mais les ressources matérielles ne suivent pas forcément. Il faut organiser l'intendance, avec des moyens réduits. Les religieux souffrent aussi du manque de nouvelles du reste de l'Assomption.

La situation la plus délicate est celle du noviciat de Limpertsberg, au Luxembourg, qui se retrouve totalement isolé. Les jeunes profès ont fini leur noviciat, mais doivent rester sur place. Guettés par la famine, les apprentis philosophes doivent s'improviser fermiers et sont dispersés dans les exploitations agricoles environnantes, condamnés à travailler sans répit. A la fin 1917, ils parviennent néanmoins à gagner le scolasticat de Louvain pour retrouver un cadre de vie meilleur. Traumatisé par l'expérience, leur maître des novices, le P. Antoine de Padoue Vidal, jette l'éponge et rejoindra le clergé diocésain.

De l'autre côté de la ligne de démarcation, le P. Bailly tente de redéployer les maisons de formation. Certains religieux ne sont pas encore mobilisés, d'autres sont réformés, ils peuvent continuer leurs études. Le P. Léonide Guyo est chargé, en 1914, d'organiser un noviciat de guerre dans l'alumnat de Vinovo, en Italie. La fièvre typhoïde les en chasse, en 1915, pour Rome avant qu'il ne rejoignent, en 1916, Notre-Dame de Lumières. L'évêque d'Avignon a permis aux Assomptionnistes de s'établir provisoi-

rement dans ce sanctuaire d'où les Oblats de Marie-Immaculée avaient été expulsés en 1903. Un scolasticat provisoire s'établit en Normandie, dans la localité de Bourville en 1916.

Quant aux étudiants de Jérusalem, ils trouvent refuge à Rome. En 1916, le P. Bailly a l'idée de les installer à Fara Sabina, lieu de villégiature dominant la plaine du Tibre, dans un ancien couvent franciscain qu'un prêtre savoyard avait racheté. Mais à cause d'un problème juridico-financier avec le propriétaire, ils ne restent qu'un an dans ce lieu enchanteur et reviennent à la maison généralice de l'Ara Coeli.

Les collèges

Le collège de Nîmes avait résisté aux expulsions de 1900, mais les liquidateurs de l'Etat persistent. Après une procédure de neuf années, les

locaux sont finalement saisis et le collège doit déménager.

Le P. Timothée Falguyrette l'installe dans un ancien pensionnat des religieuses Maristes de Lyon, boulevard de la République. Les installations sont exigües mais l'Assomption s'y maintiendra jusqu'en 1929, date de construction du troisième collège par le P. Delmas.

Quant aux bâtiments de l'Avenue Feuchères, ils connaissent de nombreuses affectations : abri pour des réfugiés, foyer pour soldats en

permission, hôpital, Œuvre du trousseau pour les prisonniers. La ville finira par les racheter en 1920 pour les transformer en lycée de jeunes filles, actuel CES.

En 1910, l'Assomption désire s'implanter en Suisse, sur les bords du lac Majeur. Un terrain est acheté à Locarno, mais au même moment

Elie (Ernest) Bicquemard (1863-1950)

Né à Chenonceaux le 22 novembre 1863, il est alumniste à Arras et à Clairmarais et prend l'habit à Osmia en 1882. Sa vie se confond dans un premier temps avec l'enseignement. Il est ainsi professeur à Nice, aux Châteaux puis au collège de Plovdiv dont il devient le directeur entre 1898 et 1908. On le retrouve ensuite au collège de Locarno (1909-1916 puis 1918) puis aux Essarts (1920-1923) où il organise une maison de vocations tardives. Premier Provincial de Lyon (1923) puis Assistant Général (1929), il revient en France en 1946 et meurt à Lorgues le 5 juillet 1950.



l'évêque sollicite le P. Bailly pour qu'il reprenne un collège des Salésiens, situé à proximité, dans la localité d'Ascona. Mais ce lieu est trop difficile d'accès, et un accord est conclu. Tandis qu'Ascona devient alumnat, Locarno abrite le collège San Carlo.

La guerre vide l'établissement de ses professeurs, le P. Elie Biquemard qui en a assuré la direction pendant quatre ans se rend au noviciat de Lumières.

Les Orphelinats

Bombardé pendant le premier conflit mondial, l'orphelinat d'Arras doit déménager. Les 300 orphelins doivent l'évacuer de nuit et se rendent en train jusqu'à Moulins, dans l'Allier. Les plus grands sont recueillis sous la direction du P. Félix Ranc à la Trappe de Sept-Fonds tandis le P. Pautrat, qui avait succédé au P. Halluin, loge les plus jeunes dans un ancien petit séminaire que l'évêque du lieu leur avait offert. La vie est rude, mais l'aide s'organise, notamment grâce à de vibrants appels à l'assistance matérielle relayés par *La Croix*.

2.2 La presse et les pèlerinages

La presse

La maison de la Bonne Presse est passée en 1900 sous le contrôle de l'industriel Féron-Vrau, qui, dans un premier temps, triomphe d'un bras de fer avec l'Etat. Celui-ci veut prouver que le groupe et *La Croix* en particulier sont encore aux mains des « *moines ligueurs* ». Le liquidateur, du nom de Ménage, fait preuve de beaucoup de zèle, et Féron-Vrau doit racheter les immeubles, puis les titres et le fond de commerce en 1909. C'est lui qui imprime la ligne au groupe, plus modérée et plus conciliante, tout en continuant à se battre contre les lois laïques.

Les religieux journalistes parisiens sont une nouvelle fois inquiétés. Inculpés de « *reconstitution de Congrégation* », 16 d'entre eux sont jugés par le tribunal en février 1904. Seul le P. Saugrain évite la condamnation, au bénéfice de l'âge. Les autres sont tous condamnés à une amende et une peine de trois mois de prison. Mais la sentence ne sera jamais exécutée : la procédure traînera en longueur et ils finiront tous par être amnistiés en no-

vembre 1905. Le gouvernement Combes était entre-temps tombé suite au « scandale des fiches »³ et les religieux bénéficient d'une amnistie générale. Le P. Vincent de Paul Bailly peut enfin rentrer en France.

La Croix

Mais les Assomptionnistes sont toujours présents dans le groupe. Sécularisés fictivement, vivant isolés dans des appartements des environs, ils sont plusieurs à y travailler. Le P. Ambroise Jacquot, un des accusés du procès

des Douze, en charge des aspects logistiques et bientôt économe général de la congrégation, garantit la continuité. Dès 1901, c'est le P. François d'Assise Bertoye, alias Franc, qui devient rédacteur en chef de *La Croix*. Sous sa direction, le tirage augmente énormément et atteint 174.000 exemplaires en 1914, année où on estime qu'un prêtre sur deux y est abonné.

A partir de 1911 on assiste à une montée en puissance des religieux, qui désapprouvent la ligne « *pas assez Pie X* » de Féron-Vrau. C'est l'époque du raidissement romain, de la querelle du modernisme et ils trouvent le journal pas assez combatif. C'est aussi le début

de l'influence de l'Action Française sur l'Eglise de France, qui a pu séduire un certain nombre de catholiques et de religieux, malgré ses origines agnostiques.

François d'Assise (Georges) Bertoye (1857-1929)



Il voit le jour le 20 mai 1857 à Aubenas (Ardèche) et entre dans le clergé du diocèse de Viviers où il est ordonné en 1880. Son évêque lui confie la responsabilité de *La Croix de l'Ardèche*, entre 1891 et

1895. Après le procès des Douze, il décide d'entrer à l'Assomption et prend l'habit à Gemert en 1900. Rédacteur en chef de *La Croix* entre 1901 et 1926, « Franc » doit faire face à une situation délicate et tente de préserver l'unité des chrétiens qui sont divisés en de nombreuses tendances, face à la crise de séparation entre les Eglises et l'Etat. Très diminué, il cède sa place en 1928 et meurt à Lorgues le 29 octobre de l'année suivante.

³ Le ministre de la guerre André souhaitait « *décléricaliser l'armée* », il avait fiché tous les militaires en fonction de leur appartenance religieuse.

Autres publications

L'essor des publications du groupe est spectaculaire. Le tirage du *Pèlerin* passe de 196 000 exemplaires de 1900 à 460 000 en 1912 et 500 000 en 1918. Comme *La Croix*, le ton de l'hebdomadaire est toujours assez agressif envers le gouvernement. *Le Noël*, dirigé par le P. Claude Allez connaît un franc succès auprès des jeunes filles et donne naissance au mouvement « noéliste ». Parmi les nouvelles publications, on peut signaler des revues consacrées aux pèlerinages : *Rome*, de 1903 à 1940, *Jérusalem*, de 1904 à 1936, *La Revue d'organisation et de défense religieuse*, de 1906 à 1914, *Le Prêtre aux armées*, en 1915, pour soutenir les prêtres mobilisés et

qui deviendra *Prêtre et Apôtre* en 1919, ou *Le Fascinateur*, de 1903-1938, qui est la première revue consacrée aux techniques audiovisuelles.

Eutrope (Urbain Louis) Chardavoine (1869-1944)

Natif de L'Eguille en Charente-Maritime (le 22 mars 1869), il entre au séminaire de La Rochelle et devient prêtre diocésain en 1893. Son intérêt pour le monde de la presse le pousse à entrer à l'Assomption, il reçoit l'habit à Livry en 1896. Collaborateur de nombreuses revues de la Bonne Presse, il est le secrétaire de l'Association Notre-Dame de Salut pendant 50 ans, de 1897 jusqu'à sa mort. Il organise les pèlerinages, rédige les publications mensuelles, fait l'histoire de l'Association. Retrouvant en 1940 son pays natal, il meurt à Pont-l'Abbé d'Arnoult le 23 mars 1944



Les pèlerinages

Le Pèlerinage National n'est que faiblement affecté par les expulsions. Les Assomptionnistes reprennent discrètement leur place et les effectifs poursuivent leur progression de la fin du XIX^{ème} siècle. Dans un premier temps, Mgr de Potrat, protonotaire apostolique et ancien directeur du comité diocésain d'Orléans

joue le rôle de directeur du pèlerinage entre 1901 et 1913, puis c'est le P. Bailly qui en assume lui-même la direction. Le nombre de trains ne cesse de croître, on en dénombre 33 pour 35 000 pèlerins en 1913. La guerre, par contre, marque un coup d'arrêt au pèlerinage, les trains ne peuvent y emmener les malades. Mais cela n'empêche pas les chrétiens d'y venir individuellement et de se rassembler toujours nombreux. On annonce ainsi 25 000 pèlerins en 1917.

Quant à l'Hospitalité, on lui dénombre 3000 adhérents en 1913. Ses membres seront mis à contribution sur les champs de bataille de la première guerre mondiale.

Les autres pèlerinages se maintiennent, y compris celui à Jérusalem que le Père Vincent de Paul Bailly animera jusqu'en 1910. La ferveur demeure vivace, même si les effectifs diminuent peu à peu et se stabilisent autour d'une centaine de pèlerins. Enfin, l'Association Notre-Dame de Salut organise une grande souscription, en vue de fournir aux prêtres mobilisés des autels portatifs.

2.3 Activités en France

Les communautés d'œuvres françaises ont été durement touchées par la dissolution de la congrégation. Bénéficiant de « sécularisations fictives », avec l'accord tacite des évêques, certains religieux isolés parviennent notamment à maintenir une permanence et à animer quelques œuvres. A Bordeaux, le P. Ignace Druart dirige encore certaines œuvres d'avant les expulsions, mais plus discrètement. Le P. Rouault achète un logement près du couvent des Dames du Sacré-Cœur à Caudéran, près de Bordeaux. A partir de 1912, des Assomptionnistes exercent leur ministère dans une petite chapelle, nommée Saint-Louis de la Jalle ou Balaesque. Le P. Roger des Fourniels, ancien supérieur de la communauté, maintient quant à lui la présence assomptionniste à Toulouse.

De nouvelles fondations discrètes sont néanmoins effectuées. Tout d'abord pour créer des procures. La plupart des communautés se situent en effet maintenant hors de France, loin de leurs bienfaiteurs, et il faut de nouvelles initiatives pour récolter de l'argent servant aux missions. Le P. Césaire Kayser est ainsi envoyé en Alsace, à Dinsheim, où il fonde en 1905 une procure destinée à l'Orient. Il y implante l'Archiconfrérie de Notre-Dame de l'Assomption et lance une revue, intitulée *Missionen*, qui lui permet de rayonner jusqu'en Bavière et en Autriche. Les années de guerre sont difficiles, son adjoint, le P. Tardy est emprisonné, il comparaitra 17 fois devant le Conseil de guerre allemand : on l'accusait de récolter de l'argent

pour des œuvres avant tout françaises⁴. Une autre procure s'installe à Marseille en 1910, avec le P. Gerbier.

La même année, le cardinal de Cabrières, ancien élève du collège de Nîmes et qui est toujours resté très proche des Assomptionnistes, permet leur installation à Montpellier. Ils y prennent la relève des Pères de Timon-David dans la direction d'un patronage situé rue Bonnard. On y lance aussi des œuvres pour les personnes âgées, les jeunes gens, les jeunes filles... La guerre disperse la communauté et ce sont les PP. Noël Cance et Athanase Vanhove qui en assurent la permanence. L'évêque leur demande également de prendre en charge, temporairement, la paroisse de St Guilhem-le-Désert. On note également la première implantation à Lyon. Le P. Borromée Féroux y loge à partir de 1913 dans un modeste appartement. Il exerce un service d'aumônier dans la chapelle de l'Adoration Réparatrice et de directeur de la Ligue patriotique des femmes françaises, ancêtre des mouvements d'Action Catholique féminine. Dans la même région, on signale la présence du P. Hugues Letocart, curé d'une chapelle des Essarts entre 1903 et 1920 dans la localité de Bron. Il est difficile de suivre toutes les implantations des religieux, sécularisés et isolés, qui ne gardent parfois que peu de contact avec la congrégation.

2.4 L'Assomption hors de l'hexagone

La Mission d'Orient

Alors que la République Française dissout les congrégations et expulse les religieux, elle continue à protéger leurs établissements en Orient. Il en va de l'influence de la France à une époque où les autres puissances européennes font part de velléités expansionnistes dans les Balkans. Russie, Allemagne et Autriche-Hongrie avancent ainsi leurs pions dans cette région qui sera déchirée par les guerres balkaniques, issues de la lutte pour s'approprier les dépouilles du « *vieil homme malade de l'Europe* », l'Empire Ottoman.

⁴ *Dispersion* 1918, n°539, p. 323.

Félicien Vandenkoornhuyse (1864-1943)



Né à Saint-Omer (Pas-de-Calais) le 9 juin 1864, il entre à l'alumnat de Clairmarais puis au noviciat d'Osma, en 1882. On lui confie après son ordination en 1887 des postes de responsabilité. Supérieur de la maison

des étudiants du Breuil (1889-1892), il est professeur à Jérusalem (1893-1895) puis maître des novices à Phanaraki (1895-1899) puis au noviciat exilé en Hollande et en Belgique (1900-1903). Supérieur de la Mission d'Orient entre 1903 et 1915, il gagne ensuite celle du Chili avant de devenir le premier Provincial de Bordeaux (1923). Assistant général à partir de 1927, il seconde le P. Quenard. Il meurt à Lyon le 27 mars 1943.

Enfin, suite à la mort du P. Alfred Mariage, survenue à Rome en 1903 quelques jours après celle du P. Picard, c'est le P. Félicien Vandenkoornhuyse qui sera supérieur de la Mission d'Orient jusqu'aux expulsions de 1915.

Bulgarie

Fleuron de la mission bulgare, le collège Saint-Augustin poursuit son développement. Au P. Elie Biquemard succède en 1908 un jeune supérieur prometteur, le P. Gervais Quenard. A cette date-là, on compte déjà 28 professeurs et 206 élèves⁵. L'enseignement est reconnu dans tout le pays,

le collège se rend célèbre par le musée d'histoire naturelle du Fr. Boris Tavernier et la fanfare du P. Hermann Gisler. Préfet de discipline, professeur d'allemand et de musique, sous-prieur de la communauté, ce suisse alémanique y œuvre pendant plus de 50 ans au point d'être considéré comme la « colonne du collège ». En 1908, on adjoint au collège une section commerciale. Le nombre d'élèves croît d'année en année : en 1913, ils sont 360 dont 150 pensionnaires⁶ et il manque de l'espace. Pour faire face à cette crise, il est nécessaire de bâtir un nouveau collège. Le P. Quenard pense au terrain que le P. Chilier avait acheté en 1882. Mais en ces temps où les tensions liées aux nationalismes montent petit à petit en cette Europe Orientale, l'évêque Mgr Menini s'y oppose fortement. Deux ans de luttes sont

⁵ Alain FLEURY, *Un collège français en Bulgarie (St Augustin, Plovdiv, 1884-1948)*, L'Harmattan, Paris, 2001, p. 75.

⁶ *Ibid.* p. 77.

nécessaires, l'affaire remonte jusqu'à Rome et se débloque en 1912 où l'autorisation est obtenue.

Plovdiv n'est pas la seule communauté en expansion. En 1903, deux religieux sont envoyés à Sliven, à 30 km de Yamboli, pour y installer un nouveau poste de mission, là où un prêtre orthodoxe avait rejoint le catholicisme. Le ministère est principalement paroissial et laisse au P. Germain Reydon le temps de se lancer dans l'activité journalistique qu'il continuera ensuite à Yamboli. Il y rédige deux revues, *La Vie des Saints* et le *Poclonnic (Le Pèlerin)*, mais elles n'arriveront jamais à atteindre le niveau de diffusion de leurs homologues françaises. Quant à la mission de Yamboli, elle est réorganisée en 1905 avec la construction d'une véritable résidence et de deux chapelles, l'une latine, l'autre byzantine. La construction d'une ligne de chemin de fer accroît l'importance de la ville qui devient le lieu central de la mission de rite oriental, sous l'égide du P. Barthélémy Chichkov, un temps aumônier du palais royal pendant les guerres balkaniques. Ces guerres auront par ailleurs raison de la maison de Mostratli qui est détruite en 1913. On peut enfin noter que le P. Paul Portalier, devenu le P. Pavel Christoff, devient le vicaire général de Mgr Petkov, qui le nomme archimandrite.

Les conflits incessants finissent par mettre en marche le jeu des alliances, et l'attentat de Sarajevo met le feu à la poudrière européenne, déclenchant la première guerre mondiale. La Bulgarie accueille d'abord les religieux et religieuses expulsés de Turquie ainsi que leurs élèves, créant ainsi une surpopulation aiguë. Mais les Bulgares entrent à leur tour en guerre en octobre 1915, dans le camp des puissances centrales. Les bonnes relations royales ne servent à rien, les religieux français sont à nouveau expulsés, vers la Roumanie. Ils parviennent à se maintenir à Yamboli et à Sliven mais le collège de Varna est transformé en caserne.

Les religieux non français (suisse, bulgare, alsacien donc allemand à l'époque) peuvent maintenir une présence au collège de Plovdiv, qui demeure le seul établissement catholique de Bulgarie encore ouvert. Les Allemands et les Autrichiens récupèrent les élèves dans leurs écoles. Saint-Augustin est transformé progressivement en hôpital. Il faut toute l'habileté et la détermination du P. Gisler pour que le collège ne soit pas réquisitionné totalement comme bien français. L'établissement tourne au ra-

lenti, il peut quand même accueillir les alumnistes bulgares chassés de Karagatch.

Roumanie

Les religieux expulsés de Bulgarie arrivent en Roumanie, pays encore neutre en 1915. La grande majorité, une petite cinquantaine avec des Oblates et des Frères des Ecoles Chrésiennes, entame une odyssée qui les mènera jusqu'à Londres, après avoir traversé la Russie, la Finlande, la Suède et la Norvège en train. Seuls six d'entre eux décident de rester en Roumanie. Le pays compte des catholiques latins qui sont disséminés dans le pays, mais les curés sont peu nombreux. Le P. Romuald Souarn s'en va à Iasi, où il est aumônier dans deux établissements des Sœurs de Notre-Dame de Sion. Les autres restent à Bucarest, où ils remplissent diverses missions en paroisse ou dans des hôpitaux. Beaucoup des catholiques de la capitale sont d'origine hongroise ou allemande (l'évêque Mgr Raymond Netzhammer est de Suisse Alémanique), et la situation est parfois tendue. En août 1916, la Roumanie entre en guerre dans le camp des Alliés, les prêtres allemands sont expulsés et le clergé local se retrouve en grand besoin de missionnaires étrangers. Mais l'armée roumaine ne peut résister aux forces allemandes et autrichiennes, Bucarest est prise. Les religieux se replient vers Iasi, en Moldavie, qui est devenue la capitale provisoire, dans la zone non occupée par les armées ennemies.

La France soutient son allié oriental et envoie le général Berthelot à la tête d'une mission militaire et humanitaire, créant des hôpitaux. La situation sanitaire est délicate, le typhus fait rage. Les PP. Quenard et Machon se retrouvent dans un hôpital de campagne, établi près de Iasi, où ils servent d'aumôniers, d'économistes mais aussi d'infirmiers. Les morts sont nombreux, la lutte contre les poux acharnée, et le P. Gervais est lui-même atteint, au point qu'on célébrera en France une messe pour le repos de son âme... Quant aux PP. Sollier et Souarn, ils deviennent aumôniers de la mission militaire française avant d'être expulsés fin 1917, quand les Roumains capitulent.

Après l'armistice, les religieux quittent le pays qui gardera d'eux un bon souvenir. Plusieurs éléments en font un futur terrain de mission propice aux Assomptionnistes : le clergé allemand ou hongrois a été chassé,

l'abnégation et le dévouement dans les hôpitaux restent dans les mémoires. Enfin le rattachement des gréco-catholiques de Transylvanie a considérablement augmenté le nombre de catholiques dans le pays, à l'heure où l'apostolat de rite grec ne se déroule plus comme cela avait été prévu.

Russie

La mission russe n'occupera que quelques religieux et ses résultats sont modestes en comparaison d'autres réalisations. Cependant, elle revêt un poids très symbolique et important pour l'Assomption. Pour le Père d'Alzon, la « conversion » de la Russie devait être l'objectif principal de tout l'apostolat en Orient, la Bulgarie servant de base arrière pour cette conquête. Ce n'est qu'en 1903 que les premiers Assomptionnistes arrivent dans le pays des Tsars, prêts à mettre en œuvre le rêve alzonien. Le P. Picard avait conclu l'affaire l'année précédente avec le recteur de l'Académie Ecclésiastique Catholique de Saint Pétersbourg, un grand séminaire catholique reconnu par l'Etat. Le P. Liévain Baurain y arrive comme professeur de français, assisté du Fr. Evrard Evrard, qui a obtenu son passeport comme « domestique » du précédant. Rejoints un peu plus tard par deux autres religieux (les PP. Jean Bois en 1905 et Pie Neveu en 1906), ils exercent un travail d'aumônerie d'une maison du Bon Pasteur. Mais leur grand rêve est la constitution d'une Eglise Russe Catholique de rite slave, dans la droite ligne de la politique de Léon XIII, qui favorise les rites orientaux. Ils regroupent quelques prêtres et quelques fidèles autour d'eux, cependant l'enthousiasme des débuts retombe vite. Dans la conscience collective, un Russe est en effet orthodoxe, et s'il est catholique, c'est donc qu'il est Polonais. Ils se heurtent également à l'hostilité des catholiques latins polonais. En ces temps d'une certaine libéralisation religieuse, après la révolution russe de 1905, ils attendent l'autorisation gouvernementale qui ne viendra finalement pas. L'ambitieux projet tombera alors dans l'oubli.

D'autres religieux arrivent en 1905 : outre le P. Bois, les PP. Gervais Quenard et Auguste Maniglier sont envoyés pour être les aumôniers des colonies françaises, respectivement de Vilna et d'Odessa. Le premier doit quitter son poste deux ans après, appelé en Bulgarie, tandis que l'autre s'enracine durablement sur les bords de la Mer Noire. Il parvient à construire une église, Saint-Pierre, un presbytère et un foyer pour les institu-

trices françaises. En 1907, le P. Neveu rejoint la ville de Makiévka, où de nombreux français travaillent dans les mines de la région du Donetz, au Sud-Ouest de l'actuelle Ukraine. La même année, le P. Evrard, maintenant prêtre, part pour Kiev où il exerce le même type de ministère.

La vie est difficile pour ces religieux qui doivent vivre dans des situations matérielles parfois précaires, isolés, n'ayant que peu de contacts les uns avec les autres, ne devant pas dévoiler leur identité de religieux. Ils doivent aussi composer avec l'autoritarisme du Supérieur général qui exige d'être informé de tout et à qui ils doivent référer pour le moindre déplacement. En 1905, on leur propose une mission intéressante à Vyborg, en Finlande, mais la réponse du P. Bailly tarde trop. Ils perdent le poste, non sans s'attirer les critiques du P. Emmanuel pour leur manque de réactivité. Deux ans après, lors du transfert du P. Neveu, les religieux n'ont que peu de temps pour accepter ou refuser la proposition ; ils en avisent le Père Général qui est absent et doivent décider sans lui. Celui-ci demande alors plusieurs fois le rapatriement du P. Neveu et il faut la médiation de l'évêque pour qu'il puisse demeurer à Makiévka.

Plus grave, en 1910, un conflit éclate avec les religieux de St Petersburg et le P. Bailly demande le rappel immédiat de tous les Assomptionnistes qui se trouvent en Russie. La situation finira par s'apaiser, la consigne annulée, mais les PP. Baurain et Bois quitteront la congrégation. La guerre oblige enfin le P. Evrard à quitter Kiev.

Turquie

La mission assomptionniste poursuit sa consolidation. Trois nouvelles missions sont ouvertes durant cette période. D'abord à Kayseri, l'ancienne Césarée de Cappadoce où le P. Bernardakis arrive en décembre 1903, à la demande de familles catholiques. Mais l'opposition des orthodoxes lui rend la vie impossible et il déménage cinq ans plus tard à Nevsehir, 90 km à l'Ouest. Il ouvre une école mais doit faire face à l'opposition des Grecs. L'intervention de l'Ambassadeur de France permet la reconnaissance par le gouvernement trois ans plus tard. Entre 1904 et 1908, une petite implantation est tentée à Peramos, dans la presqu'île de Cyzique, mais elle doit également cesser, à cause de l'hostilité rencontrée. On signale en-

fin une mission permanente créée en 1912 à Pendik, mais la guerre mondiale en aura raison.



Maison de Phanaraki, sur laquelle flotte le drapeau français.

Les établissements scolaires qui ont été fondés en Turquie prospèrent. Il est difficile de trouver des données précises, mais en recoupant diverses sources, on peut proposer ces chiffres à titre indicatif, pour 1912 : 75 élèves à Kadiköy, 128 à Koum-Kapou, 84 à Izmit, 89 à Bursa, 175 à Konya, 126 à Karagatch, 140 à Eskisehir (1913), 50 à Nevsehir (1910)⁷. Les élèves sont Arméniens, Grecs, Turcs et les catholiques ne représentent qu'une minorité.

Les étudiants français quittent définitivement Phanaraki en 1906, suite à la réorganisation des études, ce qui laisse le champ à l'installation d'un alumnat d'humanités jusque 1912. Il sera alors remplacé par un petit séminaire arménien, qui ne durera que deux ans. En 1914, on compte quatre « séminaires » selon l'appellation locale : trois alumnats, slave à Karagatch, grec à Koum-Kapou, arménien à Phanaraki et le séminaire léonin de Kadi-

⁷ X. JACOB, « L'Assomption en Turquie » dans *L'aventure missionnaire assomptionniste*, p. 241-321 et P.TOUVENERAUD, *Notre Mission d'Orient, Echos du Centenaire*, Valpré 31 mars 1963 dans *Pages d'Archives*, 3^{ème} série, n°6, mars 1963.

köy. Mais celui-ci marque le pas. Il est en effet difficile de trouver des candidats. Peu de Grecs sont de rite byzantin, et les Orthodoxes adhérant à l'Eglise catholique préfèrent passer au rite latin. Il est donc nécessaire de faire passer au rite oriental des Grecs de rite latin, c'est un des buts de l'alumnat de Koum-Kapou, mais la tâche est difficile. En 1906, le séminaire St Léon ne compte plus que 5 étudiants ! Quant aux catholiques de rite byzantin, ils suspectent toujours les Occidentaux de vouloir les « latiniser ». En 1911, un exarque grec, Mgr Papadopoulos, est nommé, avec juridiction sur les catholiques grecs de rite byzantin, l'Assomption perd ainsi les prérogatives que lui avaient données Léon XIII. Le nouvel arrivant complique la situation et refuse que des religieux de rite latin passent au rite byzantin.

Les relations avec les autres chrétiens ne sont pas toujours aisées. Les difficultés viennent surtout du clergé orthodoxe grec, principalement à Constantinople, où le Patriarche écrit en 1906 une encyclique contre les Ordres religieux catholiques en Turquie. En Anatolie, la situation est plus calme, à moins que les Grecs du Phanar ne viennent exciter leurs compatriotes. Les religieux organisent cependant de grandes processions pour la Fête-Dieu, et les fidèles de toutes les confessions y assistent bien volontiers. Le peuple apprécie par ailleurs les activités caritatives, les écoles et les dispensaires des Oblates. Les relations sont bonnes avec le gouvernement turc, surtout grâce aux bons soins des diplomates français, mais parfois plus délicate avec l'administration et la police.

Quant à l'apostolat intellectuel des savants de Kadiköy, il se poursuit. Les *Echos d'Orient* continuent de publier leurs travaux historiques, liturgiques, archéologiques sur les Eglises byzantines. Ils contribuent à de prestigieux dictionnaires théologiques, se lancent également dans la refonte de l'*Oriens christianus*, une étude des évêques et des évêchés de toutes les Eglises orientales. Le P. Louis Petit vient à Rome en 1906 où il peut se consacrer à une autre œuvre titanesque, rééditer l'*Amplissima Collectio* de Mansi, un recueil des actes des conciles réalisé au XVIII^{ème} siècle qui s'était arrêté au concile de Ferrare-Florence (1438-1439). Petit la complète jusqu'à Vatican I, en y ajoutant les conciles orientaux. Il est alors choisi en 1912 par le Pape Pie X pour devenir archevêque latin d'Athènes. Une petite

communauté s'y installe. A Kadiköy, ses disciples ont pris la relève et c'est au P. Sévérien Salaville que revient la direction du séminaire et de la revue.

Louis Petit (1868-1927)



Issu d'une modeste famille de paysans savoyards, il voit le jour le 21 février 1868 à Viuz-la-Chiesaz (Haute-Savoie).

Il entre à l'alumnat des Châteaux puis à Clairmarais et de là il rejoint le noviciat d'Osma en 1885. Alternant périodes d'enseignement et de formation, on le retrouve dans de nombreuses affectations jusqu'à ce qu'il gagne la maison de Kadiköy en 1895 où il organise le Séminaire léonin et fonde les *Echos d'Orient*. Autodidacte de génie, travailleur infatigable, il se passionne pour l'histoire byzantine. Il vient à Rome en 1906 d'où il est nommé archevêque latin d'Athènes, poste qu'il occupe de 1912 à 1926. Atteint par la maladie, il laisse sa charge un an avant sa mort, survenue à Roquebrune le 5 novembre 1927.

La relative prospérité de la Mission d'Orient s'explique aussi par le nombre encore élevé de chrétiens dans l'Empire Ottoman à cette époque. On estime cette proportion à 20 % en 1914. D'autres chiffres de 1908 annoncent un total de 2,9 millions de Grecs, dont 1,8 millions en Anatolie et 175 000 à Constantinople.⁸

Lors du déclenchement de la première guerre mondiale, la Turquie se range aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie et entre en guerre en novembre 1914. Les religieux

qui n'avaient pas déjà été mobilisés sont expulsés et doivent se réfugier en Bulgarie ou doivent prendre le bateau pour la France. Les écoles doivent fermer ou sont transformées en hôpitaux. Grâce à la prise en charge des œuvres par des religieux de pays non-engagés dans la guerre, quelques implantations peuvent se maintenir discrètement à Kadiköy, Eskisehir, Konya ou Karagatch. Cette dernière ville se retrouve en Bulgarie à partir de 1915, et le P. Saturnin Aube peut rouvrir l'école Saint Basile.

Grèce

Nommé archevêque latin d'Athènes, Mgr Petit s'installe avec deux frères convers, dont son secrétaire de toujours, le Fr. Jules Pector, spécia-

⁸ C. Mayeur-Jaouen, *Les chrétiens d'Orient au XIXème siècle : un renouveau lourd de menaces*, in *Histoire du Christianisme* vol. 11, Paris, Desclée, 1995, p. 840-841.

liste de la dactylographie gréco-latine. Même s'il ne s'agit pas officiellement d'une maison, c'est la première implantation sur le sol grec.

Avec la guerre, les religieux grecs doivent eux aussi quitter la Turquie en 1915. L'alumnat de Koum-Kapou se transporte à Héraclée, dans la villa d'été de l'archevêque d'Athènes.

Jérusalem

L'hôtellerie Notre-Dame de France est enfin achevée en 1904, mais la fréquentation n'est pas aussi élevée que prévue. Les pèlerinages de pénitence attirent moins de monde tandis que de nombreux autres accueils sont construits à Jérusalem. Les étudiants et professeurs de la maison de théologie essaient néanmoins d'y faire venir les pèlerins. Sous l'impulsion d'un des jeunes professeurs, le P. Gervais Quenard, ils publient en 1904 un guide de Palestine, le *Guide historique et pratique avec cartes et plans nouveaux* qui connaîtra un vif succès. Par ailleurs, c'est en 1908, qu'une demande est formulée à Rome pour la construction d'un sanctuaire à St Pierre-en-Gallicante.

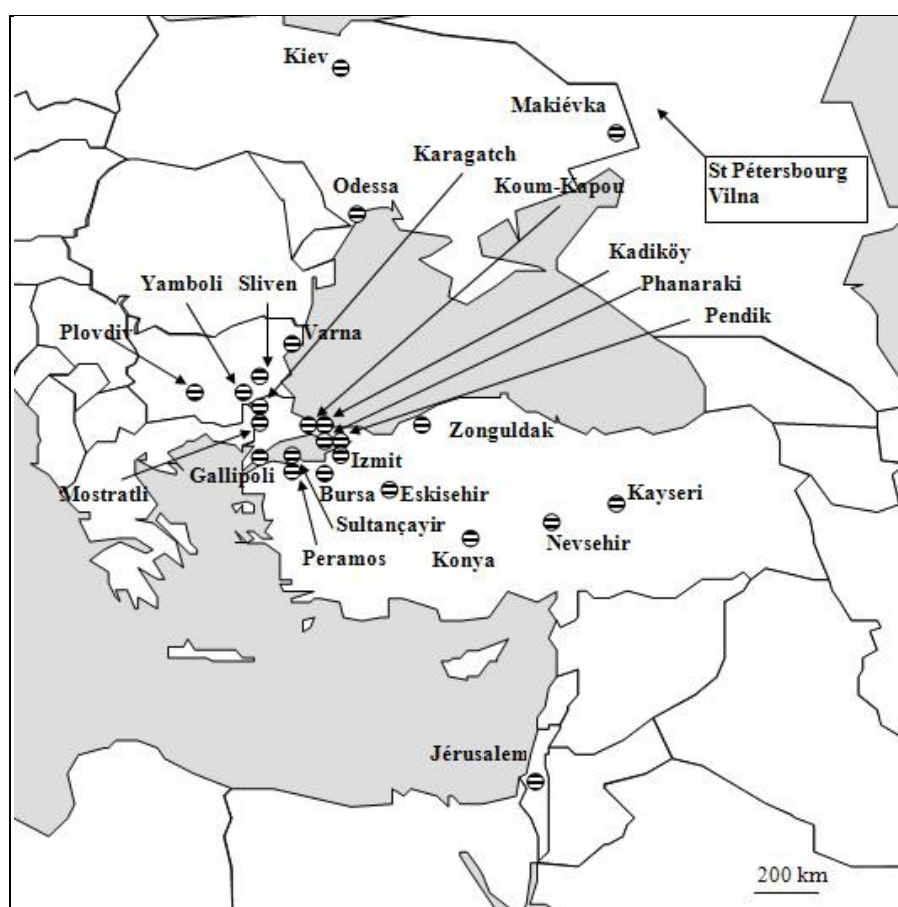
Comme en Turquie, les religieux sont expulsés en 1914, un seul frère, le P. Moitroux, peut justifier d'une citoyenneté allemande fraîchement acquise pour rester sur les lieux. Mais il ne peut empêcher l'occupation du lieu par l'état-major turc. En décembre 1917, lorsque les Anglais prennent la ville, le P. Léopold Dressaire peut reprendre possession du lieu, qui a souffert.

Bilan de la Mission d'Orient

La guerre est donc une épreuve terrible pour la Mission d'Orient. Dans une circulaire de 1916, le P. Bailly compare la situation à celle de 1914. Avant guerre, ils étaient 150 religieux, 201 religieuses à œuvrer dans tout l'Orient, et s'occupaient de 24 paroisses, 46 chapelles, 20 écoles ou collèges. En 1916, il n'y a plus que 52 religieux, 46 religieuses pour 8 paroisses, 13 églises ou chapelles et 4 écoles ou collèges.⁹

⁹ E. Bailly, *Circulaire* n° 97 du 28 avril 1916.

IMPLANTATION DE L'ASSOMPTION EN ORIENT ENTRE 1900 ET 1914¹⁰



¹⁰ Les frontières étant très mouvantes à l'époque, la carte reprend celles de 2009.

Angleterre

La mission d'Angleterre poursuit son développement et commence à s'enraciner dans le paysage religieux local. En 1904, la communauté de Bethnal Green déménage en reprenant une paroisse des Pères polonais du Divin Amour. Deux ans plus tard, le P. François Mathis est nommé responsable des œuvres anglaises. C'est lui qui lance la construction d'un nouveau prieuré et d'une nouvelle église beaucoup plus vaste, qui sera achevée en 1913. On y installe également un petit alumnat qui durera jusqu'en 1923. Cependant, peu de vocations en sortiront, peut-être à cause du ton trop français de l'enseignement qui y est donné.

Hormis cet alumnat, les activités sont surtout paroissiales, et se poursuivent à Charlton, Rickmansworth, Newhaven et Brockley, à partir de 1906. La première installation est souvent sommaire, mais petit à petit des couvents ou des églises plus grandes sont construites. Tout cela permet de fournir les premières vocations anglaises. A Charlton, les Oblates, sous la direction des Mères Franck, avaient bâti une église et tenaient une école ainsi qu'un externat. Les Assomptionnistes veulent y exercer un droit de juridiction, ce qui rappelle les querelles de supériorat ecclésiastique et qui renvoie aux rapports entre religieux et religieuses à cette époque. S'y mêle aussi un désaccord quant au recrutement de vocations anglaises et d'arrivée de sœurs d'Orient non anglophones. Le conflit s'envenime et aboutit après menace d'un procès diocésain, en 1912 au départ des Mères Franck qui retournent à Bordeaux où elles fondent une nouvelle congrégation, les Oblates de Notre-Dame de Consolation.

Amérique

Chili

Arrivé à la tête de la mission du Chili, le Père Maubon donne une ampleur supplémentaire au sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes. Celui-ci est en partie détruit par un grand tremblement de terre en 1906. Il le fait reconstruire et y ajoute une réplique de la grotte de Massabielle inaugurée en 1908, ce qui augmente l'affluence au sanctuaire marial. En 1904, les missionnaires prennent en charge la paroisse de Lota, dans un quartier de mineurs ou d'ouvriers qui se trouvent dans une situation de forte pauvreté.

Puis viennent trois autres paroisses : Concepción (1910), Valparaiso (1911) et Talcahuano (1912).

La première guerre mondiale empêche l'Europe de fournir des missionnaires. L'alumnat de Mendoza est donc rouvert en 1916 par le P. Maubon. Il fournira plusieurs vocations religieuses, mais aucune assumptionniste et fermera à nouveau en 1922.

Argentine

A la mission chilienne s'ajoute en 1910 une fondation argentine. Nommé aumônier d'une communauté de Petites Sœurs de l'Assomption, le P. Romain Heitmann rejoint Buenos Aires et prospecte pour trouver une implantation. Deux prêtres argentins lui confient l'animation d'un petit centre religieux naissant, dans une « *petite baraque en bois et en zinc* », dans la localité de Santos Lugares, près de la capitale. L'évêque y autorise l'implantation d'une communauté en 1911. Le milieu est peu favorable, le quartier socialiste et les tribulations de l'Assomption en France sont connues. Mais grâce à l'activité pastorale du P. Geoffroy Pierson, la vie chrétienne se développe dans le quartier. A la suite d'une guérison obtenue, une grotte de Lourdes est construite, et les pèlerins commencent à y venir, à tel point qu'une grande basilique y est construite à partir de 1922. Le lieu devient un véritable centre de pèlerinages.

En 1914, le P. Heitmann s'établit à Belgrano, quartier de Buenos Aires où s'ouvre une deuxième communauté. L'évêque lui confie l'église Nuestra Señora de la Merced, bâtie par les soins d'une bienfaitrice, mais pour laquelle il n'avait trouvé aucun prêtre. Le but est d'avoir à long terme une influence sur la classe dirigeante, mais la mission sera surtout populaire. L'édifice héberge en effet les sans-abri lors d'inondations du Rio de la Plata, ce qui lui vaut une reconnaissance durable. Il ouvre à côté de l'église, en 1916, une école gratuite, sous le nom de Colegio Manuel d'Alzon.

Le P. Heitmann rejoint enfin Buenos Aires pour y fonder une troisième communauté, rue Chacabuco, puis rue Lavalle, en 1921. Cette maison rayonne principalement à travers deux revues féminines (le *Noël* et *Ichthy*, à but plus directement religieux). Elle devient un lieu de rencontre de la haute société et permet d'avoir une influence sur la classe dirigeante.

**Omer (Joseph-Auguste) Rochain
(1873-1932)**



Né le 14 avril 1873 à Saint-Omer, il rejoint le noviciat de Livry à 17 ans, après avoir connu les alumnats de Mauville et de Clairmarais. Etudiant à

Phanaraki et Jérusalem, il est envoyé en 1897 aux Etats-Unis où il devient supérieur de Worcester (1909-1919). Sa connaissance de l'anglais lui permet de gagner l'Angleterre. On le retrouve curé à Brockley (1919-1923 et 1929-1932), supérieur à Bethnal Green (1923-1929). Mais il est atteint par une crise de neurasthénie aiguë et meurt à Meyzieu (Isère) le 30 mai 1932.

L'expérience de l'exploitation agricole de Granby cesse rapidement. Les relations sont difficiles avec le curé local, propriétaire de la ferme, et les religieux vont s'établir à Worcester, dans le Massachusetts. Cette région compte de nombreux émigrés québécois, et donc francophones, qui deviennent un champ d'apostolat privilégié. Pour assurer un recrutement local, un alumnat ouvre ses portes en 1904. Le succès grandissant, l'établissement doit déménager pour s'installer, en 1906, en son site historique, Salisbury Street.

L'enseignement s'adresse

d'abord aux franco-américains, et les cours sont donnés en français. De nouvelles ailes sont construites, des sections ajoutées, et l'établissement, qui comptait 17 élèves en 1905 en reçoit 135 en 1912.

A la demande des familles et sous l'impulsion du P. Omer Rochain, il se transforme petit à petit en collège : en 1916, un cycle de philosophie est ouvert et, en 1917, arrive la reconnaissance officielle. Le Collège de l'Assomption reçoit le droit de délivrer le Bachelor of Arts Degree, donnant accès à l'Université. Quant à l'apostolat new-yorkais, il se voit doté d'une nouvelle paroisse en milieu hispanique, Notre-Dame de l'Espérance, 156^{ème} rue, à partir de 1912.

Canada

Lors des expulsions, le P. Bailly pense un temps s'installer à Montréal, mais il a été devancé par d'autres congrégations, devant elles aussi trouver un refuge temporaire. Les religieux sont assez nombreux dans le

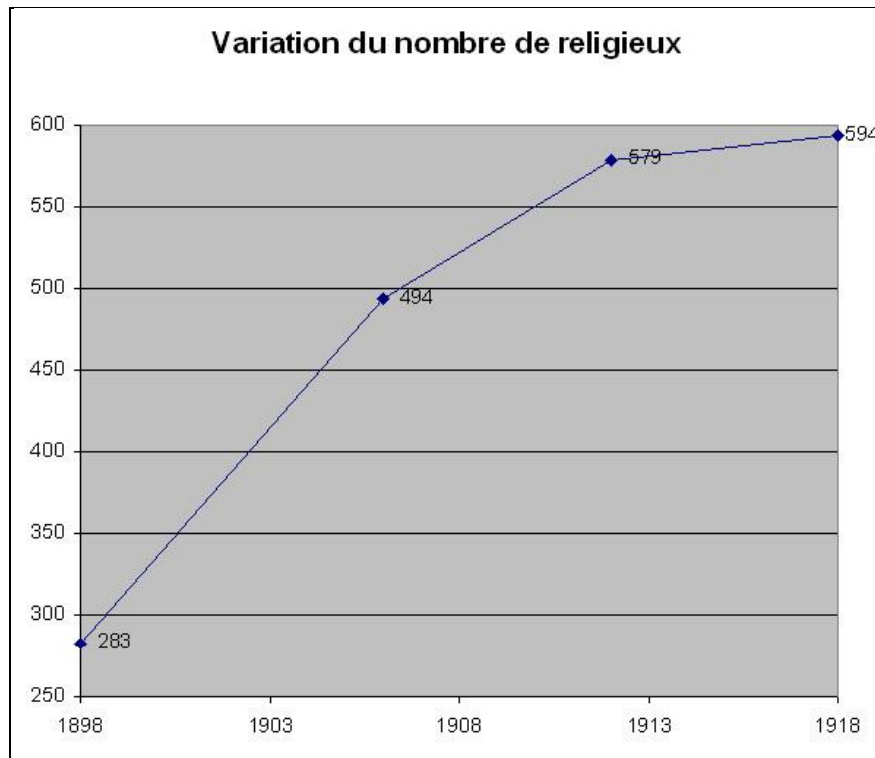
pays, il doit y renoncer en 1904. Treize ans plus tard, ils pourront enfin s'y installer, grâce au P. Marie-Clément Staub.

Religieux au collège de Worcester, il voue une dévotion particulière au Sacré-Cœur de Jésus et participe à l'Archiconfrérie de prière et de pénitence, une association liée au Montmartre parisien. Il installe à New York, paroisse Notre-Dame de l'Espérance, un centre national de cette archiconfrérie, en 1912, puis la propage au Canada. En 1913, une ménagère, Alice Caron, qui assiste à l'une de ses retraites le pousse à créer une nouvelle congrégation. Ainsi naissent les Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc, qui auront comme objectif l'aide aux prêtres et aux religieux. La fondation a lieu en 1914, mais l'évêque de Springfield n'est pas tellement favorable à une nouvelle congrégation féminine francophone sur son diocèse. Le P. Staub persuade alors ses supérieurs de venir s'installer au Québec, terrain qui serait le plus favorable à ses deux oeuvres. Il obtient en 1917 l'autorisation du Cardinal de Québec, Mgr Bégin, et y achète un terrain pour y implanter les Sœurs de Sainte Jeanne d'Arc, à Sillery.

3.

STATISTIQUES RECAPITULATIVES

Religieux :

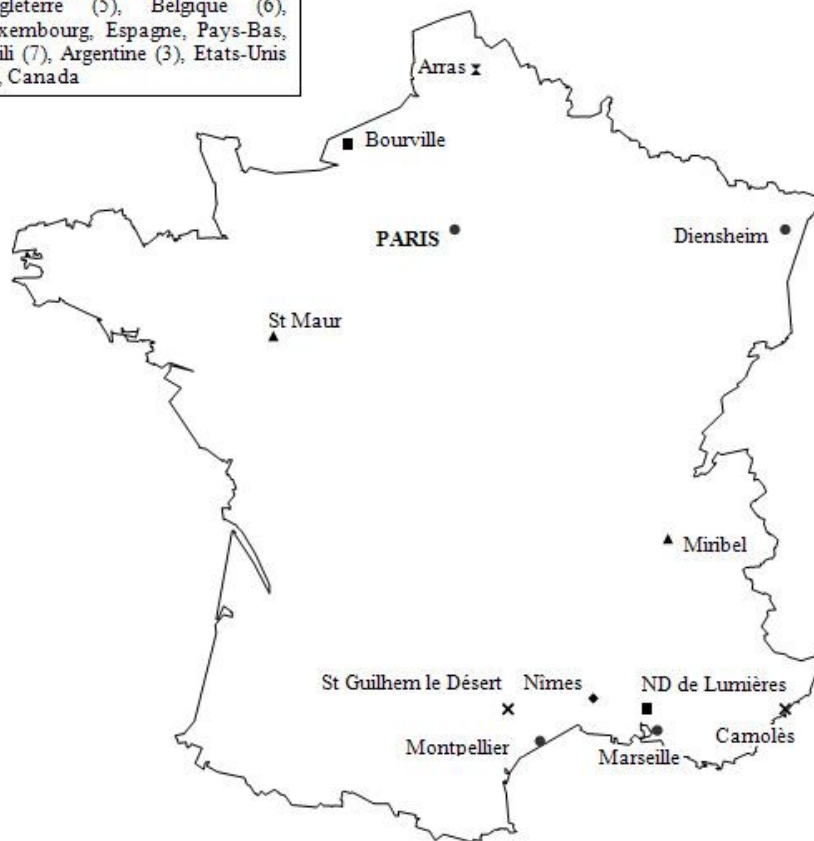


L'Assomption en 1917

- | | |
|--------------|-----------------------|
| ● Résidence | ▲ Alumnat |
| ✕ Paroisse | ◆ Collège |
| ⌘ Orphelinat | ■ Maison de formation |

+ AUTRES PAYS :

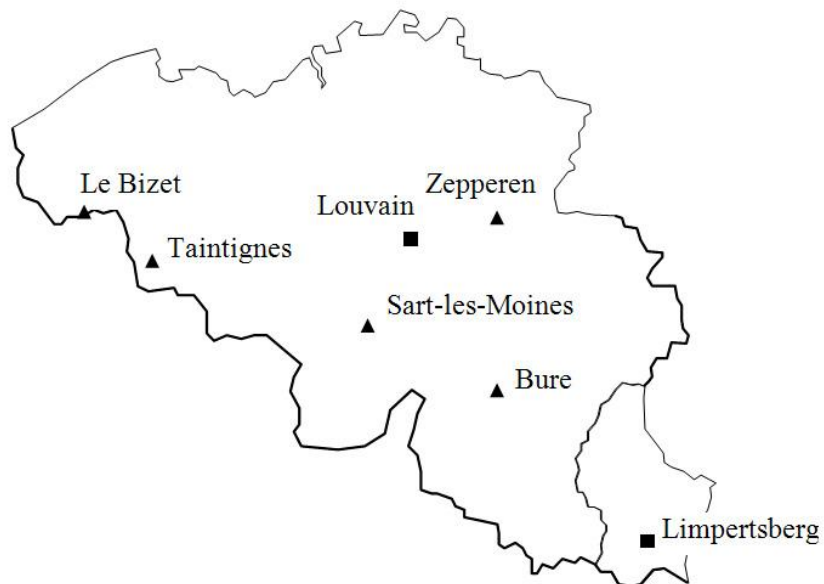
Bulgarie (4), Italie (3), Suisse (2),
Angleterre (5), Belgique (6),
Luxembourg, Espagne, Pays-Bas,
Chili (7), Argentine (3), Etats-Unis
(3), Canada



L'Assomption en Belgique et au Luxembourg (1914)

▲ Alumnat

■ Maison de formation





Alumnat de Bure



Alumnat du Bizet

LES CADRES DE L'ASSOMPTION

Supérieur Général :

- **P. Emmanuel Bailly** : Supérieur général à vie, de 1903 à 1917.

Assistants Généraux :

- P. Hippolyte Saugrain, de 1903 à +1905, assistant général.
- P. Vincent de Paul Bailly, de 1903 à +1912, idem.
- P. Joseph Maubon, de 1903 à 1917, idem.
- P. André Jaujou, de 1903 à 1917, idem.
- P. Ernest Baudouy, assistant général adjoint de 1903 à 1906, assistant général de 1906 à 1917.
- P. Henry Couillaux, assistant général adjoint, de 1906 à +1911.
- P. Joseph Germer-Durand, assistant général adjoint, de 1912 à +1917.

Economes Généraux :

- P. Hippolyte Saugrain, de 1903 à +1905.
- P. Ambroise Jacquot, de 1906 à 1917.

Supérieurs de la Mission d'Orient :

- P. Félicien Vandenkoornhuyse, de 1903 à 1915.
- P. Clément Laugé, de 1915 à 1917.

VUE D'ENSEMBLE DE LA CONGREGATION

L'Assomption s'est considérablement développée. « L'union sacrée »¹, scellée dans les tranchées, et le changement d'état d'esprit résultant, ont permis de nouvelles fondations françaises et ont préparé le retour dans l'hexagone des religieux expatriés. C'est le coup d'envoi d'une véritable internationalisation de la congrégation. Le Père Bailly a tenu le gouvernail avec fermeté, ce qui a engendré quelques conflits. Mais ce mode « aristocratique » voire « absolutiste » de direction de la congrégation, devient de moins en moins conciliable avec ses effectifs et avec la pyramide des âges qui en résulte. Le changement de Pape et l'élection de Benoît XV en 1914 signifient également une autre attitude ecclésiale. Lorsque le Père Bailly meurt à Rome le 23 novembre 1917, la crise de croissance ne va pas tarder à surgir.



Maison Généralice de l'Ara Coeli, Rome

¹ On désigne ainsi l'accord des différents partis politiques qui durant la guerre 1914-1918 vont mettre de côté leurs différends pour réaliser l'union du pays pour mener la guerre contre l'Allemagne.

IV.

**LE TEMPS INCERTAIN DE L'ÉPREUVE
(J. MAUBON, 1917 - 1923)**

STRUCTURES - VIE GENERALE DE L'ASSOMPTION

Sous la conduite d'un Vicaire Général

A la mort du P. Emmanuel Bailly, le P. Joseph Maubon rentre du Chili pour normalement prendre la succession du général défunt. Mais le cardinal

Tonti, préfet de la Sacrée Congrégation des Religieux lui fait part, début 1918, de la volonté pontificale : l'Assomption est un Institut jugé *troppo concentrato* et doit se mettre en conformité avec le nouveau code de Droit Canonique de 1917. Tant que les Constitutions n'auront pas été approuvées, il ne pourra y avoir de Supérieur général. Le P. Maubon portera donc le titre de Vicaire Général.

Réuni en avril 1918, le 17^{ème} chapitre général de Notre-Dame de Lumières tente d'adopter les Constitutions, mais reste ferme sur trois points qui vont être problématiques : généralat à vie, cooptation des membres du cha-

pitre général, découpage de l'Institut. Les religieux ont repoussé le régime des provinces et décident une division géographique en six régions : Amé-

Joseph Maubon (1849-1932)



Il voit le jour le 21 janvier 1849 à Lunel, dans l'Hérault. Elève au collège de Nîmes, il rejoint le noviciat du Vigan en 1867 puis est professeur au collège. Fondateur des alumnats d'Arras, de Clairma-

rais et de Mauville, il se retrouve à Koum-Kapou en 1882 et il est un temps supérieur de la Mission d'Orient (1892). Rappelé en France, il exerce différentes responsabilités dans des maisons de formation, puis au collège de Nîmes et devient assistant général en 1899. Il est ensuite envoyé au Chili de 1902 à 1917, date à laquelle il devient Vicaire Général. Après la nomination du P. Quenard, il termine paisiblement sa vie à Jérusalem, où il meurt le 23 février 1932.

rique du Nord, Amérique du Sud, Suisse-Italie-Espagne, Angleterre-Belgique-Hollande, France et Orient. La raison est toujours la même : maintenir les prérogatives du Supérieur général à travers « *l'unité d'autorité et de caisse* ». On craint ainsi qu'une organisation en provinces nationales n'aboutisse à une perte du caractère français de l'Assomption.

Après une période d'incertitude, le P. Maubon se voit notifier en 1921 par les autorités romaines que ces trois points font toujours obstacle à l'acceptation des Constitutions. Le Saint-Siège demande également que le nom de la congrégation soit celui de « Prêtres de l'Assomption », et que l'habit ne soit plus le même que celui des Ermites de Saint Augustin. Il exige aussi que le chapitre se réunisse une nouvelle fois pour rectifier les Constitutions.

La crise

La Congrégation des Religieux a agi suite à des plaintes qui émanaient de religieux depuis 1909. Avec la mort du P. Bailly éclate la crise qui couvait depuis longtemps. L'Assomption connaît là sa vraie crise de croissance, elle est divisée en deux camps opposés. D'un côté, les plus anciens, disciples du Père d'Alzon qui veulent maintenir les principes d'organisation des premiers temps, en vue d'une meilleure efficacité apostolique. La moyenne d'âge de la curie généralice est de 58 ans en 1918, le

P. Maubon a déjà 68 ans, comment les responsables peuvent-ils comprendre les plus jeunes ? De l'autre, les plus jeunes et plus modernes, veulent au contraire la décentralisation d'une congrégation qui pourrait laisser plus de latitude et de liberté aux religieux à qui on demande beaucoup et de qui on exige une obéissance inconditionnelle. Les deux camps se réclament tous les deux du Père d'Alzon, dans sa volonté de contrôle d'une part, dans son esprit d'initiative et de découpage de la congrégation en provinces d'autre part. Entre les deux, un fossé d'incompréhension : dans ses circulaires, le P. Maubon n'a de cesse de se plaindre de la décadence des religieux qui ont

Chapitres Généraux (1917-1923) XVII. 1918 à Notre-Dame de Lumières, du 21 au 28 avril XVIII. 1921-1922 à Rome, du 8 décembre 1921 au 10 janvier 1922. (invalidé par le Saint-Siège et transformé en réunion consultative)

ramené de la caserne des mauvaises habitudes : on ne demande plus les permissions au supérieur, on fume, on se fait inviter, on fait des lectures inutiles, et pire, on ne prie même plus !

Les excès d'autorité du P. Bailly ont ainsi causé des dégâts, à Louvain ou en Russie, et c'est de là qu'est en réalité partie la contestation. Après la fin de la *Revue Augustinienne* et l'éviction du corps professoral du scolasticat de Louvain, le P. Pierre-Fourier Merklen avait établi une correspondance secrète qui le reliait à une bonne centaine de religieux, anciens élèves ou professeurs au scolasticat.

A une époque où les supérieurs surveillent le courrier des religieux, ces lettres sont bien évidemment totalement illicites aux yeux des supérieurs. Le P. Merklen y prodigue ses conseils, et c'est son réseau qui est à l'origine des plaintes auprès des instances romaines.

En 1922, une de ses lettres est interceptée et parvient au P. Maubon. Celui-ci commet alors la maladresse d'écrire une circulaire où il la publie et condamne sévèrement cette cabale. D'après lui, les causes de cette crise sont à chercher dans la « *diminution de l'esprit surnaturel, l'absence de*

prière, l'orgueil et la prétention, l'indépendance de la volonté, l'oubli et le mépris des coutumes et des observances religieuses »¹; les contestataires feraient mieux de s'inspirer de leurs illustres aînés qui étaient, eux, de vrais hommes de prière, francs et surnaturels !

Ernest Baudouy (1862-1942)

Originaire de Lacoste dans l'Hérault où il naît le 24 juin 1862, il entre au noviciat d'Osma en 1881 après le parcours des alumnats du Midi. Ordonné prêtre en 1895, il connaît très tôt l'exercice des responsabilités. On le retrouve dans les noviciats de Livry (1890-92) comme sous-prieur puis maître des novices à Phanaraki (1892-95), Livry (1895-1900) puis responsable des étudiants de Jérusalem (jusqu'en 1903). Il est ensuite procureur et assistant général jusqu'en 1923 et doit gérer les relations avec le Saint Siège au moment de la crise de la congrégation. Puis il revient à Paris et participe aux œuvres de Notre-Dame de Salut et aux Congrès Eucharistiques. Il y meurt le 18 septembre 1942.



¹ Circulaire n°23 du 18 février 1918.

Cela complique encore la situation, surtout après le chapitre invalidé de 1921. Après les premières élections capitulaires assomptionnistes (élection de délégués par région), celui-ci se réunit à Rome du 8 décembre 1921 au 10 janvier 1922, sous la présidence d'un abbé bénédictin, dom Mauro Etcheverry. Très vite, celui-ci s'aperçoit d'irrégularités canoniques lors des chapitres régionaux, et il dénie au chapitre le droit d'élire un Supérieur général. Le chapitre devient une commission consultative en vue d'une nouvelle organisation de l'Assomption. Les religieux ont compris la volonté romaine et se montrent obéissants au Saint-Siège. Cette fois-ci, la division en provinces est adoptée, et les Constitutions sont aménagées pour être mises en conformité. La Congrégation des Religieux organise alors une consultation de tous les religieux prêtres en vue de déterminer le nouveau Supérieur général.

AXES APOSTOLIQUES

Cette époque de crise n'a pas empêché le développement de l'Assomption. La fin de la guerre permet le retour en France des religieux mobilisés, et l'apaisement des tensions entre partisans et adversaires de l'Eglise permet de nouvelles fondations, ou le développement des œuvres déjà existantes.

2.1. Œuvres d'éducation et formation

Les alumnats

Le 4 janvier 1918, l'alumnat Notre-Dame de Saint-Sigismond, dans les faubourgs d'Albertville, prend la relève de Notre-Dame des Châteaux. L'abbé Garin, un ancien alumniste devenu prêtre diocésain acquiert la propriété et l'offre à l'Assomption. Le clergé local est bienveillant en souvenir des Châteaux, mais le recrutement est devenu plus difficile à cause de la concurrence d'œuvres diocésaines similaires. Par ricochet, c'est Vinovo qui en fera les frais. Faute d'avoir pu se transformer pour accueillir des enfants non-francophones, éprouvé par le décès de sept alumnistes entre 1917 et 1920, l'alumnat italien ferme en 1922.

Après la guerre, deux autres alumnats qui seront eux aussi féconds en vocations sont fondés. A Scy-Chazelles, en Moselle, près de Metz (alumnat Ste Jeanne d'Arc, 1919), dans une grande propriété où on construira plus tard un noviciat transformé en scolasticat. Le fondateur, le P. Marie-André Pruvost avait auparavant été envoyé à Metz, d'où il avait noué tout un réseau de relations. L'année d'après, l'habileté du P. Césaire Kayser permet enfin l'arrivée de l'Assomption en Alsace. Placé sous la patronage de Sainte Odile, l'alumnat de Scherwiller (Bas-Rhin) démarre petitement, mais il sera agrandi au fil des ans et rayonnera en Alsace.

A cause de la guerre qui avait retardé le cheminement de nombreux petits candidats, le nombre de vocations tardives explose, Sart-les-Moines compte 120 demandes d'admission en 1919 ! L'année suivante, une partie des alumnistes est envoyée dans une nouvelle communauté, aux Essarts, au cœur d'une grande propriété de 150 hectares qui se trouve près de Rouen, sous la direction du P. Elie Bicquemard. Sart-les-Moines sera transformé en alumnat d'humanités, les vocations tardives rejoignant Saint Guilhem-le-Désert, diocèse de Montpellier, où le cardinal de Cabrières avait permis l'implantation. Moins conciliant, son successeur Mgr Mignen veut récupérer les bâtiments. Nouvelle transhumance pour aboutir à Lorgues cette fois-ci, dans le Var, où ils seront rejoints par ceux des Essarts (Seine-Maritime). Mais la situation excentrée de la communauté, le peu de vocations locales pousseront à déménager à Saint-Denis, au Nord de Paris, en 1926.

En 1920, le P. Maubon organise une réunion des responsables d'alumnats. On dénombre alors un total de 330 alumnistes dans 11 maisons différentes. D'après les statistiques, un jeune sur deux « persévère », c'est-à-dire devient religieux ou prêtre¹. Le quadrillage de l'hexagone est presque complet, il manque toujours un alumnat dans le Sud de la France. C'est chose faite en 1922, avec l'ouverture de Poussan, ville située entre Montpellier et Sète. L'année précédente, l'alumnat d'Arras avait rouvert.

Les alumnats sont alors solidement implantés en France, et l'on commence à réserver les alumnats situés hors de France aux ressortissants des pays. Cela accentue le développement. Elorrio devient ainsi un alumnat espagnol à partir de 1919.

La formation des religieux

La fin de la guerre est une période difficile pour la maison d'études de Louvain. Le P. Possidius Dauby doit faire face à de nombreuses difficultés. La succession du P. Merklen, en 1913, lui avait demandé une attention particulière pour gagner la confiance de ses étudiants. Il doit maintenant assurer la survie. La guerre, les occupations de la maison par des soldats allemands, les épidémies de tuberculose, les restrictions minent cette communauté qui compte de plus en plus d'étudiants, avec l'arrivée des rescapés de Limpertsberg. De 98 religieux en janvier 1918, l'effectif monte à 140 à

¹ *Nouvelles de la Famille* 1920, n°380 à 386 bis, p. 1 à 103.

l'armistice, au moment où sévit l'épidémie de grippe espagnole qui cloue au lit 120 religieux ! Peu après, ce sont les mobilisations qui perturbent à nouveau le bon fonctionnement de la maison. Une quinzaine de novices ou de

profès ont trouvé la mort à Louvain ou au Luxembourg pendant la guerre.

En 1919, on assiste à un nouveau réaménagement. Les novices quittent Notre-Dame de Lumières et Louvain pour se regrouper sous la direction du P. Rémi Kokel dans la nouvelle maison de Saint-Gérard. Située dans la province de Namur, il s'agit d'une ancienne abbaye bénédictine du X^{ème} siècle, qui abritait auparavant des Visitandines de Meaux. C'est un noviciat unique qui s'internationalise

Possidius (Charles) Dauby (1883-1975)

C'est à Sequedin (Nord) qu'il voit le jour le 16 octobre 1883. il connaît les alumnats de Sainghin et de Clairmarais avant d'entrer en 1900 au noviciat exilé de Gemert. Après des études à Kadiköy et à Rome, il a la redoutable tâche de prendre à 30 ans la succession du P. Merklen à Louvain. Il doit tenir la maison pendant la guerre et l'épidémie de grippe espagnole. Assistant général de 1923 à 1929, il revient en France où il sera assistant provincial de 1933 à 1952. Supérieur ecclésiastique des Oblates, Orantes et Petites-Sœurs pendant 35 ans, il meurt à l'hôpital de Rambouillet le 14 novembre 1975.



de plus en plus et demande l'unité, ce qui n'est pas toujours aisé à atteindre.

Les étudiants en philosophie s'en vont avec le P. Léonide Guyo à Taintignies, dans les locaux de l'ancien alumnat, tandis que les théologiens restent à Louvain. Ce sera la disposition en vigueur jusqu'en 1924, où Taintignies et Saint-Gérard s'échangeront leurs attributions.

Les collèges

Le retour des religieux en France permet également de prendre en charge de nouvelles œuvres éducatives. En plus du collège de Nîmes, ils sont appelés en Arles (Bouches-du-Rhône) à prendre la direction du collège Saint-Etienne. L'institution semble avoir peu d'avenir et les Assomptionnistes n'y sont que les gérants. Ils quitteront le collège en 1927.

Pour l'instant, les collèges se trouvent surtout à l'étranger, en Bulgarie et aux Etats-Unis. La réorganisation en provinces poussera au développement de cet axe apostolique.

Les orphelinats

Le P. Jean-François Pautrat meurt d'épuisement à Moulins, dans l'exil de l'orphelinat ; c'est son adjoint, le P. Félix Ranc qui prend la suite en 1918. Dès l'armistice, il se hâte de revenir à Arras où il réussit à s'opposer aux Domaines qui voulaient confisquer les locaux de l'orphelinat. Les bâtiments ont en effet été mis sous séquestre par le liquidateur des biens assomptionnistes. Mais c'est la loi qui va protéger l'établissement, qui ne peut être fermé en vertu de son orientation sociale. Le Conseil Général du Pas-de-Calais n'a pas les moyens de reprendre l'œuvre qui est donc laissée aux religieux. Le nouveau supérieur parvient à reconstruire les bâtiments et à développer de nouveau un réseau d'œuvres et de bienfaiteurs.

2.2 La presse et les pèlerinages

Ambroise (Emile) Jacquot (1861-1934)



Né le 18 août 1861 à Valtin (Vosges), il est d'abord employé de banque, avant d'intégrer à 19 ans l'alumnat de Clairmarais, puis celui de Mauville. Il prend l'habit en 1882 à Osma et est ordonné prêtre en 1886. Il est ensuite affecté à l'administration de la Bonne Presse. Il en connaît toutes les tribulations, du développement et agrandissement qu'il doit organiser, au procès des Douze, la sécularisation, les années Féron-Vrau, la sauvegarde des biens immobiliers et la récupération de l'œuvre après 1923. Econome général de 1905 à 1934, il sera le seul « ancien » à se maintenir dans la Curie Généralice après les événements de 1922. Il meurt le 30 septembre 1934.

La presse

Il y a peu de nouveautés à signaler au cours de cette période. La guerre a mis fin à l'activité de certaines publications, d'autres en ressortent peu affectées. *La Croix* maintient toujours le flambeau du catholicisme ; en plus de « Franc », les PP Jacquot et Jaujou veillent toujours à la conformité doctrinale de ses opinions.

On peut tout de même citer la naissance de la *Documentation Catholique* (1919) qui

prend la succession de quatre autres revues, dont les *Questions Actuelles*. L'inspirateur en est le P. Salvien Miglietti qui collabore dans de nombreuses revues. Il incarne un courant assez extrême dans le catholicisme de

l'époque, très conservateur. Le Pape demande son départ, pour ses liens présumés avec un réseau d'influence intégriste, la Sapinière de Mgr Benigni. Le P. Miglietti avait mis au point un système d'archivage de la presse dont il faisait profiter quelques-uns de ses correspondants.

Les pèlerinages

La paix revenue, les pèlerins se pressent de nouveau à Lourdes, même s'ils n'utilisent pas toujours les services du Pèlerinage National. En 1919, on en recense 50.000 pour le premier pèlerinage après l'armistice. Dès l'année suivante, les trains de malades reprennent comme avant la guerre. D'autres trains se joignent au pèlerinage, et les chiffres dépassent ceux de 1914. Entre 1921 et 1923, on compte ainsi une moyenne de 50.000 pèlerins pour plus de 1.200 malades.

2.3 Activités diverses

La guerre apportant la pacification religieuse, les Assomptionnistes peuvent de nouveau établir des maisons d'œuvres, où les religieux peuvent vivre en communauté.

A Bordeaux, ils desservent toujours la chapelle « balaresque », du nom de la famille bienfaitrice, qui prend de plus en plus d'importance. Le P. Deprez, supérieur de la communauté qui se trouvait rue Pasteur, entreprend la construction d'une nouvelle résidence, avenue de Mirande, pour préparer la future organisation de la congrégation en provinces. Dans le même souci, une maison plus vaste est achetée à Lyon en 1922, chemin de Choulans. Quant à la communauté toulousaine, elle se reconstitue en 1919 et prend en charge quelque temps la paroisse Saint-Joseph (1920-1924). A Montpellier et à Marseille, les religieux peuvent reprendre leurs activités d'avant-guerre. En plus des différents apostolats, ils animent souvent dans ces villes des antennes locales de Notre-Dame de Salut.

2.4 L'Assomption hors de l'hexagone

La Mission d'Orient

Bulgarie

Les œuvres rouvrent en 1919, endommagées par le conflit. Nommé supérieur de la mission d'Orient, le P. Quenard doit céder sa place et n'a pas la joie de disposer des nouveaux locaux, en plein cœur de la ville de Plovdiv. Le nouveau collège peut enfin recevoir 500 élèves en 1921, dont 250 vivent sur place, puis 620 en 1923². Il accueille également dans ses murs l'alumnat bulgare de Karagatch qui n'a pu se réimplanter durablement en Thrace. L'autre collège bulgare, Saint-Michel à Varna, ouvre lui aussi à nouveau et traverse une période florissante pendant laquelle il accueille 260 élèves³.

Russie

Après la guerre et le départ des religieux, ils ne sont plus que trois Assomptionnistes à œuvrer en Russie, qui deviendra bientôt l'URSS. Le P. Auguste Maniglier est à Odessa, dans sa nouvelle église destinée aux Français, mais il finit par être embarqué de force par des militaires français venant de Roumanie en 1920. Le P. Pie Neveu est, quant à lui, rejoint en 1917 à Makiévka par le frère David Mailland. Mais la situation politique est instable, les communistes ont pris le pouvoir et une guerre civile oppose l'Armée Rouge aux Russes Blancs tandis qu'interviennent des armées étrangères. Les deux religieux ne parviennent pas à être évacués, ils vivent dans des conditions très difficiles, sur fond de famine et d'absence totale de communication avec l'extérieur.

Turquie

Les religieux peuvent reprendre les paroisses, communautés, établissements scolaires d'avant-guerre. Les dégâts sont nombreux, les bâtiments démolis, et ils sont moins nombreux qu'avant-guerre. Les alumnats sont

² Alain FLEURY, *Un collège français en Bulgarie (St Augustin, Plovdiv, 1884-1948)*, L'Harmattan, Paris, 2001, p. 151.

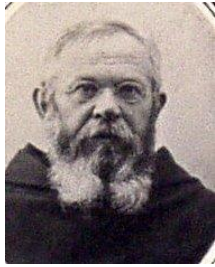
³ *Dispersion* 1922, n° 31, p. 232.

eux aussi rouverts, celui d'Héraclée reprend sa place à Koum-Kapou. En 1920, ils sont tout de même 89 religieux à s'occuper de 10 églises, 7 chapelles et 10 collèges ou écoles regroupant 1233 élèves. Les Oblates sont 60

et dirigent 7 pensionnats pour 1411 élèves⁴.

La Mission est marquée par le naufrage du Chaouia, en 1919, où périssent trois Oblates et deux Assomptionnistes, dont le P. Athanase Vanhove. C'est le P. Gervais Quenard qui lui succède comme supérieur. Il doit affronter à Constantinople un conflit de juridiction avec l'évêque des Grecs de rite byzantin, Mgr George Calavassy (1881-1957) qui succède à Mgr Papadopoulos en 1920. Le nouvel évêque exige que les religieux de rite byzantin lui soient soumis et le P. Quenard, ne peut que lui « céder » quatre religieux de rite oriental.

**Athanase (Charles-Louis) Vanhove
(1865-1919)**



Originaire des Flandres françaises (il naît à Bollezelle, dans le Nord le 4 février 1865), il suit le parcours des alumnats de Mauville et de Clairmarais et entre au noviciat d'Osma en 1893.

Après un double doctorat romain, il est au noviciat de Livry de 1887 à 1895 où il est sous-maître puis maître des novices. Il est nommé supérieur de la colonie estudiantine de Notre-Dame de France de 1892 à 1900 puis de 1904 à 1914 où les activités des pèlerinages sont multiples. Après un exil forcé en France pendant la guerre, il retourne en Orient en 1919. Mais il n'y parviendra jamais, il meurt dans le naufrage du Chaouia, le 13 janvier.

Deux reviendront mais c'est le terme final mis à l'apostolat en rite grec. Au niveau spirituel, le P. Quenard obtient la création d'une revue bimestrielle, intitulée *Union des Eglises* qui vise au lancement d'un mouvement de prière pour que l'unité des chrétiens se réalise. La Bonne Presse la publiera entre 1922 et 1937.

La relative prospérité ne va pas durer. La première guerre mondiale a donné à la Grèce la quasi-totalité de la Turquie d'Europe ainsi que l'ancienne Grèce d'Asie (l'Ionie). Humiliés, les Turcs se regroupent autour de Mustapha Kemal, le futur Atatürk et déclarent la guerre aux Grecs. Les chrétiens, comme les Arméniens pendant la guerre, sont victimes de mas-

⁴ *Nouvelles de la Famille*, 1920, n° 341, p. 341.

sacres et ceux qui ne sont pas emmenés par les Grecs doivent quitter le pays. Le Traité de Lausanne (1923) rend aux Turcs les territoires perdus en 1920. Il s'ensuit des échanges de populations, on estime à 1,3 million le nombre de Grecs à quitter la Turquie, l'Anatolie ne compte plus que d'infimes minorités de chrétiens⁵. Pour la Mission Turquie, c'est un long déclin qui s'amorce.

De cette aventure, va subsister l'apostolat des savants byzantins - *Echos d'Orient*, livres savants - qui permet de mieux faire connaître le nom de l'Assomption dans les milieux intellectuels, qu'ils soient catholiques ou orthodoxes. A cette époque, la politique de formation du clergé byzantin change. Benoît XV préfère en effet la création d'Instituts romains pour former les futurs prêtres. La compétence des byzantinistes de Kadiköy est honorée, puisque les PP. Vaillhé, Jugie et Souarn sont nommés en 1921 professeurs d'histoire à l'Institut Pontifical Oriental. Mais l'année suivante, le Pape le confie aux Jésuites, et les Assomptionnistes doivent partir.

Grèce

L'épisode de l'alumnat de Grèce n'a été qu'un intermède. En 1917, il s'était déplacé d'Héraclée à Képhissia, dans une villa nouvellement achetée par Mgr Petit. La paix revenue, les religieux regagnent la Turquie, non sans penser revenir en pays hellène pour s'y établir plus durablement.

Espagne

C'est à cette période que l'alumnat d'Elorrio devient vraiment espagnol. En 1919, après la fondation de nouveaux petits séminaires en France, le P. Maubon décide la transformation de l'oeuvre française en oeuvre ibérique. C'est le début de l'Assomption espagnole. Dans un premier temps, il recrute surtout des élèves basques, mais en 1922, l'évêque de Vitoria, Mgr Léopold Eijo y Garay, décide que les aspirants séculiers au sacerdoce ne pourront être formés que dans les petits séminaires diocésains. Cela implique d'étendre le recrutement aux autres régions d'Espagne, notamment à la Vieille Castille, d'où proviendront la majorité des Assomptionnistes.

⁵ C. Mayeur-Jaouen, *Les chrétiens d'Orient au XIXème siècle : un renouveau lourd de menace*, in *Histoire du Christianisme* vol. 11, Paris, Desclée, 1995, p. 843.



Alumnat d'Elorrio

Amérique

Etats-Unis

Le collège de Worcester s'agrandit encore. Le supérieur achète un vaste terrain de 40 acres et entreprend de bâtir de nouvelles ailes. L'argent manque, mais une souscription lancée en 1918 par la Fédération des Sociétés Catholiques Franco-Américaines permet de lever des fonds. De nombreuses quêtes viennent résorber la dette et rendent possibles les travaux d'agrandissement. En 1922, l'Ecole Supérieure est enfin terminée.



Collège de Worcester (photo non datée)

Marie-Clément (Joseph) Staub (1876-1936)



Joseph Staub voit le jour à Kaysersberg, en Alsace, le 2 juillet 1876 et prend l'habit à Livry en 1897. Après un doctorat de théologie obtenu à Rome, il exerce différentes responsabilités aux noviciats de

Louvain et de Gempe, où il est le maître des novices des frères convers (1906-1909). Très spirituel, peu porté sur l'humour, il voue une piété très fervente au Sacré Cœur de Jésus. Il arrive au collège de Worcester en 1917, d'où il développera ses œuvres. Il meurt le 16 mai 1936. Sa cause a été introduite à Rome en 1981.

Le P. Marie-Clément Staub va rester le seul religieux présent au Canada. La maison-mère des Sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc ouvre à Bergerville (aujourd'hui Sillery) en 1918. Il y joue son rôle de fondateur et s'occupe de la formation des sœurs. Cela ne va pas sans difficulté, l'inspiratrice doit être renvoyée de la congrégation, et le P. Staub connaît quelques différends avec ses supérieurs, certains estimant que sa présence hors de toute communauté n'est pas canonique.

Le problème sera résolu et, en 1921, il achète un terrain contigu à celui des Sœurs. L'objectif est d'y installer un noviciat et une maison d'œuvre. Le noviciat sera inauguré en 1926. Le P. Staub souhaite y bâtir une basilique consacrée au Sacré Cœur, qui serait le Montmartre canadien. Mais les évêques canadiens sont peu favorables à une souscription, et le projet ne se réalisera pas.

3.

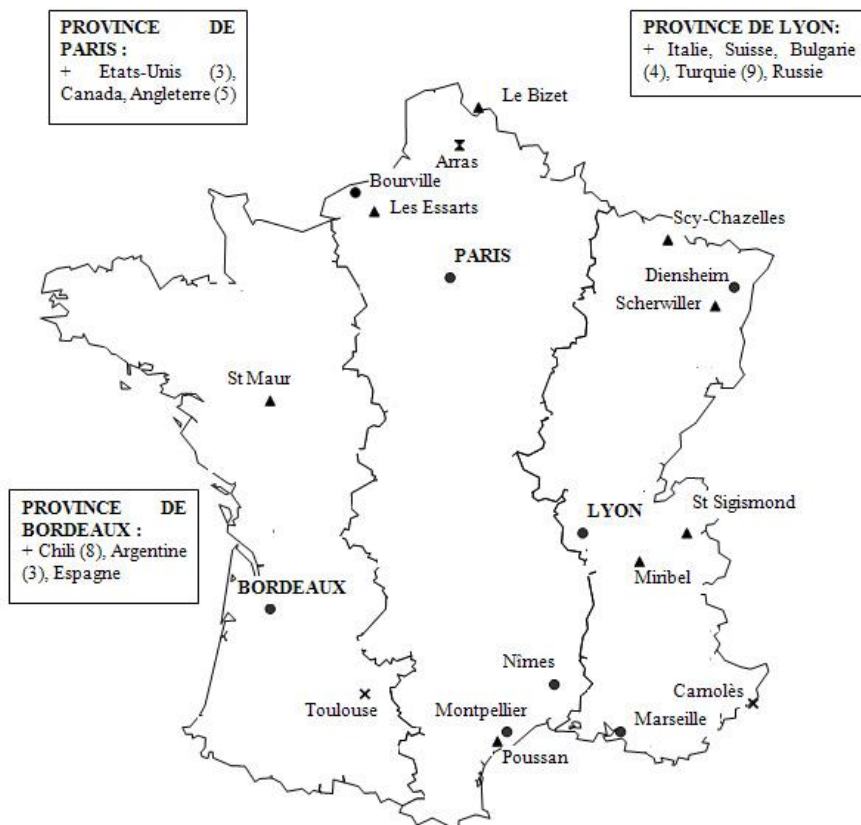
STATISTIQUES RECAPITULATIVES

Religieux :

Ces années difficiles marquent tout de même un ralentissement dans le développement de l'Assomption. Mais ce n'est qu'une pause, l'essor reprendra par la suite, sous l'impulsion du nouveau Supérieur général. Durant cette période, le nombre de religieux reste globalement stable : en 1918, on a 594 religieux et 52 novices, en 1922 on compte 609 religieux et 39 novices.

L'Assomption Française en 1923

- | | |
|--------------|-----------------------|
| ● Résidence | ▲ Alumnat |
| ✕ Paroisse | ◆ Collège |
| ✕ Orphelinat | ■ Maison de formation |



4.

LES CADRES DE L'ASSOMPTION

Vicaire Général

– **P. Joseph Maubon** : Vicaire Général, de 1917 à 1923.

Assistants Généraux :

- P. André Jaujou, assistant général de 1917 à 1923.
- P. Ernest Baudouy, idem.
- P. Stéphane Chaboud, idem.
- P. Marie-Bernard Horgues, idem.

Econome Général :

– P. Ambroise Jacquot, de 1917 à 1923.

Supérieurs de la Mission d'Orient :

- P. Clément Laugé, de 1917 à 1919 et 1920.
- P. Athanase Vanhove en 1919.
- P. Gervais Quenard, de 1920 à 1923.

5.

VUE D'ENSEMBLE DE LA CONGREGATION

Le 30 janvier 1923, après un an d'attente environ, la Sacrée Congrégation des Religieux approuve les Constitutions et annonce la nomination de celui qui conduira la congrégation : le Père Gervais Quenard, alors supérieur de la Mission d'Orient. Le 25 mars 1923, quatre Provinces sont érigées. La France est divisée en trois zones géographiques: l'Ouest (Province de Bordeaux, à laquelle sont rattachés le Chili et l'Argentine), le Centre (Province de Paris, avec l'Angleterre et les Etats-Unis) et l'Est (Province de Lyon dont dépend la Mission d'Orient). La Belgique et les Pays-Bas constituent la quatrième Province. Enfin, les œuvres générales (œuvres de Notre-Dame des Vocations, de Notre-Dame de Salut, c'est-à-dire la presse et les pèlerinages, la Maison Généralice, Notre-Dame de France et la maison de repos de San Remo) sont elles directement rattachées à la Curie Généralice.



Château de Boxtel, berceau de l'Assomption hollandaise

V.

**L'ORGANISATION DES PROVINCES
(GERVAIS QUENARD : 1923-1939)**

STRUCTURES - VIE GENERALE DE L'ASSOMPTION

La nouvelle physionomie de l'Assomption

Conformément aux nouvelles Constitutions et aux directives romaines, les quatre nouvelles Provinces

sont érigées par décret du 25 mars 1923. La France est dorénavant divisée en Provinces de Bordeaux, de Lyon et de Paris, tandis que la Curie Générale garde la haute main sur les œuvres emblématiques de la congrégation. La structure de l'Assomption française est ainsi posée pour un demi-siècle.

Cette répartition qui peut apparaître insolite est le fruit des longues discussions tenues lors du Chapitre de Lumières, en 1922-1923. En évitant la constitution de Provinces nationales trop éloignées, elle permet de maintenir l'identité française de la congrégation ainsi que son unité, à l'heure où la grande majorité des reli-

Gervais (Jean-Claude) Quenard
(1875-1961)



Il naît le 11 janvier 1875 à Chignin (Savoie). « Fondateur » de Miribel, il entre au noviciat de Livry en 1892 puis est envoyé en Orient. Il connaît la vie de professeur (Jérusalem, 1900-04), de journaliste à Paris (1904-05) puis de missionnaire à Vilnius (1905-08). Professeur puis directeur du collège de Plovdiv, il est promu supérieur de la Mission d'Orient en 1920. Trois ans après, il est désigné Supérieur Général par le Saint-Siège en 1923 puis de nouveau en 1929. Prolongé pendant la guerre, il est réélu en 1946 mais démissionne en 1951. Au cours de son généralat qui aura duré près de 30 ans, il verra l'effectif de la congrégation doubler et aura signé près de 1000 appels au sacerdoce ! Il meurt à Rome le 6 février 1961.

gieux qui la compose est encore originaire de l'hexagone. Seuls la Belgique et les Pays-Bas sont majoritairement constitués de religieux autochtones, ce qui explique la constitution de cette quatrième Province.

Le Supérieur Général voit ses pouvoirs diminués, mais il n'en reste pas moins un personnage de premier plan. Il gère donc ce que l'on appellera les Œuvres Générales, est chargé de coordonner les nouvelles missions et peut influencer sur la formation des religieux, à l'heure où celle-ci se déroule encore dans les noviciats et scolasticats en Belgique. La Congrégation des Religieux insiste pour que les maisons de formation ne soient pas sous l'autorité de la Curie Généralice. Le scolasticat de Louvain sera ainsi placé sous la responsabilité de la Province de Paris jusqu'à ce que les religieux français s'en aillent à Lormoy en 1934. Pour reprendre la formule du P. Vandenkoornhuyse, « *Le Supérieur Général devait être un généralissime en temps de guerre, qui avait toutes ses troupes dans la main, en disposait à son gré, les lançait dans la direction qu'il voulait. On en fait un gouverneur, qui régit, administre, surveille, après avoir partagé son autorité avec d'autres [...] qui aura surtout l'influence qu'il conquerra par ses vertus et sa sagesse* »¹. C'est à peu près le rôle que jouera le P. Gervais Quenard, tout au long de ses presque 30 années de Généralat.

Une nouvelle organisation

Chacune des nouvelles Provinces doit donc s'organiser progressivement. Les trois premiers Provinciaux, les PP. Félicien Vandenkoornhuyse à

Chapitres Généraux (1923-1939)

XIX 1929 à Rome (Ara Coeli)
du 20 janvier au 13 février
XX 1935 à Rome (Ara Coeli)
du 20 janvier au 1^{er} février

Bordeaux, Elie Bicquemard à Lyon et Aymard Faugère à Paris ont à mettre sur pied l'administration provinciale, organiser la formation des jeunes religieux, suivre leurs missions respectives, lancer leur Province dans sa propre voie. Deux d'entre eux sont promus à Rome en

1929, ils sont remplacés respectivement par les PP. Séraphin Protin, Zéphyrin Sollier et Clodoald Sérieix. Les PP. Protin et Sérieix seront eux-mêmes relayés par les PP. Michel Pruvost et Bernardin Bal-Fontaine en 1933 et 1935.

¹ Lettre de F. Vandenkoornhuyse à S. Protin, le 30 septembre 1921.

Les maisons de recrutement et de formation commencent à se multiplier, permettant aux Assomptionnistes de prendre une dimension missionnaire qu'ils ne connaissaient pas encore. Entre 1923 et 1939, les Provinces françaises vont s'engager en Europe Occidentale (Allemagne en 1928), en Orient (Roumanie en 1924, Yougoslavie en 1925, Grèce en 1934), en Afrique du Nord (Tunisie en 1934), en Amérique du Sud (Brésil en 1935) et même jusqu'en Extrême-Orient avec l'ambitieuse fondation mandchoue en 1935. Mais cet effort missionnaire se produit également à l'intérieur du territoire français.

Car la première guerre mondiale a causé d'énormes ravages dans toutes les couches de la population, y compris le clergé. Prêtres et séminaristes ont été nombreux à mourir au front, tandis que les premières vagues de déchristianisation massive commencent à se faire sentir. Les diocèses vont alors se tourner vers les congrégations et Ordres pour qu'ils reprennent paroisses, collèges ou orphelinats. Chaque Province française pourra alors disposer de ses œuvres propres.

AXES APOSTOLIQUES

2.1 Œuvres d'éducation et formation

Les alumnats

En 1923, la répartition des alumnats n'est pas uniforme dans les trois nouvelles Provinces. Si l'on ne considère que le territoire français, on en compte ainsi quatre pour la Province Lyon, deux pour Paris et un seul pour Bordeaux. Devenues autonomes, les Provinces ont besoin d'assurer leur propre recrutement et de créer leurs propres alumnats. Cela explique donc le fait de nombreuses fondations des années suivantes. En 1935, au cours du Chapitre Général, on annoncera les chiffres de 328 alumnistes pour Lyon, 248 pour Bordeaux et 200 pour Paris.

Province de Lyon

Les alumnats de l'Est continuent leur développement. Scherwiller (Bas-Rhin) et Saint-Sigismond (Savoie) connaissent des agrandissements, ce qui témoigne d'une fréquentation à la hausse. Avec Scy-Chazelles (Moselle), ils continuent de fournir des alumnistes à Miribel (Isère), le vétéran des alumnats. A l'inverse de cette stabilité, la vie des alumnats des deux autres Provinces est beaucoup plus mouvementée.

Province de Paris

Au Centre, la maison d'Arras (Pas-de-Calais) n'accueillera les alumnistes que jusqu'à 1927. Dès 1924, les grammairiens émigrent au Bizet (Hainaut belge) nouvellement reconstruit après sa destruction pendant la guerre. Bien que située en territoire belge, l'œuvre dépend de la Province de Paris. Accueillant humanistes et grammairiens, elle recrute essentiellement des enfants du Nord-Pas de Calais et de la région parisienne. Autre

« résurrection », celle de Clairmarais (Pas-de-Calais). Abandonné lors des expulsions de 1905, le bâtiment avait entre temps servi, lors de la guerre, de refuge au Petit Séminaire d'Hazebrouck et à un orphelinat des Sœurs de l'Enfant-Jésus. Mis en vente par les Domaines, il est ensuite racheté par un prêtre diocésain qui l'offre à l'Assomption. Le Provincial de Paris accepte l'offre, et en 1927 les humanistes d'Arras retrouvent ce lieu qui avait formé tant d'Assomptionnistes. Les contingents ne seront cependant jamais nombreux, on ne signale en effet que 12 alumnistes en 1935 ! Il faut dire que la concurrence est rude dans cette terre fertile en vocations. Pour y pallier, on décide la création d'un nouvel alumnat de grammaire en région parisienne. Ce sera fait en 1938 à Soisy-sur-Seine (actuelle Essonne), au cœur d'une propriété de 7 hectares, dans un ancien château ayant appartenu à la famille des Bourbons-Conti. Cet alumnat, qui prend le nom de Notre-Dame de

l'Ermitage, s'agrandit immédiatement de nouveaux locaux scolaires.

Dans la partie méridionale de la Province, Poussan (Hérault) est le seul alumnat et doit envoyer ses grammairiens à Arras puis à Clairmarais. Mais la distance et le dépaysement sont trop grands, il apparaît nécessaire de développer l'œuvre dans le Midi. Un alumnat de grammaire est ainsi créé, à Davézieux (Ardèche), dans l'ancienne école du village. Il ouvre en 1927

Merry (Paul) Susset (1900-1963)

C'est à Paris qu'il voit le jour le 24 avril 1900. Il connaît l'Assomption à l'orphelinat du Père Halluin, où il fait ses études, puis entre en 1919 au noviciat de Louvain. Il a la vie d'un professeur d'alumnat et de collège de 1928 à 1948, au Bizet, à Pontlevoy, à Scy et à Vêrargues, avant d'être nommé provincial de Paris (1948-52). Il s'adonne ensuite au ministère paroissial (Villeneuve-sur-Bellot, 1953-63). Il meurt à Nice le 28 mars 1963.



avec 18 enfants, ils seront 55 en 1933. En 1932, c'est au tour de Chanac (Lozère) d'ouvrir. Chargé de sa fondation, le P. Didier Nègre l'implante finalement dans son village natal, il y fait construire une nouvelle maison, plus adaptée à sa fonction éducative que les bâtiments généralement acquis pour les alumnats.

C'est la naissance de l'alumnat du Christ-Roi. Quant à Poussan, il est désormais réservé aux seuls humanistes. La maison a supporté les réticences de l'évêque de Montpellier qui souhaite le départ des religieux, comme à Saint Guilhem-le-Désert (Hérault). Mais ceux-ci parviennent à tenir bon quand des insuffisances architecturales commencent à apparaître, menaçant la solidité du bâtiment. Celui-ci doit donc être abandonné, et c'est à Vérargues, petit village entre Nîmes et Montpellier, qu'il se transporte en 1933. Alimenté par deux alumnats de grammaire, ce petit château pourra accueillir jusqu'à 40 élèves.

Quant à la maison de vocations tardives de Lorgues (Var), elle quitte la Provence trop excentrée pour un lieu plus central. En 1926, une bienfaitrice offre à l'Assomption un terrain avec une immeuble et une chapelle à Saint-Denis, au cœur de la « banlieue rouge ». C'est là qu'est déplacée l'œuvre des vocations tardives, toujours sous la conduite du P. Didier Nègre, qui reçoit aussi le rôle d'animer la chapelle Saint-Gabriel dans ce milieu très communiste. Plus de 120 prêtres sortiront de la maison. Il en profite aussi pour quêter dans les milieux fortunés les ressources qui permettront la construction de l'alumnat de Chanac. Devant l'exigüité et la vétusté des bâtiments, l'œuvre se déplace en 1937 à Montécor, dans le Pas-de-Calais, près de Montreuil-sur-Mer. De nombreuses vocations surgiront de ces groupes de jeunes gens, avec une proportion de persévérants bien supérieure à la moyenne : 44 vocations en 5 ans à Saint-Denis.

Province de Bordeaux

Dans la partie Ouest du pays, Saint-Maur (Maine-et-Loire) est encore le seul alumnat en 1923. Il accueille des enfants d'Anjou mais surtout de Bretagne. Mais le recrutement devient un peu plus difficile. Celui-ci ne peut plus se faire simplement par correspondance, les tournées de recrutement deviennent nécessaires. C'est l'apparition de la figure du prêtre-recruteur qui sillonne les villages bretons en recherche de potentiels alumnistes....

La Province établit un deuxième alumnat en 1926, à Melle (Deux-Sèvres), au cœur de la « Chine du Poitou ». Il s'agit d'une de zones les plus déchristianisée du diocèse de Poitiers, où l'évêque Mgr de Durfort avait confié un secteur paroissial à l'Assomption l'année précédente. L'alumnat

s'installe dans une ancienne école des Frères de Saint-Gabriel. En 1928, il accueille les humanistes de la Province qui allaient auparavant à Clairmarais poursuivre leur scolarité. Jusqu'à présent, le recrutement était limité au Nord de la Province, et Saint-Maur était trop éloigné pour des enfants du Sud-Ouest. Or, au même moment, Mgr Ricard, archevêque d'Auch, proposait à l'Assomption la prise en charge du sanctuaire de Notre-Dame de Cahuzac (Gers), qui était desservi par les Pères de Bétharram. Le domaine comporte également un ancien pensionnat qui, reconverti en alumnat, ouvre en 1931. Toutefois, par crainte de concurrence, l'évêque leur demande de ne pas accueillir de candidats de son diocèse, alors que les curés du Gers insistent pour présenter des candidats. L'essentiel des enfants viendra donc des Pyrénées.

Après quelques années dites « creuses », le recrutement semble assuré. Les trois alumnats de grammaire remplissent les bancs de Melle à un tel point que celui-ci devient trop exigü. Il se déplace en 1935 à Cavalerie, dans le village de Prigonrieux, en Dordogne. Situé à 6 km de Bergerac, il s'installe dans un château construit au siècle précédant par un ministre de Napoléon III. La première rentrée se fait avec 54 élèves, ce qui constitue le chiffre le plus élevé atteint pour une fondation.

Un alumnat de vocations tardives s'installe enfin en 1934 à Blou, dans le Maine-et-Loire. Deux ans auparavant, un vaste domaine, du nom de Modethaye, avait été donné à l'Assomption. Une tentative de postulat de frères convers échoue et la maison est transformée en maison de vocations tardives. Ce sera la maison Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui accueillera avant la guerre jusqu'à une trentaine de jeunes gens, trop âgés pour suivre la filière classique des alumnats.

La formation des religieux

Récemment érigées, les trois Provinces françaises ne disposent pas encore de leurs propres maisons de formation. Les religieux sont donc encore tous formés en Belgique au milieu des années 20, Taintignies pour le noviciat, Saint-Gérard pour la philosophie et Louvain pour la théologie. Mais dans la logique de la séparation des Provinces, cette phase ne peut être que temporaire. A plus au moins long terme, chaque Province doit pouvoir disposer de ses propres maisons de formation.

Noviciats

Ce sont d'abord les novices français qui émigrent de Taintignies à Scy-Chazelles en 1927. En contrebas de l'alumnat, une grande maison y est édifiée pour recevoir les novices, c'est la maison Saint-Jean. Deux ans plus tard, les novices de la Province de Paris la quittent pour se rendre aux Essarts (Seine-Maritime), que viennent de quitter les derniers étudiants transfuges de Bourville (fermée en 1927). Les Pères Léonide Guyo (1929-1935) et Marie-Albert Devynck (1935-1939) s'y succéderont jusqu'à la guerre. En 1932, la maison de Saint-Gérard est laissée à la seule Province Belgo-Batave et les Français étudient la philosophie à la maison Saint-Jean. Il faut donc trouver une autre implantation pour le noviciat des Provinces de Lyon

et de Bordeaux, ce sera Nozeroy, dans le Jura.

L'acquisition de cet ancien petit séminaire situé dans les environs de Saint-Claude se fait par l'intermédiaire de M. l'abbé Vuillermet, originaire de Nozeroy mais prêtre dans le diocèse de Sens (Yonne). Faisant la connaissance des Assomptionnistes présents au collège de Sens, il leur propose ce bâtiment que ses parents avaient racheté en 1906. Alors directeur de l'alumnat de Scy, le P. Gausbert Broha y emmène la quarantaine de novices. Il exercera cette responsabilité jusqu'en 1937 où il sera remplacé par le P. Alix

Léonide (Léonce) Guyo (1874-1939)

Né le 3 février 1874 dans le Pas-de-Calais à Magnicourt-en-Comté, il reçoit l'habit en 1890 à Livry. Il sera dans l'enseignement presque toute sa vie. Ses obédiences successives montrent la disponibilité que devaient avoir les religieux d'alors...



Il conduit les novices à Jérusalem (1904-06), Gempe (sous-maître en 1909-11), Vinovo et Lumières (1916-18) et aux Essarts en 1929-36. Il enseigne aussi la philosophie ou la théologie à Jérusalem (1897-1904), Rome (1911-12), Louvain (1913-14 puis 1926-29), Taintignies (1919-21). Il meurt le 27 avril 1939 à Lormoy.

Gruffat. Ce mouvement de décentralisation des noviciats s'achève en 1934 avec l'ouverture de Pont-l'Abbé d'Arnoult, en Charente-Maritime. Le château de la Chaume est légué à l'Assomption, à condition qu'elle prenne en charge la cure du village. Le P. Pol de Léon Cariou y sera le premier maître

des novices. Il s'agit sans doute du noviciat assomptionniste ayant fonctionné le plus grand nombre d'années, puisqu'il accueillera des novices jusqu'aux bouleversements de 1968. 1935 est également l'année du pic de nombre de novices, ils sont 64, répartis équitablement entre les trois noviciats français.

Philosophats et scolasticats

Ce mouvement se prolonge pour les maisons d'études, avec un décalage logique de quelques années. Mais à la différence des noviciats, toutes les fondations sont interprovinciales. Les philosophes français quittent en 1932 Saint-Gérard où ils sont depuis 1924 pour être regroupés à Scy-Chazelles où ils resteront jusqu'à la guerre.

Une nouvelle maison est acquise à Layrac, Lot-et-Garonne, dans un ancien prieuré bénédictin. Elle servira pour l'année complémentaire de philosophie, après le noviciat, où les jeunes religieux se préparent à passer la deuxième année du baccalauréat.

Le scolasticat de Louvain devient lui aussi trop petit pour les quatre Provinces, et les Français le quittent en 1934. Ils vont s'installer à Lormoy (actuelle Essonne), sur le territoire de la commune de Longpont, à une trentaine de kilomètres de Paris. Ce château classique est situé à proximité de la basilique Notre-Dame de Longpont,

lieu de pèlerinage très fréquenté au Moyen-Age. C'est le P. Fulbert Cayré, alors supérieur de Louvain qui est chargé d'y diriger la soixantaine

Fulbert (Auguste) Cayré (1884-1971)	
	Il voit le jour le 23 juin 1884, à Mirandol-Bournounac (Tarn), et prend l'habit à Louvain en 1902. Collaborateur aux <i>Echos d'Orient</i> et directeur du séminaire léonin, (1913-14), il est ensuite professeur dans les scolasticats de Louvain (1921-1934) et Lormoy (1934-1954). Enseignant la patrologie et l'histoire ecclésiastique, il est supérieur de ces maisons (1932-38 puis 1946-49). Il en est déchargé pour se consacrer à l'étude de saint Augustin. Son ouvrage <i>La contemplation augustinienne</i> lui apporte la considération de ses pairs. A Denfert (1956-65), il est assistant provincial et supérieur de la communauté. Il rejoint Chanac en 1965 et meurt le 23 octobre 1971.

d'étudiants. Spécialiste de Saint Augustin, il est déchargé de cette fonction en 1938.

Il peut alors se consacrer à l'animation de revues augustinienne et de la *Bibliothèque Augustinienne*. Alors que débute ce que l'on appellera le renouveau patristique, il est sollicité dès 1933 pour y diriger cette collection qui s'attacherait à publier des ouvrages sur l'évêque d'Hippone mais aussi de nouvelles traductions de ses œuvres.

Dans ces grandes maisons, les étudiants mènent une vie studieuse et quasi-monastique, recevant surtout une formation doctrinale basée sur l'enseignement de saint Thomas d'Aquin. Le Supérieur Général possède encore un rôle important dans la formation, et les étudiants y doivent y acquérir l'esprit de l'Assomption. Enfin, venus de différentes Provinces françaises, ils apprennent à se connaître, ce qui permettra par la suite plus d'échanges ou de liens mutuels.

Les collèges

En 1923, Nîmes est toujours le seul collège assomptionniste français. Devant l'affluence des élèves, les locaux du boulevard de la République apparaissent de plus en plus exigus et inconfortables. On pense donc à construire un nouveau collège, d'autant plus que le propriétaire souhaite récupérer les lieux. Un nouveau terrain est acheté route d'Arles, près de la Gare des voyageurs, pour qu'y soit élevé le troisième collège de l'Assomption. Mais la construction s'avère difficile, l'entrepreneur menace de faire faillite. Il faudra toute l'ingéniosité et le savoir-faire du P. Delmas Delmas, qui sera ensuite chargé des constructions de Davézieux, Chanac et Vêrargues. Prenant en main la direction du chantier, il parvient à achever l'ouvrage en 1930, à temps pour les célébrations du cinquantenaire de la mort du Père d'Alzon. Le P. Arthur Deprez assure la direction de l'établissement entre 1923 et 1932. Après l'intermède de deux ans du P. Louis de Gonzague Martin, c'est le P. Jude Verstaen qui présidera à ses destinées jusqu'en 1946. En 1935, on y comptera 275 élèves. Une villa rue Sainte-Perpétue est achetée pour servir de « Petit Collège ».

Le collège de Nîmes a été rejoint par plusieurs autres établissements assomptionnistes. Dans l'immédiat après-guerre, le manque de prêtres commence à se faire sentir, notamment dans les diocèses les plus ruraux.

La guerre a fait des ravages, mais c'est aussi la conséquence lointaine des luttes de séparation entre l'Eglise et l'Etat et de la période de méfiance qui s'en est suivie. Les diocèses cherchent donc des religieux pour prendre en main plusieurs établissements. La conjoncture est d'autant plus favorable pour l'Assomption française qu'elle dispose de nombreux prêtres disponibles. Pas moins de 8 collèges seront repris. Il a donc fallu attendre près de 80 ans pour que se réalise cette ambition du Père d'Alzon !

Des implantations éphémères...

Il faut d'abord citer les collaborations très brèves qui se soldent par des échecs et le départ des religieux. On peut ainsi citer les collèges d'Arles (1923-26), de Saint-Calais dans la Sarthe (1923-25), de Saint-Edme à Sens dans l'Yonne (1925-32) ou de Pontlevoy dans le Loir-et-Cher (1930-34). Il faut dire que les décisions des religieux se heurtent parfois à des habitudes établies depuis longtemps. Ainsi à Sens, auparavant géré par les Pères de Saint-Edme, congrégation sur le point de disparaître et dont la branche anglaise se rattache à l'Assomption en 1925. Pour éviter la fermeture du collège, l'évêque de Sens prend contact avec l'Assomption et demande la prise en charge de l'établissement. Le P. Ildefonse Causse parvient à rétablir la situation, mais il modifie le fonctionnement du collège : les élèves du second cycle vont dorénavant suivre les cours au sein même du collège, et non plus au lycée de la ville. Mais des parents d'élèves veulent revenir à l'ancien système et les relations entre les deux parties se dégradent très rapidement. Le conflit se solde alors par le départ de l'Assomption de Sens.

La collaboration est encore plus brève à Pontlevoy. L'Assomption misait pourtant beaucoup sur ce collège prestigieux, à l'époque vieux de près de 900 ans. Mais ici c'est un conflit avec certains professeurs qui provoque la décision de retrait. Celle-ci sera pourtant regrettée quelques années après, lorsqu'on se rend compte que la majorité du corps professoral soutenait les religieux et que l'établissement relevait la tête.

... mais d'autres plus durables.

Ces échecs ne doivent néanmoins pas masquer la prise en charge beaucoup plus durable de quatre collèges. Les implantations se font surtout dans le Sud de la France. En 1927, l'évêque d'Agen, Mgr Sagot du Vau-

roux, sollicite les religieux pour qu'ils reprennent le collège Saint-Caprais. La responsabilité est laissée au chanoine Martinon jusque 1932, le premier directeur assomptionniste est le P. Marie-Rogatien Bahuat. Le P. Calixte Boulesteix lui succédera en 1938. Les religieux se sont déjà employés à transformer, agrandir et moderniser le collège. Un nouveau bâtiment y est élevé, parallèlement à la cathédrale. Le nombre d'élève croît logiquement, il passe de 170 en 1931 à 300 en 1940.

1928 voit le premier religieux assomptionniste arriver au collège Saint-Louis de Gonzague de Perpignan. Le P. Damascène Dhers y est envoyé en observateur en vue de reprendre ce collège qui périclitait. A deux kilomètres du centre de la ville, ce dernier se trouve dans les locaux d'un ancien couvent des Dames du Sacré-Cœur. Un contrat de location est signé en 1931 et l'évêché finit par le vendre à l'Assomption. Le P. Herbland Bisson en prend la direction et lance une grande opération de modernisation de l'ensemble. Il fait rajeunir et transformer la maison, lance de nouvelles constructions et va jusqu'à aménager un terrain de sport aux portes du collège, selon le « modèle américain », avec piscine, gymnase, dortoir, douches... ce qui est peu courant à l'époque. Malgré la crise économique et la gratuité des collèges publics concurrents, les effectifs augmentent avec le temps : ils passent de 200 élèves en 1930 à 380 en 1938. Il faut dire que la qualité de l'enseignement, la modernité de ses installations séduisent nombre de familles de Perpignan et des environs. Le collège compte enfin une annexe, au cœur de la ville (le « Petit Saint-Louis ») qui accueille les plus petits.

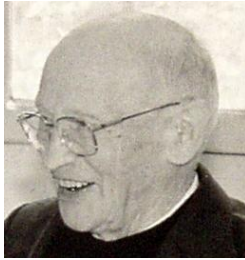
Dernière implantation méridionale, l'Ecole Saint-Barbe à Toulouse en 1929. Fondée en 1882 par l'abbé Soulé, prêtre toulousain, elle regroupe environ 80 enfants. Or le clergé diocésain ne peut plus en assurer la charge. Voyant l'œuvre des religieux à l'orphelinat de la Grande Allée, les prêtres responsables prennent contact avec l'Assomption. Il s'agit d'une petite école qui joue aussi le rôle d'internat, pour des collégiens, lycéens ou même des étudiants.

C'est le P. Tugudal Tréhorel qui en sera le premier directeur, jusqu'en 1934. Il est remplacé par le P. Noël Richard, qui ne quittera son poste qu'en 1964. Mais les locaux sont trop petits, vétustes, il faut même lutter contre les rats ! Si la décision de déménager est donc prise assez rapide-

ment, il faut quelques années pour trouver la bonne opportunité. C'est finalement sur deux terrains contigus situés rue Duportal, dans un lieu plus excentré. En 1937, l'école peut donc déménager, ce qui permet tout de suite

Julien-Maulnoir (Noël) Richard (1904-1995)

Ce Breton voit le jour le 2 septembre 1904 à Tégouan, dans les Côtes d'Armor. Il prend l'habit en 1921 à Saint-Gérard. Après 4 années à Saint-Caprais, il est pendant de longues années directeur de Sainte-Barbe (1934-53). Après une thèse sur le prêtre-poète Louis Le Cardonnel, il est élu doyen de la Faculté des Lettres de l'Institut catholique de Toulouse et le reste jusqu'en 1974. A sa retraite, il vit à la Grande-Allée et à Casselardit et écrit une quinzaine de livres sur la littérature et l'histoire de Toulouse, assomptionniste ou non. Il meurt le lundi 30 octobre 1995 à Agen.



de recevoir plus d'élèves. Ils sont 165 à la rentrée 1936-37. L'école a déjà une bonne réputation dans la ville, une Amicale d'anciens élèves est créée, elle regroupe de nombreux notables toulousains. Par ailleurs, entre 1932 et 1939, y logera un jeune collégien, Savin Saint Gaudens, qui entrera par la suite au séminaire et deviendra évêque auxiliaire de Toulouse en 1967, puis occupera le siège d'Agen en 1972.

La Province de l'Est aura elle aussi son collègue français à partir de 1938. Il voit le jour à Briey, dans le département de

la Meurthe-et-Moselle, au cœur du bassin minier et sidérurgique. Il s'agit là d'un projet mené par les familles des cadres et des ingénieurs qui, avec l'appui des grosses sociétés industrielles, souhaitent qu'un collège catholique puisse éduquer leurs enfants. Ils forment donc une société civile qui trouve les fonds nécessaires à l'œuvre. L'évêque de Nancy, qui ne dispose pas du personnel suffisant, les oriente vers l'Assomption, par l'intermédiaire du scolasticat de Scy-Chazelles. La société civile reste propriétaire du collège et le met à disposition des religieux qui doivent cependant subvenir aux frais de fonctionnement et de réparation de l'établissement. Le collège commence petitement avec des 7^{èmes}, 6^{èmes} et 5^{èmes} mais dispose d'un plan de développement progressif. Le P. Hyacinthe Roy en est l'éphémère directeur, il est remplacé en 1939 par le P. Aimé Badaroux.

Les orphelinats

Ce sont une nouvelle fois les conséquences de la guerre et du manque de prêtres disponibles qui vont amener l'Assomption à prendre en charge deux orphelinats. Les maisons de Douvaine (Haute-Savoie) et de Toulouse-Grande Allée vont venir s'ajouter à l'œuvre du Père Halluin, à Arras. Désormais, chaque Province aura la charge d'un orphelinat.

L'orphelinat de Douvaine

Fondée en 1875 par le P. Jules Joseph (1834-1901), religieux barnabite français chassé quelques années auparavant par les lois anti-catholiques sévissant à Genève, la Maison Saint-François est située sur les bords du lac Léman, à quelques encablures de la frontière suisse. Le fondateur s'était rendu compte du grand nombre d'orphelins, ou d'enfants vivant dans des familles pauvres et décomposées. Si la région comptait beaucoup d'orphelinats pour les filles, les garçons étaient laissés pour compte. La situation était d'autant plus préoccupante, que les protestants commençaient à créer leurs propres orphelinats. Il y avait donc un enjeu apostolique évident, il fallait soustraire les enfants à l'influence néfaste des « *erreurs modernes* »... Mgr Lesage, le successeur du P. Joseph, doit se retirer en 1925 à la demande du Conseil d'Administration. Sa gestion de l'établissement est en effet jugée personnelle, des procédures judiciaires suivront son départ. Contactés, les Assomptionnistes de la Province de Lyon reprennent donc l'orphelinat en 1925.

A leur arrivée, l'œuvre est déjà bien développée. Les orphelins sont accueillis et suivent les cours des petites classes à l'orphelinat. Les plus grands apprennent quant à eux un métier agricole qui leur permettra de s'insérer dans la société locale. L'Orphelinat Saint-François possède plus de 270 hectares de terrains, champs, prairies, forêts. Ces terres sont exploitées grâce à deux fermes, qui portent le nom des Collongettes et de Saint-Joseph du Lac. La querelle avec Mgr Lesage portera justement sur la propriété de cette dernière ferme. Le P. Marie-André Pruvost sera le premier supérieur assomptionniste, de 1925 à 1930. Les PP. Louis Bornand (1931-1937) puis Charles Figuet (1937-1946) seront ses successeurs comme « Pères des Orphelins ». Le dernier cité lance de grands travaux de restauration, dont la reconstruction du bâtiment principal qui peut être inauguré

en octobre 1939. Les Assomptionnistes sont aidés par des religieuses (notamment les Sœurs de Saint Joseph jusqu'en 1925, puis les Sœurs de Jésus de Saint-Sorlin de 1927 à 1963) qui prennent en charge une partie du travail matériel mais aussi éducatif, auprès des plus petits, et qui jouent le rôle de « Mères des Orphelins ».

L'œuvre toulousaine

Alors que l'orphelinat de Douvaine est axé sur le monde rural, celui de Toulouse le sera sur le monde ouvrier. L'orphelinat de la Grande-Allée a été fondé en 1873 par l'abbé Raymond-Casimir Julien (1837-1909), prêtre diocésain toulousain qui souhaitait prendre en charge des orphelins qu'il était amené à rencontrer. Il était même aller s'informer chez son collègue nordiste, le P. Halluin, avant de créer son établissement ! Après quelques années d'école élémentaire, les enfants reçoivent une formation technique, ce qui leur permet de trouver un métier en sortant de l'institution.



Orphelinat de la Grande Allée

Le manque de prêtres disponibles pousse l'archevêché à prendre contact avec diverses congrégations et à entrer en relation avec l'Assomption. La congrégation a toujours été présente à Toulouse, puisque le P. Roger des Fourniels y est resté après les expulsions et les lois anticléricales. En 1919,

Mgr Germain confie aux religieux la paroisse de Saint-Joseph, puis, en 1924, l'orphelinat de la Grande Allée. Avant de mourir, le P. des Fourniels a donc la joie de voir l'Assomption reprendre pied à Toulouse pour une œuvre d'envergure. Le fait qu'il ait résidé juste à côté de la Grande Allée a peut-être favorisé l'intérêt des religieux pour l'œuvre.

Lorsque le P. Alexis Chauvin prend la direction de l'orphelinat en 1929, les enfants sont une soixantaine. La présence fidèle des Filles de Jésus de Moissac permet à l'institution de fonctionner correctement, grâce aux nombreux services qu'elles rendent. L'une des premières réalisations du nouveau directeur est l'aménagement dans la grande chapelle d'un petit sanctuaire dédié à Notre-Dame de Lourdes qui deviendra le centre de l'antenne toulousaine de Notre-Dame de Salut. La maison rayonne aussi grâce au Ciné-Bleu, initiative du P. Marius Dumoulin, économe de 1928 à 1956. Prototype du cinéma de patronage, il passe au parlant dès 1932 et attire de nombreux jeunes qui peuvent ainsi voir des films décents et conformes à la foi et aux mœurs catholiques... Notons enfin le Bureau de Presse Catholique, fondé en 1924 par le P. Chauvin. Dépendant de l'orphelinat, il vendra livres et journaux catholiques. Mais la précarité de la situation financière et le manque de revenus mettent en question sa survie. Le P. Joseph Allanic, supérieur de l'orphelinat entre 1930 et 1940, doit le céder en 1937 à une librairie toulousaine.

L'orphelinat du Père Halluin

Quant à l'orphelinat d'Arras, il se trouve toujours dans une situation précaire du point de vue juridique. Le séquestre posé sur la maison depuis le début du siècle n'est en effet toujours pas levé. Dans le but de permettre à l'institution de continuer plus sereinement, l'Association de l'Orphelinat de l'Abbé d'Halluin est fondée en 1928 avec l'aide de bienfaiteurs laïcs. Elle ne parvient cependant pas à lever le séquestre. La demande d'autorisation remonte même jusqu'au ministre qui bloque la transaction. Finalement, c'est le statu quo qui prévaut, ce qui n'empêche pas les religieux de poursuivre leur œuvre éducative. En 1932, le P. Félix Ranc doit par ailleurs céder la direction de l'orphelinat au P. Eustache Pruvost qui en assurera la bonne marche jusqu'en 1938.

2.2 Œuvres Générales

L'organisation des œuvres générales

Le découpage de l'Assomption en quatre Provinces laisse sous la responsabilité de la Curie Généralice les œuvres emblématiques de la congrégation : la Bonne Presse, les pèlerinages, ainsi que diverses activités comme les Croisés du Purgatoire, le Noël, la Procure Notre-Dame des Vocations et bientôt le Tiers-Ordre. Les Œuvres Généralices, stratégiques pour l'Assomption, peuvent être considérées comme les héritières des œuvres de la rue François I^{er}. Il faut y ajouter les deux maisons de Jérusalem, Saint-Pierre en Gallicante et Notre-Dame de France, que nous traiterons dans le paragraphe consacré à la Mission d'Orient.

Le Supérieur Général garde donc la haute main sur les nominations, après avoir obtenu des nouveaux Provinciaux qu'ils lui laissent tel ou tel religieux. Quant à l'économe général (toujours le P. Ambroise Jacquot, à qui succède en 1934 le P. Antonin Coggia), il consacre une bonne partie de son temps à la gestion de la Bonne Presse.

La maison historique de la rue François I^{er} peut être rachetée aux Domaines en 1924, par l'intermédiaire de la société Jeanne d'Arc, propriété assomptionniste. La guerre a permis de calmer les esprits et bien que faisant toujours partie d'une congrégation dissoute, les religieux osent se regrouper de nouveau pour vivre en communauté. Mais ce ne sera pas à la rue François I^{er}, dont la chapelle est néanmoins rouverte. La maison est occupée par divers bureaux de l'entreprise puis par l'œuvre de la Sainte Croix. Les Oblates y logent des jeunes filles qui apprennent un métier en travaillant dans les ateliers de la Bonne Presse.

Les journalistes préfèrent résider directement dans les locaux de la Bonne Presse, au Cours-la-Reine, nouvelle résidence de la Communauté Saint-Vincent de Paul. L'autre grande communauté est celle de Notre-Dame du Salut, qui élit domicile rue Camou, à proximité du champ de Mars, dans l'immeuble que l'Assomption louait depuis le début du siècle et qui servait de point de chute aux religieux parisiens. En 1934, déménagement avenue Bosquet, près des Invalides.

La presse

L'une des premières tâches du nouveau Supérieur Général est de reprendre la propriété de la Maison de la Bonne Presse. Car le propriétaire légal, Paul Féron-Vrau, qui avait racheté l'entreprise pour éviter sa disparition, mais avec de l'argent fourni par l'Assomption, en était venu à se considérer comme le véritable propriétaire. Avec beaucoup de diplomatie, le P. Gervais Quenard règle cette question. L'œuvre de presse devient une société anonyme, détenue par des religieux en leur nom propre. Féron-Vrau reste président du conseil d'administration jusqu'en 1929, où il sera remplacé jusqu'à la guerre par le comte Pierre de l'Epinois. La gestion de l'entreprise est donc confiée à des laïcs compétents, comme Léon Berteaux, capitaine d'industrie, nommé directeur général en 1924. Mais ils restent sous la responsabilité de l'Econome Général, tandis que, dans les rédactions, les religieux restent responsables du contenu des publications. Tous les postes de rédacteur en chef sont en effet occupés par des religieux, ou des collaborateurs eux-aussi ecclésiastiques. Quant aux Oblates, qui logent dans les locaux même de la Bonne Presse, elles sont plus d'une cinquantaine à travailler au sein de l'entreprise, dans les ateliers ou dans d'autres services. Entre 1924 et 1926, les locaux voisins du Cours-la-Reine sont achetés, ce qui permet d'agrandir l'entreprise et d'y loger les religieux de la communauté Saint-Vincent de Paul.

Le P. Merklen à La Croix

La Croix est toujours le navire amiral de la Bonne Presse et sa diffusion ne cesse de grimper. Le P. François d'Assise Bertoye arrivera en 1926 au record inégalé depuis de 177 000 exemplaires. Mais la ligne du journal est très dure, marquée par l'influence de l'Action Française. Créé au moment de l'affaire Dreyfus autour du journal du même nom, ce mouvement politique prône un nationalisme dur, volontiers xénophobe et antisémite. Il est très favorable au catholicisme, mais le conçoit en réalité comme un moyen de cohésion de la nation française, son chef de file Charles Maurras étant lui-même agnostique. L'Action Française va séduire peu à peu bon nombre de catholiques français, inquiets de la montée de la sécularisation et

des velléités de laïcisation du gouvernement¹. Beaucoup de catholiques ne se rendent en réalité pas compte que le mouvement de Maurras prend la religion en otage, au bénéfice d'une idéologie nationaliste. Dénoncé par plusieurs évêques dont le Cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux, le mouvement est condamné en décembre 1928 par Pie XI.

Le Pape intervient aussi pour que la ligne éditoriale de *La Croix* appuie sa politique et demande le remplacement de son rédacteur en chef. C'est le Père Léon Merklen, déjà choisi en 1923 pour remplacer à la *Documentation Catholique* le P. Miglietti suspecté d'appartenir aux réseaux intégristes, qui est alors appelé un an plus tard à la direction du quotidien national. Il doit d'abord composer avec des rédacteurs plus conservateurs, comme Jean Guiraud, co-rédacteur en chef proche des idées de *Franc*. Il en remplacera progressivement un certain nombre, faisant venir des religieux de la même sensibilité que lui, comme les PP. Aurèle Odil ou Louis Le Bartz qui y œuvreront pendant de longues années.

En une année, le journal aura perdu près de 10 000 lecteurs, mécontents de la nouvelle ligne éditoriale, mais le P. Merklen persiste dans cette voie. Il relaye par ailleurs les encouragements du Pape au développement de l'Action Catholique, comme moyen pour faire face à la déchristianisation. Sous son impulsion, le tirage du journal diminue certes, mais il parvient à élargir sa base traditionnelle populaire vers un public plus cultivé. Preuve de la confiance que lui accorde le P. Gervais Quenard, il est nommé en 1929 directeur doctrinal de toutes les publications de la Bonne Presse.

Autres publications

Le Pèlerin reste l'autre grand titre de la maison. Après de nombreuses années d'opposition aux régimes politiques en place, l'hebdomadaire s'assagit et prend une orientation moins nationaliste. Dans l'immédiat avant-guerre, il critiquera violemment le nazisme. Le P. Roger Guichardan est nommé rédacteur en chef en 1933 et conservera ce poste pendant près de 40 ans. Le tirage atteint des sommets (662 000 exemplaires en 1935, par exemple) et la revue devient l'hebdomadaire familial catholique traditionnel.

¹ Au pouvoir de 1924 à 1926, la coalition dite du *Cartel des Gauches* menace de rallumer la guerre entre l'Etat et l'Eglise, mais échouera rapidement dans cette entreprise.

La Bonne Presse publie toujours des revues à destination des jeunes, comme le *Noël* dont le succès ne se dément pas et qui est accompagné de toute une série de titres : *Le Sanctuaire* (1911-1940), *Bernadette* (1914-

Roger (Sébastien) Guichardan (1906-85)



Enfant de la Savoie, il naît le 16 octobre 1906 à Chambéry. Novice à Taintignies en 1922, il commence par enseigner à Louvain et Lormoy. Il est nommé en 1933 rédacteur en chef du *Pèlerin* et y restera près de 40 ans. Très apprécié par ses collaborateurs et ses lecteurs, il va jusqu'à écrire la rubrique cuisine ! Pendant la guerre, il participe à la Résistance et recevra plusieurs décorations. Il écrit également plusieurs romans, policiers notamment sous le pseudonyme de Jacques Ouvard. Il se retire en 1980 à Sceaux où il s'éteint le 9 novembre 1985.

1963) pour les jeunes filles et à partir de 1936 *Bayard* pour les jeunes garçons. Les revues religieuses ne sont pas oubliées, avec la continuation de *Prêtre et Apôtre* (1919-1974), *L'Eucharistie* (1910-1936), *Notre-Dame* (1911-1936), *Rome* (1903-1940), *Jérusalem* (1903-1940), *L'union des Eglises* (1922-1937) ou même la *Revue des Saints* (1927-1935) qui prend la succession de la *Vie des Saints* d'avant-guerre. Citons enfin le *Fascinateur* qui perdurera jusqu'en 1938, accompagné par la production de films chrétiens qui

visent à combattre le « *cinéma immoral* ».

Les pèlerinages

Les Assomptionnistes continuent d'emmener malades et pèlerins à Lourdes. Le National mobilise toujours une vingtaine de trains tandis que le nombre de pèlerins tend à se stabiliser autour de 25 000 – 30 000. Les années jubilaires, 1932 pour le 60^{ème} Pèlerinage et surtout 1933 pour le 75^{ème} anniversaire des apparitions sont des événements qui permettent de marquer les esprits. En ces années où le Pape Pie XI insiste sur l'Action Catholique, l'Association Notre-Dame de Salut s'en sent quelque peu comme une préfiguration. Sa vocation de pèlerinage populaire est « *d'instruire, de moraliser la société et d'apaiser les luttes des classes.* ». La grande dépression économique des années 1930 réduit cependant les moyens financiers des pèlerins. Quant à l'Hospitalité, elle est directement confrontée à la crise de

l'Action Française. Plusieurs membres hauts placés sont ainsi proches du mouvement de Maurras, et sur demande expresse des instances romaines de l'Eglise, ils doivent être écartés, non sans causer quelques remous.

L'Association se base beaucoup sur le maillage que représente la vingtaine de comités diocésains, animés sur place par des religieux. Le développement des œuvres assumptionnistes en France et toutes les nouvelles implantations permettent de renforcer les liens entre communautés et comités. Le P. Maximin Vion, puis le P. Marie-André Pruvost, qui lui succède à

la tête du pèlerinage de 1930 jusqu'à la guerre, coordonnent les réseaux apostoliques (scouts, marins ou noëlistes) permettant de fournir des contingents de pèlerins et d'hospitaliers. La concurrence commence à se faire sentir face aux pèlerinages diocésains, qui existent pour certains depuis le XIX^{ème} siècle, mais on conçoit cela comme une « *saine émulation* ». D'autres diocèses préfèrent s'unir au National dont ils constituent un sous-groupe particulier, cela leur permet d'éviter les frais d'une organi-

Marie-André (André) Pruvost (1878-1945)



Natif de Quesnoy-sur-Deûle (Nord), le 29 septembre 1878, il rejoint en 1900 à l'Assomption ses trois frères Eustache, Maixent et Michel. Au secrétariat du Noël (1909-15), il est ensuite mobilisé et reçoit plusieurs décorations. A l'origine de la fondation de Scy-Chazelles, il est directeur de l'orphelinat de Douvaine (1925-30). Il est ensuite appelé à seconder le P. Vion à Notre-Dame des Vocations et à la direction du Pèlerinage National. Il meurt le 13 décembre 1945 à Paris, à la clinique des Sœurs Oblates de la rue de Turin.

sation coûteuse. Ce pèlerinage garde toujours un statut particulier, puisqu'il bénéficie de l'exclusivité des sanctuaires, sans qu'il n'y ait d'autres pèlerinages en même temps. Il a souvent lieu une semaine après la fête de l'Assomption.

Quant à l'Association Notre-Dame de Salut, elle organise toujours d'autres pèlerinages, en train ou en bateau, à Rome, Jérusalem ou dans d'autres sanctuaires français ou étrangers, tout comme lors de l'organisation de Congrès Eucharistiques. Elle lance aussi d'autres œuvres. Ainsi l'Union Fédérative des Bureaux de Presse Catholiques qui regroupe

plusieurs libraires diffusant des « bons livres » et de la « bonne presse ». Il s'agit de prendre pied dans les milieux littéraires et de diffuser la presse catholique. L'Assomption en tiendra plusieurs, à Marseille, Toulouse et Saint-Etienne, mais ce sera toujours précaire. La gestion d'une librairie est en effet chose complexe qui rend parfois la rentabilité aléatoire.

Les autres œuvres générales

Pensé dès le début par le Père d'Alzon, le Tiers-Ordre n'avait jamais réussi à obtenir de statut canonique et n'avait pu survivre à la dispersion de 1900. Une première tentative de résurgence a lieu en 1924 avec les Auxiliaires des Pères de l'Assomption, qui donne la possibilité à des laïcs de « *coopérer, par la prière, l'aumône et l'action aux œuvres des Augustins de l'Assomption* ». L'affiliation en 1929 des Augustins de l'Assomption au Tiers-Ordre de l'Ordre de Saint Augustin permet de l'ériger canoniquement et de relancer le groupe. Il prend le nom de Tiers-Ordre de Saint-Augustin. Son objectif est de regrouper « *les laïcs voulant participer à la vie religieuse et aux biens spirituels de la congrégation* ».² Les membres disposent ainsi d'une version de la Règle de Saint Augustin allégée, leur permettant de vivre dans l'esprit des conseils évangéliques.

Cette œuvre correspond bien à la recherche de sanctification personnelle des chrétiens et les groupes vont se multiplier. Une organisation centrale édite le bulletin *Pages de Vie Augustinienne*, mais l'animation se fait depuis les centres locaux. C'est là, autour des communautés, que se déroule la plus grande partie de la vie du mouvement. Chaque groupe possède l'organisation d'une communauté religieuse, avec un supérieur laïc, homme ou femme, encadré par un religieux. Les membres passent par une période de postulat, puis un noviciat et font profession. Chaque membre reçoit une ceinture, la « ceinture de sainte Monique », signe discret de son engagement, qui donne la « *force et la grâce de rester fidèle* ». Les trois premiers groupes sont créés à Paris, Marseille, Bordeaux-Caudéran. Ils vont bientôt se multiplier et sont une vingtaine en 1939, en France, en Belgique, mais aussi en Angleterre, aux Etats-Unis et même en Roumanie.

D'autres activités sont également rangées parmi les Œuvres Générales Françaises. Des mouvements de prière comme ceux des Croisés du

² cf *Manuel du Tiers-Ordre de Saint Augustin*, Imprimerie Droux, 1940.

Purgatoire, fondé en 1895, qui compte toujours des dizaines de milliers d'abonnés au bulletin, du Mouvement Noëliste qui compte environ 15 000 militantes en 1927 à la mort de son fondateur, le P. Claude Allez, ou du Chapelet des Enfants.

2.3 Paroisses et résidences

Les paroisses

Au sortir de la première guerre mondiale et alors que chaque Province est à la recherche d'œuvres qui lui seraient propres, l'Assomption se voit objet de nombreuses sollicitations pour prendre en charge des paroisses. Comme pour les collèges, la première guerre mondiale a dégarni les rangs du clergé diocésain. L'exode rural se poursuit lentement et oblige à la création de nouveaux quartiers qui se retrouvent sans lieu de culte. Dans le milieu rural, les évêques se rendent compte de l'état de déchristianisation avancée de certaines régions, qui auraient bien besoin d'un apostolat de type missionnaire. Les initiatives de ce type sont encore des actions de franc-tireurs isolés, mais la prise de conscience va émerger petit à petit.

L'apostolat paroissial ne figure certes pas dans les grandes lignes d'action tracées par le P. d'Alzon, mais il n'est pas inconnu à l'Assomption, dans les pays de mission mais aussi en France, où des religieux ont pu s'investir individuellement, surtout après les expulsions. En 1923, deux paroisses (ou lieux de culte tenant lieu de) sont déjà officiellement confiées à des religieux : la chapelle de Menton-Carnolès (Alpes-Maritime) et la paroisse Saint-Germain de Toulouse. On peut y ajouter la chapelle publique de Notre-Dame de Salut, rue François I^{er}, habilement récupérée par la Société Immobilière Jeanne d'Arc en 1923, plus quelques paroisses situées à proximité de maisons de formation. Les années 20 et 30 vont voir une floraison de paroisses assomptionnistes, jusqu'à les faire rentrer dans la catégorie d'œuvres de congrégation. Respectueux des règles canoniques, le P. Gervais Quenard s'ouvre au Pape de la montée en puissance de cet apostolat non prévu par les Constitutions, mais le Souverain Pontife le conforte et l'encourage à se mettre d'avantage au service des diocèses³. En quelques

³ Joseph GIRARD-REYDET, *Le Père Gervais Quenard 1875-1961, supérieur général des Assomptionnistes*, Bonne Presse, Paris, 1967, p. 224.

années, on peut alors faire un tour de France des paroisses assomptionnistes, sans compter les implications individuelles qui n'ont pas toutes laissé de traces dans l'histoire.

Province de Paris

C'est la paroisse Saint-Christophe de Javel, à Paris, XV^{ème} arrondissement, que l'on peut considérer comme l'initiatrice de ce mouvement. Le Cardinal Dubois, archevêque de Paris confie en effet, en 1924, au P. Aymard Faugère la responsabilité paroissiale de ce quartier. Celui-ci est en pleine expansion, du fait de l'intense activité industrielle des usines Citroën, et

Aymard (J-Baptiste) Faugère (1881-1955)



Il voit le jour à Tulle le 6 mars 1881. Il connaît la pérégrination du noviciat de 1900 qui le mène à Gempe puis à Louvain. Ordonné en 1911, il se rend à Montpellier puis à Worcester, en 1912, pour revenir à Montpellier après la guerre. Il devient Provincial de Paris (1923-29), Assistant Provincial (1929-1950) tout en gardant sa charge de curé-construteur de St Christophe de Javel à Paris jusqu'en 1951. Il meurt à Lorgues le 21 janvier 1955.

l'Eglise se doit d'y implanter une paroisse. Une petite chapelle dédiée à Saint Alexandre et un presbytère existent déjà, œuvres d'un prêtre du diocèse de Rouen auquel succède le P. Faugère qui sera à ce poste jusqu'en 1951. Aidé par quatre religieux, le nouveau curé, qui est par ailleurs Provincial de Paris de 1923 à 1929, doit donc organiser la communauté chrétienne et surtout bâtir l'église paroissiale. Grâce à une souscription, relayée par le fameux Pierre L'Ermite, les

fonds nécessaires sont réunis et les travaux peuvent débuter. Placée sous le patronage de saint Christophe, ce qui semble logique vue la proximité des usines automobiles, l'église, d'un style néogothique flamboyant, est bénie puis inaugurée par le Cardinal Verdier, nouvel archevêque de la capitale, le 26 octobre 1930. Cette paroisse va devenir vivante et dynamique, comme en témoigne la multiplicité des groupes et des œuvres qui vont en émaner. Le plus important est le patronage de garçons Notre-Dame de Grâce qui a formé des générations de jeunes grâce à son atelier d'apprentis-mécaniciens.

Quelques années plus tard, deux religieux vont s'aventurer dans le Nord de l'agglomération parisienne, dans ce que l'on commence à appeler la « banlieue rouge ». A Saint-Denis, dans le quartier déshérité de la plaine de Pleyel, le P. Didier Nègre se voit confier en 1926 la chapelle Saint-Gabriel, don d'une bienfaitrice. La maison attenante y accueille l'œuvre des Vocations Tardives, déjà mentionnée plus haut. Apôtre de la banlieue avant l'heure, le nouveau chapelain monte un réseau de patronages et d'associations. La réalisation la plus importante est l'« Œuvre des petits abandonnés de Paris » qui se consacre aux enfants de la banlieue dont personne ne s'occupe et qui sont laissés à eux-mêmes.

Elle va s'étendre jusqu'à posséder une annexe à Béthisy-Saint-Pierre, dans l'Oise, pour y accueillir une quarantaine de fillettes. Quant au P. Honoré Brochet, il obtient du Cardinal Dubois l'autorisation de s'établir en 1928 à Pierrefitte, dans le quartier des Joncherolles, tout aussi déshérité et peu chrétien. Il y installe une chapelle en bois qui évoluera vers une structure en dur, appelée « Notre-Dame de Salut-hors-les-Murs ». Il y organise lui aussi des œuvres en direction de la jeunesse, jusqu'à une salle de cinéma, fort d'une expérience acquise dans le service projection de la Bonne Presse et avant-guerre à l'Alhambra bordelais.

La Province de Paris prend par ailleurs la responsabilité de deux paroisses dans la région parisienne. A Longjumeau (Essonne), c'est l'insistance de son propre cousin, vicaire général du diocèse de Versailles, qui pousse le P. Gervais Quenard à y engager l'Assomption en 1926. La proposition initiale comprend les 27 paroisses du doyenné, mais les ambitions sont vite revues à la baisse. A Montlhéry, c'est la proximité du scolasticat de Lormoy qui est déterminante. Le P. Hurtevent devient curé de cette paroisse à dominante ouvrière en 1937.

Après la banlieue non-croyante vient le tour de la campagne déchristianisée. En 1929, les religieux s'implantent dans la « Mission du Petit-Morin », au carrefour de trois départements différents (Seine-et-Marne, Aisne et Marne) et donc relevant de trois diocèses différents. Mgr Tissier, évêque de Châlons, confie le premier au P. Eucher Marquant la paroisse de Montmirail et les villages environnants. C'est à une véritable œuvre de ré-évangélisation que doivent se livrer les religieux, relançant les groupes paroissiaux, rouvrant les églises, refaisant sonner les cloches. Ils découvrent

avec étonnement le visage d'une société qui est déjà bien déchristianisée et qui ne fait qu'annoncer celle des années futures. Leur champ d'action va s'élargir : en 1936 l'évêque leur confie deux autres presbytères, à Gault-la-Forêt et Villeneuve-les-Charleville. La communauté se répartit alors entre les différents lieux de mission, selon un processus qui se reproduira à de nombreuses reprises. La même année, l'évêque de Soissons fait appel aux Assomptionnistes de la Province de Belgique-Hollande pour qu'ils viennent reprendre les secteurs paroissiaux de Viels-Maison et Rozoy-Belleville, qui se trouvent dans le même état de déchristianisation. En 1937, un troisième groupe paroissial s'établit, dans le diocèse de Meaux cette fois-ci, où le P. Vassel dessert le sanctuaire de Verdelot, lieu d'un pèlerinage séculaire à Notre-Dame de Pitié. Trois groupes assomptionnistes se retrouvent alors dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres autour de Montmirail, n'ayant toutefois que peu de liens entre eux. La France est bel et bien devenue un pays de mission !

Dans la partie méridionale de la Province de Paris, les religieux de Montpellier se montrent forts actifs avec un important patronage, en place depuis 1911. Des prédications missionnaires font leur renommée dans le diocèse et c'est à eux que Mgr Mignen confie un nouveau quartier résidentiel, autour de l'avenue d'Assas. Le P. Régis Sérine est alors le premier curé de la paroisse Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus. Mais la paroisse est une création ex-nihilo, tout est à construire. Une première chapelle qui peut accueillir 600 personnes est édifiée en 1931, un presbytère l'année suivante. La première pierre de l'église est posée en 1932 mais les difficultés s'acharnent sur le curé-bâtitisseur. Une grande nappe d'eau souterraine doit d'abord être asséchée avec beaucoup de difficultés. Les grèves de 1936, la hausse du prix de la main d'œuvre et divers aléas retardent la construction, mais le P. Sérine se montre persévérant, multipliant les initiatives pour récolter les sommes nécessaires.

La présence d'alumnats ou de communautés dans des endroits assez reculés offre enfin la possibilité d'y assurer le ministère paroissial. Les paroisses des Essarts, de Vérargues, de Davézieux, de Soisy ou de Clairmarais sont ainsi confiées aux Assomptionnistes.

Province de Bordeaux

La Province de Bordeaux compte déjà deux paroisses en 1923. Une paroisse urbaine à Toulouse, Saint-Joseph, d'où les religieux partiront en 1935. Et une paroisse rurale, celle du Thoureil, que desservent les Pères de Saint-Maur. A Bordeaux, ou plus précisément à Caudéran, les Assomptionnistes ont hérité de la chapelle de la famille Balaresque depuis 1912. Le P. Michel Pruvost, supérieur de la communauté, obtient en 1923 l'autorisation d'agrandir ce petit oratoire pour y ériger une vaste chapelle placée sous le patronage de Notre-Dame de Salut. Le don initial comprenait également un terrain contigu, à l'angle de la rue Oscar Balaresque et de l'avenue de Mi-

rande, sur lequel les religieux construisent un presbytère qui sera la maison provinciale jusqu'en 1951. La chapelle se développe et, en 1937, Mgr Feltin lui donne le statut de paroisse. L'année suivante, une nouvelle chapelle dédiée à Sainte Monique est bâtie pour les paroissiens les plus éloignés.

En 1925, le P. Casimir Romanet se voit confier la paroisse de Fumel, dans le Lot-et-Garonne, considérée comme une forteresse laïque du département. Cette petite ville de 5000 habitants pos-

Michel Pruvost (1881-1967)



Enfant du Nord né en 1881 dans une famille chrétienne qui donne à l'Assomption quatre de ses fils, il connaît longtemps la ville de Bordeaux de 1919 à 1938 comme chapelain à Caudéran, supérieur de communauté, Assistant

du Provincial, Provincial. Relevé de sa charge en juillet 1938 pour raison de santé, il accorde toutes ses forces au ministère paroissial à Paris, avenue Bosquet et à la chapelle François I^{er} (1938-1967). En 1943, il est élu Assistant général (1943-1946). Il décède en clinique à Soisy-sur-Seine le 12 février 1967, est inhumé à Paris.

sède plusieurs fours à chaux et usines de ciment ainsi qu'une usine métallurgique. Sa population est donc en majorité ouvrière, tandis que les cadres habitent plutôt en contrebas, dans la ville de Libos. Les religieux vont en récupérer la responsabilité pastorale six ans plus tard, ce qui leur permet de rayonner sur tout le secteur. Dans le même département, l'équipe du nou-

veau scolasticat de Layrac qui s'implante en 1934, prend aussi la charge de la paroisse.

L'apostolat de la presse catholique permet en outre une fondation qui sera de fait paroissiale. A la demande de l'archevêque d'Auch, le P. Armel Richard arrive en 1927 à Auch pour reprendre *La Croix du Gers* que le chanoine Farel réalise. La revue est en perte de vitesse, ne se renouvelle plus, mais le chanoine n'a en réalité aucune idée de céder sa place. Seule la distribution peut être animée par un religieux. La collaboration tourne court, ce qui pousse le P. Protais Jaïn, adjoint du P. Richard, à prendre provisoirement en charge la paroisse Saint-Pierre d'Auch. Celle-ci se trouve dans une grande pauvreté, son nouveau curé doit faire preuve d'imagination pour la faire vivre. Le provisoire durera pendant près de 30 ans !

Désertés par l'Assomption pendant près de 30 ans, le Poitou et la Charente vont accueillir un bon nombre de religieux en service paroissial. Le mouvement débute en 1925 à Laleu, à quelques kilomètres de La Rochelle, avec l'arrivée du P. Euchariste Boucher. Les débuts sont très modestes, sa première démarche est d'acheter un peu de paille pour dormir avec plus de confort ! Le territoire de la paroisse comprend également les installations de La Pallice, port moderne de La Rochelle qui commence à se développer à cette époque. La population ouvrière y étant grandissante, la paroisse est dédoublée, toujours sous la conduite des Assomptionnistes. La modeste chapelle de La Pallice obtient son indépendance paroissiale en 1932, avant que le P. Ronan Guéguen n'achève l'église paroissiale en 1939. A cette date, La Rochelle ne compte pas moins de quatre implantations assomptionnistes. Car à Laleu et à La Pallice il faut ajouter les paroisses de Tasdon, prise en charge en 1927, et celle du Sacré-Cœur de la Genette, en 1938. Dans les deux paroisses, les mouvements d'Action Catholique sont mis en oeuvre, principalement à destination des ouvriers, pour faire face à un milieu ambiant guère favorable à l'Eglise.

Dans le département voisin de la Charente, l'évêque d'Angoulême confie en 1933 à l'Assomption une nouvelle paroisse dans sa ville épiscopale. Il y a là une église inachevée qui devrait devenir un grand sanctuaire en l'honneur du Sacré-Cœur. Il s'agirait d'une église du même style que les basiliques romaines. Le projet date de la fin du XIX^{ème} siècle, mais les luttes anticléricales, la guerre et le manque d'argent l'ont longtemps re-

poussé. Les travaux ont enfin pu débuter en 1925, mais le style de construction choisi rend l'aventure très coûteuse. En attendant des jours meilleurs, les religieux construisent une église provisoire de 600 places. En 1938, ils desservent également la paroisse située sur le plateau de Soyaux.

L'apostolat paroissial assomptionniste ne se limite pas à ces deux centres urbains. En 1924, l'évêque de Poitiers leur offre tout le doyenné de Lezay (dans le département des Deux-Sèvres, à une quarantaine de kilomètres au Sud-Ouest de Niort), mais la municipalité protestante refuse l'installation de prêtres « soupçonnés d'appartenir à une congrégation ». Les religieux s'établissent alors dans les paroisses environnantes, à Sainte-Solien, à Exoudun, à Saint-Coutant. L'année suivante, ils reçoivent la responsabilité de tout le secteur pastoral de Melle, avec le P. Alcide Trémelot comme premier archiprêtre assomptionniste. Il s'agit de la région la plus déchristianisée du diocèse, les protestants et incroyants sont nombreux. Dans ce que l'on appellera la « Chine du Poitou » (d'après un mot du Cardinal Pie), les religieux se trouvent en véritable territoire de mission. Les anticléricaux sont parfois encore virulents, et il faudra attendre 1958 pour que la procession de la Fête-Dieu soit rétablie à Melle, après 80 ans d'interruption. L'alumnat, qui s'installe à Melle en 1926, servira de résidence aux nouveaux missionnaires. Citons enfin la paroisse de Pont-l'Abbé d'Arnoult. Car le château de la Chaume, où s'établit le noviciat, n'est donné aux Assomptionnistes qu'à condition qu'ils aient la cure du village. Leur responsabilité s'étend également sur deux petites écoles, dont l'une finira par être confiée pendant la guerre aux Sœurs de Saint-Jean de Bassel.

Province de Lyon

Les implantations paroissiales de la Province de Lyon sont, quant à elles, moins nombreuses. Par l'intermédiaire de sa sœur Petite Sœur de l'Assomption, l'évêque de Langres, Mgr Choquet, confie en 1937 aux Assomptionnistes la charge de la paroisse de Maranville. Il s'agit d'abord d'animer une maison de retraite pour prêtres, puis très vite de prendre la responsabilité de lieux de culte.

La Province compte aussi une nouvelle paroisse sur la Côte d'Azur. Le P. Giraudo arrive en 1932 à Toulon et dessert une petite chapelle dans le quartier de la Ginouse. Il est bientôt relayé par le P. Marchand qui obtient



Eglise de Menton-Carnolès

en 1937 l'érection de la paroisse. L'Assomption prend donc pied dans le quartier du Pont-de-Suve où elle restera pendant près de 60 ans, pour diverses activités de ministère. Il s'agit alors de la troisième implantation sur le littoral méditerranéen, après Marseille et Carnolès où la chapelle fonctionne presque comme une paroisse. Un cercle de soldats et diverses œuvres pour jeunes y ont été créés.

Déjà se dessine une tendance propre à la Province de Lyon. Celle-ci sera moins engagée sur le terrain paroissial, préférant concentrer ses efforts sur l'éducation et les missions. Dans son rapport au chapitre provincial de 1935,

le P. Zéphyrin Sollier doit même se défendre contre l'accusation selon laquelle « *on ne ferait pas de ministère dans la Province !* ».

Les résidences

Maisons provinciales

Chacune des nouvelles Provinces doit s'organiser et se structurer elle-même. Il apparaît nécessaire que chacune d'entre elles dispose d'une maison provinciale, où serait centralisée toute l'administration adéquate. A Bordeaux, elle trouve place au presbytère de l'église Notre-Dame de Salut (Caudéran). A Lyon, les religieux qui disposaient déjà d'une maison au chemin de Choulans font l'acquisition en 1924 d'une maison voisine, au n°2 de l'avenue Debrousse. La résidence abritera l'administration et le gouvernement de la Province, une Procure, des religieux actifs à Lyon dans divers ministères ou services d'aumônerie. L'année 1934 voit l'agrandissement de la maison avec la construction d'un cloître, d'une chapelle publique et de locaux plus vastes pour la communauté.

Pour la Province de Paris, qui ne dispose pas de lieu adéquat dans la capitale, l'installation sera plus lente. Nommé Provincial de Paris, le P.

Aymard Faugère se trouve d'abord à Montpellier, avant d'hériter de la charge du curé de la paroisse Saint-Christophe de Javel à Paris. Devenu la demeure du Provincial, le presbytère devient très vite trop petit. Les assistants et toute l'administration s'installent provisoirement à Garches, dans la banlieue Nord, avant que le P. Gonzalès Suisse, procureur de la Province, ne trouve de nouveaux locaux. Il découvre au 79 avenue Denfert-Rochereau, dans le XIV^{ème} arrondissement de la capitale, une grande propriété à vendre. C'est un Centre socio-religieux tenu par un pasteur méthodiste, créé après la première guerre mondiale, pour les soldats puis pour les étudiants américains. Il y a là une résidence, mais aussi un temple et un grand gymnase. Une fois l'autorisation du cardinal Verdier obtenue, une communauté assomptionniste peut s'y installer et transformer le temple méthodiste en chapelle Notre-Dame de l'Assomption.

Autres installations

Enfin, l'Assomption compte deux autres résidences, à Marseille et à Lille. Les religieux sont présents à Marseille depuis 1910, où ils dirigent une Procure et un Bureau de Presse Catholique. D'autres sont impliqués dans des aumôneries d'écoles des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, d'hôpitaux ou auprès des Petites Sœurs de l'Assomption. Ils déménagent en 1932 et vont s'établir dans la villa Vertefeuille, rue du Châlet, qui deviendra dans les années 50 la rue de Cluny. Ils sont implantés sur une partie du territoire de la paroisse Saint-Giniez assez éloignée de l'église. Avec l'accord du curé, ils érigent en 1934 une grande chapelle de plus d'une centaine de places, évitant aux habitants du quartier de devoir se rendre à l'église paroissiale trop éloignée.

A l'autre bout de l'hexagone, une communauté de « missionnaires » s'installe en 1926 à Lille, au 16 rue de Thionville. Elle abrite des prédicateurs, des aumôniers mais aussi des religieux soldats. On pense ainsi, au contact des milieux universitaires, y dénicher quelques vocations. Trop petite, la maison déménage en 1929 au 14 rue des Jardins et inaugure l'œuvre de la Maison du Jeune Homme. Mais ce foyer ne donne par le résultat escompté. On pensait y exercer une influence sur ces jeunes travailleurs alors qu'en réalité le service des religieux se rapproche de celui de simples hôteliers. L'œuvre contracte des dettes trop importantes et doit fermer trois ans

plus tard. Les religieux se replient alors dans une maison plus petite, au 15 rue de la Digue, à proximité de l'Université Catholique. Cette résidence sera pendant de longues années un centre important d'œuvres, le siège d'aumôneries ainsi que de l'antenne lilloise de l'Association Notre-Dame de Salut qui animera de nombreux pèlerinages. Quant aux religieux âgés, accueillis un temps à San Remo, en Italie, ou à Bourville en Seine-Maritime (ces maisons sont laissées respectivement en 1923 et 1927), ils sont désormais regroupés à partir de 1926 à Lorgues, dans la maison qui a un temps accueilli les vocations tardives.

2.4 Activités diverses

Les religieux restent en outre impliqués dans les Œuvres de Mer, qui se préoccupent du sort matériel et spirituel des marins, en mer et sur terre. Le P. Hamon et le Fr. Berger n'ont pas été remplacés, mais le P. Eutrope Chardavoine est membre-fondateur et secrétaire général du Conseil des Œuvres de Mer, lancé en 1923, pour regrouper les différentes initiatives à destination des marins. Et c'est parmi ces initiatives que vient se ranger celle du Foyer du Marin, de Marseille.

En 1930, Mgr Dubourg, archevêque de Marseille, reçoit un don d'un armateur pour implanter une œuvre catholique à destination des marins. L'évêque se tourne vers les Assomptionnistes et c'est le P. Faustin Gerbet, de la communauté de Marseille, qui fonde ce foyer en lien avec d'autres bienfaiteurs de l'antenne locale de Notre-Dame de Salut. De nombreux marins arrivent en effet désœuvrés et isolés à Marseille. Pour eux, la tentation est grande de se retrouver dans des lieux peu fréquentables ou de sombrer dans l'alcool. Le but de la maison est donc de « *protéger physiquement, moralement et matériellement les marins* ». Le foyer se concevra également comme voulant jouer le même rôle que l'Action Catholique qui ne possède pas de section maritime. Situés rue Plumier, les premiers locaux deviennent rapidement trop petits. Le P. Félix Michel qui prend la relève deux ans plus tard décide de déplacer l'œuvre rue Forbin, assez loin du Port, pour permettre aux marins de changer d'environnement le temps de leur escale. Le nouveau foyer est inauguré en janvier 1934 et comporte une trentaine de

chambres plus un grand dortoir. On estimera à 12 000 le nombre de marins y ayant séjourné entre 1933 et 1938.

2.5 L'Assomption hors de l'hexagone

La Mission d'Orient

Bulgarie

Le collège Saint Augustin continue à former les élites bulgares, en accueillant toujours une moyenne de six cents élèves grâce aux nouvelles installations. Le collège subit pourtant quelques épreuves. En avril 1928, un violent tremblement de terre secoue la ville de Plovdiv et endommage gravement les étages supérieurs du bâtiment. La remise en état est urgente, sans quoi les élèves risqueraient de rejoindre d'autres établissements laissés intacts, protestants notamment. Une vague de souscriptions permet la réfection et même l'agrandissement de l'ensemble, qui peut rouvrir pour la rentrée scolaire suivante. Cette époque est par ailleurs témoin de la montée des nationalismes en Europe et la Bulgarie n'est pas épargnée par le phénomène. De nouvelles lois fiscales imposent des taxes aux établissements étrangers, tandis que des groupes d'élèves « patriotes » revendiquent fortement leur identité bulgare. Mais le directeur, le P. Flavien Senaux, tient bon, et le collège surmonte ces épreuves. En 1934, le cinquantenaire du collège permet de célébrer dignement la présence assomptionniste en Bulgarie, en présence de Mgr Roncalli, délégué apostolique pour la Bulgarie de 1925 à 1935, le futur Pape Jean XXIII.

Le collège reste également au cœur de la mission auprès de l'Eglise uniate. Désormais implanté à Plovdiv, l'alumnat bulgare est toujours chargé de la formation des futurs prêtres de rite byzantin. Les séminaristes, alors établis dans les locaux de l'ancien collège, déménagent en 1925 pour se rendre en face des nouveaux locaux. Ils suivent les cours avec les collégiens, mais disposent également de cours qui leur sont propres. La cohabitation n'est cependant pas toujours aisée entre collégiens issus de familles aisés et séminaristes provenant des campagnes plus pauvres. En 1934, la chapelle du collège, située près du séminaire, est consacrée sous le nom d'église de l'Ascension. L'Assomption bénéficie en outre du soutien d'un

ancien de l'alumnat de Karagatch, en la personne de Mgr Kyril Kourtev, évêque des Bulgares de rite oriental, de 1926 à 1942 puis de 1951 à 1971.

**Josaphat (Robert-Matthieu) Chichkov
(1884-1952)**

Né le 9 février 1884 à Plovdiv, il est scolarisé à l'alumnat de Karagatch puis entre au noviciat de Phanaraki en 1900. Il connaît les maisons d'enseignement à Plovdiv (1909-10), Varna (1910-11), Karagatch (1911-14) puis Plovdiv (1914-19), Varna (1919-22), Yamboli (1929-38) puis de nouveau Varna (1938-52). Arrêté par la police communiste fin 1951, il est condamné à mort au procès de Sofia et exécuté le 11 novembre 1952. Il sera béatifié par Jean-Paul II comme martyr de la foi le 26 mai 2002.



Cette même année, le collège accueille un nouveau directeur en la personne du P. Ausone Dampérat en provenance du collège Saint-Michel de Varna. Celui-ci, qui ne comptait plus que 200 élèves, doit fermer en 1934. Car la gestion de deux grands collèges bulgares est au-dessus des ressources humaines et financières de l'Assomption.

Le P. Josaphat Chichkov y fonde peu après un foyer franco-bulgare, qui comptera plus de 150 membres et ac-

cueille des étudiants en commerce de la ville. A Yamboli, les bâtiments sont agrandis. En plus de l'école, s'y ouvre en 1927 un alumnat de grammaire, dirigé par le P. Germain Reydon, le créateur de l'homologue bulgare du *Pèlerin*. Enfin, la mission de Sliven est desservie jusqu'en 1934.

Les espérances de conversion au catholicisme du pays s'éloignent peu à peu. L'Eglise Uniate Bulgare se trouve confrontée au même problème que ses homologues : comment peut-on être un véritable Bulgare tout en étant catholique ? Cette Eglise ne compte que peu de fidèles, et manque singulièrement de prêtres, l'idée d'un séminaire réunissant latins et byzantins ne verra jamais le jour.

Roumanie

En donnant naissance à la « Grande Roumanie », les traités de Saint-Germain en Laye de 1919, complétés l'année suivante par celui de Trianon, augmentent en même temps le nombre de catholiques du pays. En effet, en

1700, une majorité des Orthodoxes de Transylvanie avaient rejoint Rome, créant l'Eglise Gréco-Catholique de Roumanie.

Evrard (Joseph) Evrard (1878-1960)



Né à Paris, le 26 octobre 1878, il entre en 1896 au noviciat de Livry. Il est un des deux premiers religieux envoyés en Russie en 1905. Après la guerre, il est encore dans les pionniers de la mission roumaine. Il arrive à

Blaj en 1923 et passe au rite oriental. Après un essai infructueux à La Trappe, il rejoint Beius. Titulaire d'un passeport roumain, il est recteur du collège pontifical roumain à Rome (1938-1947). Après un passage à Jérusalem (1947-55), il rentre à Lorgues où il meurt le 2 avril 1960.

Aucun Institut religieux n'est présent au sein de cette Eglise, ce qui pousse les évêques à prendre contact avec des congrégations pour qu'elles viennent s'y implanter. Après le départ du clergé hongrois ou allemand, l'expérience orientale des Assomptionnistes et leur service hospitalier durant la première guerre mondiale placent logiquement la congrégation dans la liste des religieux pouvant venir se mettre au service de cette Eglise. Un accord conclu

entre le P. Quenard et l'archevêque de Blaj, Mgr Suciù, aboutit en 1923 à l'arrivée des PP. Evrard Evrard et Adémar Merckx au centre historique de l'Eglise Gréco-Catholique roumaine, à Blaj même.

D'abord professeurs de français dans les lycées gréco-catholiques de la ville, ils achètent ensuite une maison qu'ils aménagent en internat pour les jeunes fréquentant ces lycées tout en souhaitant devenir prêtres. En 1925, les religieux passent au rite byzantin et la Casa Domnului ouvre ses portes. Ce sera l'une des premières sources de vocations roumaines, mais en sortiront aussi des futurs prêtres diocésains, dont l'un, Mgr Alexandre Todea, deviendra de fait en 1955, puis officiellement en 1990, archevêque de Fagaras et d'Alba Iulia⁴, puis Cardinal en 1991.

De là, ils prennent également en charge la paroisse voisine des Saints Archanges, en 1937, et rayonnent sur la ville à travers de nombreuses initiatives (édition d'une revue mariale, Tiers-Ordre de St Augustin). La plus

⁴ Ce qui correspond à l'archevêché de Blaj, et qui lui donne le primat des évêques gréco-catholiques du pays.

notable est la construction d'une petite chapelle dédiée à Notre-Dame des Pauvres (*Fecioare Saracilor*) dans les collines à quelques kilomètres de Blaj. Le P. Merckx, de nationalité belge, a été marqué par l'apparition de la Vierge à Banneux, en 1933, et lance la construction d'une réplique à Blaj. C'est une manière de transposer en Roumanie les pèlerinages à Lourdes, puisque, chaque année, une grande procession y est organisée à l'occasion de la fête de l'Assomption.

Mais Blaj n'est pas le seul lieu d'activité. En 1925, deux autres religieux arrivent à Beius, dans le diocèse d'Oradea, au Nord-Ouest de la Roumanie, où ils prennent la direction d'un internat de garçons. En 1926, ils ouvrent l'alumnat Cristos Rege, et l'année suivante un noviciat pour les premières vocations roumaines. Le premier assomptionniste est le Frère Emilian Indrea, frère convers, qui était auparavant au service de l'évêque d'Oradea. En 1928, les trois premiers Assomptionnistes roumains font leurs premiers vœux. Le premier prêtre ordonné sera, en 1935, le P. Axente Axente. La même année, l'apostolat se développe avec le lancement d'une revue de culture, nommée *Observatorul*.

Une troisième implantation en Transylvanie voit le jour en 1926 à Lugoj, près de Timisoara, à l'Ouest du pays où, là aussi, les religieux prennent la charge de l'internat diocésain. En 1934, ils prennent pied dans la capitale, à Bucarest, en construisant un grand immeuble rue Christian Tell, à l'ombre de l'ambassade de France. Sous l'impulsion du P. Alype Barral, qui avait auparavant contribué au rayonnement de l'établissement de Beius, l'Assomption y établit un foyer d'étudiants, une salle pour des conférences publiques de haut niveau, et y lance une revue, nommée *Decalogul*.

Mais l'œuvre la plus visible résultera, en 1938, de l'arrivée des byzantinistes de Kadiköy et de leur impressionnante bibliothèque, sous la direction du P. Vitalien Laurent, successeur en 1930 du P. Sévérien Salaville. La Turquie n'était plus depuis longtemps le centre de la Mission d'Orient, et les savants n'avaient pas de raison particulière de rester à Istanbul. L'Institut Français d'Etudes Byzantines contribue alors activement à la vie intellectuelle de la société roumaine, donnant à l'Assomption une nouvelle visibilité en Roumanie. La compétence assomptionniste est reconnue en 1938 lorsque le P. Evrard est nommé recteur du collège roumain Pio Romano, à Rome.

Russie

L'Union Soviétique de 1924 compte encore un million et demi de catholiques et près de 300 prêtres. Mais le dernier évêque est expulsé cette année-là, laissant le troupeau sans pasteur. Le Pape Pie XI, attentif à leur situation, nomme le P. d'Herbigny (1880-1957), jésuite français, responsable d'une commission *pro Russia*. Les rêves de l'entrée triomphale du catholicisme en Russie après la chute du tsarisme sont loin, mais il est nécessaire de prendre soin des fidèles, souvent d'origine allemande ou polonaise. Alors à Makiévka, le P. Pie Neveu, est choisi pour occuper le poste d'administrateur apostolique de Moscou. Sacré évêque en secret à Berlin, Mgr d'Herbigny se rend à Moscou et sacre à son tour Mgr Neveu, le 21 avril 1926, à huis clos et dans le plus grand secret, dans l'église Saint Louis-des-Français. Propriété de la communauté française depuis le XVIII^{ème} siècle, elle devient le lieu d'exercice de ministère de Mgr Neveu. Mgr d'Herbigny sacre d'autres évêques, qui seront rapidement expulsés.

Le sacre clandestin finit pas être connu par la police soviétique, mais le nouvel évêque est efficacement protégé par l'ambassadeur de France. Le gouvernement soviétique lui permet de ne s'occuper que des Français. Mgr Neveu nomme deux vicaires généraux pour les fidèles polonais ou de rite slave. En 1926, il fait venir à Moscou le Fr. Mailland, qui était resté à Makiévka, et l'ordonne *ad missam*. Celui-ci, qui remplit de nombreuses fonctions, est harcelé par la police, ses domestiques sont arrêtés, et un cancer du foie finit par le faire quitter l'URSS trois ans plus tard. Mgr Neveu se retrouve à nouveau seul, mais il est hébergé à l'ambassade de France. Il parvient à se maintenir pendant plus de dix années à Moscou, évêque d'un diocèse énorme dont le nombre de fidèles diminue de jour en jour, à cause des arrestations, des déportations, des expulsions et des exécutions. Le Guépéou essaye sans cesse de se débarrasser de lui et il parvient à ses fins en 1936. Des ennuis de santé obligent Mgr Neveu à rentrer en France, et contrairement aux promesses qui lui ont été faites, il n'obtiendra le visa de retour qu'en 1946, c'est-à-dire à sa mort !

Mais, depuis un an, l'évêque n'était plus le seul Assomptionniste en poste à Moscou. En 1933, un accord conclu entre Roosevelt et Litvinof permettait la reconnaissance de l'URSS par les Etats-Unis et la réouverture de l'ambassade américaine à Moscou. L'habileté diplomatique des reli-

gieux américains permet d'inclure dans l'accord la présence d'un aumônier catholique, pour les fidèles de l'ambassade. C'est donc un Assomptionniste

américain, le P. Léopold Braun qui arrive à Moscou en 1934. Il seconde Mgr Neveu et remplit de nombreux services à Saint Louis-des-Français, protégé également par l'ambassade de France. Après le départ de l'évêque, il devient donc curé de l'église au cours d'une période de plus en plus difficile. Après la prise de contrôle de l'Eglise Orthodoxe, les autres confessions et religions sont de plus en plus persécutées. En 1938, Saint-Louis reste ainsi la dernière paroisse catholique du

Pie (Eugène) Neveu (1877-1946)

Il naît le 24 février 1877 à Gien (Loiret), il prend l'habit à Livry en 1895. Formé en Orient, il est envoyé en Russie en 1905. Après St Pétersbourg et Makievka, il est consacré évêque à Moscou en 1926. Bénéficiant de la protection de l'ambassade de France, il est constamment surveillé et exerce son ministère dans des conditions difficiles. Il retourne en France en 1936 pour se faire soigner mais n'obtient pas son visa de retour. S'installant à Paris, il ordonnera de nombreux religieux à Lormoy. Il meurt dans la capitale 17 octobre 1946.



pays. Des paroissiens sont régulièrement arrêtés, le gouvernement tente plusieurs fois de saisir l'église, des vols mystérieux y sont commis....

Turquie

Les mouvements de population consécutifs à la guerre gréco-turque puis au Traité de Lausanne (1923) ont fait partir la grande majorité des chrétiens de Turquie. Seuls les Grecs demeurant à Istanbul sont autorisés à rester. Après des lois qui leur sont défavorables, ils partiront progressivement à partir des années 30, jusqu'à n'être aujourd'hui plus qu'une poignée (on les estime à 5 000). Admirateur de la « laïcité à la française » et d'Emile Combes, Mustapha Kemal Atatürk impose à tout le pays sa politique de laïcisation. Refuge pour l'Assomption au temps des luttes anticléricales, la Turquie se voit rattrapée par les même idées ! Les établissements étrangers peuvent rester, mais à condition qu'ils n'abordent pas le thème religieux. La diplomatie française doit céder du terrain, et défend prioritairement les établissements qui disposent de professeurs qualifiés, ce qui n'est

pas le cas des écoles des Assomptionnistes et des Oblates. Elles disparaissent alors les unes après les autres.

Maximilien (Antoine) Malvy (1878-1950)

Il est né le 21 septembre 1878 à Decazeville dans l'Aveyron. Novice à Phanaraki en 1897, il reste en Orient jusqu'en 1907, d'où il est envoyé au secrétariat général de la Bonne Presse. Après la guerre, il est appelé à Varna. Le P. Sollier le nomme Vicaire Provincial pour l'Orient en 1929 où il a la tâche de liquider de nombreux postes turcs. Econome provincial à Lyon, il en devient le Provincial (1938-46). Fatigué, il se retire deux ans à Saint-Sigismond puis rejoint Lorgues où il meurt le 27 juillet 1950.



Les religieux abandonnent alors l'Asie Mineure et doivent fermer leurs écoles ou collèges d'Izmit, de Gallipoli, de Zongouldak, de Bursa, d'Eskisèhir mais aussi de Kadiköy ou de Karagatch. Dans ce dernier lieu, un alumnat destiné à des jeunes Bulgares se destinant à devenir frères convers est organisé en 1924, après la fermeture du collège, mais il sera définitivement fermé en 1935. Une présence paroissiale demeure un temps à Bursa, Zongouldak ou Ko-

nia, mais la population chrétienne ayant trop diminué, ces postes sont abandonnés les uns après les autres, parfois après une longue permanence d'un seul religieux (Bursa est fermé définitivement en 1928, Konya en 1935, Zongouldak en 1952). Le P. Maximilien Malvy a la tâche pénible de se séparer des biens turcs.

Quant au collège de Koum-Kapou, il est le dernier à tenir, mais doit lui aussi fermer en 1935. Dans les années 1930, en effet, diverses lois visent les écoles étrangères et rendent la vie de plus en plus difficile : suppression de la scolarité pour les enfants de moins de 7 ans, disparition obligatoire des écoles de moins de 30 élèves. On estime maintenant que les religieux auraient pu garder leurs écoles, mais ils prennent peur quand, en juin 1935, le port de l'habit religieux est interdit. Devant la vague d'hostilité religieuse qu'ils sentent venir, Oblates et Assomptionnistes décident de fermer leurs écoles, se refusant à devenir de simples professeurs, semblables en tout point aux enseignants laïcs. La crainte d'une véritable

persécution religieuse explique ce départ précipité, alors que d'autres congrégations religieuses ont fait le pari de rester.

Le séminaire léonin de Kadiköy qui ne compte plus que 8 élèves en 1925 doit lui aussi fermer ses portes après plus de 25 années de fonctionnement. Il aura formé en tout plus d'une soixantaine d'Assomptionnistes de rite latin, une vingtaine de rite byzantin, une quinzaine de prêtres séculiers byzantins et une dizaine de prêtres latins ou arméniens. Quant à l'œuvre des *Echos d'Orient*, elle finit par se transporter en 1938 à Bucarest. Les tracasseries administratives turques, le départ des chrétiens orientaux d'Istanbul peuvent expliquer ce déplacement, vers une contrée à l'époque beaucoup plus favorable au développement assomptionniste.

La mission se concentre désormais sur les deux communautés restantes : à Kadiköy, où les religieux sont rejoints par les Oblates dans leur dernière implantation turque, s'ajoute une nouvelle fondation à Ankara. Cette ville du centre de l'Anatolie est devenue la capitale en 1922, et la présence de nombreux catholiques étrangers pousse l'administrateur apostolique à demander au P. Ludovic Marseille de venir s'y installer. Celui-ci quitte Eskişehir en 1925 pour s'établir dans les locaux de l'Ambassade de France. Ce faisant, il rayonne sur la région et dessert parfois ce qui fut d'anciens postes de mission assomptionnistes. La congrégation y sera présente jusqu'en 2000.

Grèce

La fondation de l'Assomption grecque tient d'abord à la persévérance du P. Basile Roussos.

Faisant partie de l'encadrement de l'album d'Héraclion, refuge de celui de Koum-Kapou pendant la guerre, il essaie tout d'abord de s'y maintenir jusqu'en 1922 en exerçant son apostolat auprès des bavares de la capitale grecque. Il revient quatre ans plus tard, en convalescence, où il reprend son apostolat précédent, tout en devenant le recruteur des Frères Maristes. L'évêque d'Athènes, successeur de Mgr Petit, est cependant hostile à la présence assomptionniste en Grèce, craignant une trop forte concurrence avec le clergé diocésain. Les années suivantes, deux autres Pères grecs parviennent à exercer leur ministère dans les environs d'Athènes. Après de nom-

breuses pressions, l'Assomption obtient en 1933 l'autorisation d'y former une communauté.

Elpide (Iannis) Stéphanou (1896-1978)

Il voit le jour dans le 8 janvier 1896 à Syra, une des îles des Cyclades. Ayant connu les pérégrinations de l'alumnat grec déplacé à Héraklion, il entre au noviciat de Lumières en 1916. Après un passage aux Etudes Byzantines de Kadiköy (1928-35), il est nommé supérieur de la communauté d'Athènes. Membre des commissions préparatoires du Concile, il entretient des bonnes relations avec des métropolites et des théologiens orthodoxes. Il réside à partir de 1965 dans la maison des Sœurs de la Croix d'Athènes où il meurt le 4 janvier 1978.



Quatre religieux grecs s'y installent en 1934, bientôt rejoints par celui qui est leur supérieur, le P. Elpide Stéphanou. Ils accueillent également six alumnistes grecs. Ceux-ci sont originaires des îles de la Mer Egée, en particulier Syra, comme la grande majorité des catholiques latins du pays, marqués par la présence italienne. Une chapelle dédiée à Ste Thérèse de l'Enfant Jésus est ouverte, sa fréquentation finit par attirer l'attention des autorités.

Celles-ci reprochent aux reli-

gieux de l'avoir ouvert sans leur autorisation, elles la font fermer en 1936 et mettent le supérieur sous les verrous. Mais il sera immédiatement libéré et la chapelle sera autorisée.

Les religieux effectuent principalement un travail d'aumônerie, auprès de sœurs ainsi que de la direction d'une Conférence Saint Vincent-de-Paul. Ils ouvrent également une librairie religieuse. Le premier candidat de la nouvelle Assomption grecque est le Fr. Gregorios Nowack qui prend l'habit en 1937. La même année, Mgr Roncalli ordonne le 25 juillet à Constantinople le P. Antoine-Grégoire Vuccino, qui devient l'évêque du diocèse de Syra. Pendant sept ans secrétaire de Mgr Petit à Athènes, il était alors à Kadiköy. En 1938, le P. Stéphanou fonde également une petite congrégation féminine diocésaine, les Sœurs de la Croix.

Yougoslavie

En plus de la Roumanie, les années 20 voient l'établissement de l'Assomption dans une autre terre orthodoxe. Accompagné de deux

Oblates, le P. Privat Bélard, ancien directeur de collège de Plovdiv débarque à Belgrade le 1^{er} mars 1925. Son arrivée est en fait liée à celle des Oblates. Par diverses relations, celles-ci trouvent à Belgrade un excellent terrain pour poursuivre leurs activités éducatives de Turquie, rendues impossibles par la situation politique. Les quelques 30 000 catholiques de Belgrade manquent de prêtres, il y a là une opportunité pour l'Assomption.

Une chapelle servant d'  glise paroissiale est construite en 1927, elle est dédiée à Notre-Dame de l'Assomption. Le P. Bélard est rejoint par d'autres religieux qui se consacrent à de multiples tâches : organisation d'un petit alumnat, constructions d'écoles pour les Oblates, cours de religion dans les écoles voisines, organisation de « voyages-pèlerinages » pour les anciens poilus de l'Armée d'Orient, desserte d'une paroisse    Bor, dans une région minière à la frontière roumaine... La grande ambition du P. Bélard sera de construire un monument aux morts aux 45 000 soldats français de l'Armée d'Orient tombés en Serbie et en Macédoine. Les travaux commencent en 1939 mais seront interrompus par la guerre deux ans plus tard.

En arrivant dans le jeune « Royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes », les Assomptionnistes rêvaient d'y construire un collège similaire à celui de Plovdiv, toujours dans un but de ramener leurs frères orthodoxes dans le bercail romain. Mais très vite ils se rendent compte de l'impossibilité du projet qui est oublié. Les vocations resteront en petit nombre, même si quelques alumnistes sont recrutés.

Jérusalem

La guerre terminée, les pèlerins reviennent à Jérusalem, avec les pèlerinages de pénitence ou d'autres groupes. Si la fréquentation de l'accueil se stabilise, elle n'atteint plus les sommets d'avant-guerre. Il faut dire que les hôtels commencent à se multiplier et que la concurrence devient plus rude. La revue *Jérusalem* reparaît en 1924, mais elle ne survivra pas aux craintes nées après le Front Populaire de 1936. Loin des colonies entières d'avant-guerre, les religieux n'y sont plus que cinq ou six.

L'Assomption dispose maintenant d'une autre maison à Jérusalem. En 1923, l'autorisation est donnée pour la construction d'une crypte et d'une maison sur le site de Saint-Pierre en Gallicante. Ayant déjà à son actif la fin des travaux de Notre-Dame de France, le P. Etienne Boubet y r  a-

lise l'œuvre de sa vie. La crypte est achevée en 1926, l'église supérieure commencée en 1928 est consacrée en septembre 1931. Une petite maison permet aux religieux d'y accueillir les pèlerins qui viennent de plus en plus nombreux sur le site. Gardien du lieu, le Fr. Franciscus Haas y séjournera notamment de 1938 à 1990, y devenant le guide des pèlerinages.

Europe

Angleterre

Comme les Etats-Unis et le Canada, l'Angleterre se retrouve en 1923 sous la responsabilité de la Province de Paris. Les religieux anglais sont encore peu nombreux, et viennent pour la plupart de l'alumnat de Bethnal Green. L'Assomption y dessert principalement cinq paroisses, dans la capitale (Bethnal Green, Charlton, Brockley) ou à proximité (Rickmansworth), ou bien sur la côte méridionale du pays (Newhaven). Dans la plupart des cas, la paroisse est accompagnée d'écoles primaires.

Mais les évêques souhaitent que la congrégation prenne en main un collège. Ils rencontrent alors les intérêts des Pères de St Edme qui leur apportent le collège de Hitchin, dans le Hertfordshire, à une soixantaine de kilomètres de Londres. Cette congrégation française, fondée dans le diocèse de Sens en 1843, se trouve dans une situation périlleuse, faute de recrutement. Elle comprend trois branches, basées en France, aux Etats-Unis et en Angleterre. Les religieux ont la possibilité de choisir leur avenir : l'arrêt du recrutement en vue de la fin de la congrégation, l'agrégation au clergé séculier ou à une autre famille religieuse. C'est cette troisième possibilité que choisit la branche anglaise, poussée par le cardinal Bourne, archevêque de Westminster. Finalement, seuls quatre religieux vont intégrer l'Assomption en 1925, dont le Fr. Andrew Beck qui sera plus tard évêque de Brentwood, Salford puis archevêque de Liverpool. En plus du collège de Sens, en France, ils offrent à l'Assomption le collège St Michael d'Hitchin, qui avait bien fonctionné durant la première guerre mondiale, mais que la crise d'après-guerre avait plongé dans de vertigineuses dettes.

C'est le P. Marie-Louis Deydier qui est chargé de la réorganisation de l'ensemble, lequel comprend également une paroisse attenante. La tâche est délicate, mais au bout de plusieurs années, l'établissement est à nouveau florissant. Doté d'une école apostolique, il permettra également de fournir

l'Assomption en vocations anglaises. En 1931, les religieux sont appelés plus au Nord du pays, à Nottingham où l'évêque leur demande d'ouvrir un collège catholique. La Becket School débute modestement, au bout de la première année de fonctionnement les élèves ne sont que 42. Mais 40 ans après, ils seront plus de 260.

Espagne

L'alumnat d'Elorrio connaît un nouveau départ en 1923, avec des effectifs plus réduits, puisqu'il est réservé aux jeunes Espagnols et que l'évêque de Vittoria empêche la présence des élèves basques. L'alumnat évolue vers une forme d'école apostolique, c'est-à-dire qu'il ne prépare des élèves que pour l'Assomption. Les difficultés économiques n'empêchent pas la vie du petit alumnat qui fonctionne avec une trentaine d'élèves. De jeunes Espagnols entrent au noviciat à la fin des années 20, laissant espérer à long terme la naissance d'une Assomption espagnole. L'alumnat fête ses noces d'argent en avril 1932, mais déjà s'approche le spectre de la guerre civile. Contrairement aux craintes qu'elle avait suscitées, l'agitation républicaine épargne l'alumnat pendant quelques années, même si en 1934, il n'y a plus que deux professeurs et une quinzaine d'alumnistes. Mais une fois la guerre déclenchée en 1936, la maison est occupée et saccagée par des miliciens. Ses occupants doivent se réfugier dans un couvent mariste puis sont évacués à Saint-Jean de Luz par un navire anglais. Les enfants repassent la frontière pour rejoindre leur famille, tandis que les religieux espagnols se retrouvent mobilisés, dans les deux camps.

L'avancée des troupes nationalistes permet de reprendre possession de l'alumnat en 1937. Le P. Fortuné Badaroux, supérieur jusque 1926 puis économe, entreprend sa restauration, seul, sans argent et sans aide. Sa tâche terminée, il rentre en France, épuisé, pour laisser les destinées de l'alumnat aux jeunes religieux espagnols. Alors que le reste de l'Europe va à nouveau s'enflammer, la paix est revenue en Espagne, ce qui laisse la voie ouverte à de nouvelles œuvres.

Allemagne

La maison alsacienne de Dinsheim doit être fermée en 1927 et réunie à Scherwiller, sous la pression de l'évêque qui souhaite que soit mis fin à

ses nombreuses quêtes pour les missions orientales. Le P. Césaire Kayser sillonne alors les pays de langue allemande, en quête de donateurs, mais aussi en vue d'une future implantation assomptionniste. Dans son entreprise, il se lie avec un ancien frère convers des Ermites de Saint Augustin, le Fr. Jakob Doeppler. Manifestant son désir d'entrer à l'Assomption, il parvient en outre à acheter une maison à Scheidegg, en Bavière, en 1928. Il recrute une dizaine de jeunes volontaires, prêts à devenir Assomptionnistes et il transforme la maison en imprimerie d'où sort la revue *Missionen der Augustiner von Mariä-Himmelfahrt* ; la maison a pour vocation d'accueillir des frères convers.

La fondation est cependant faite sans concertation avec les autorités assomptionnistes, qui sont mises devant le fait accompli. L'autorisation de l'évêque se fait attendre, et ce n'est qu'en 1931 que les premiers frères peuvent commencer leur noviciat. La même année, l'imprimerie est considérablement agrandie par l'achat d'une ancienne fabrique de chapeaux. La revue compte plus de 30 000 abonnés.

Cette communauté ira jusqu'à compter une quinzaine de frères convers, encadrés par deux Pères alsaciens, mais elle va être confrontée à la montée de l'idéologie national-socialiste. Cette fondation française est mal vue, d'autant plus que le supérieur, le P. Libermann Weisshaar est alors considéré comme ayant déserté lors de la première guerre mondiale. Il doit fuir en France en 1935. Le recrutement des frères convers s'est effectué un peu rapidement, des problèmes de mœurs obligent les supérieurs à en renvoyer certains. Désirant se venger, ils accusent alors la communauté, sur fond de manipulation nazie qui souhaite le départ de ces religieux appartenant à une congrégation française. L'étau se referme sur la communauté : après une descente de police en 1936, la revue est interdite l'année suivante. Les religieux sont finalement dispersés en 1938. Au final, seuls six frères convers restent à l'Assomption et sont répartis dans les différentes communautés de la Province de Lyon.

Italie

En 1926, deux religieux français, les PP. Archange Emerau et Tite Giraudo arrivent à Florence pour y fonder une nouvelle communauté, à proximité d'un pensionnat tenu depuis plus de trente ans par les Oblates. Ils

s'établissent dans un ancien couvent de Carmélites, Santa Maria-Magdalena de Pazzi, du nom d'une carmélite italienne du XVII^{ème} siècle dont les reliques y ont un moment été conservées. Les Assomptionnistes desservent l'église attenante, à destination de la colonie française, tout en assurant quelques cours à l'extérieur pour subvenir à leurs besoins. Ils sont bientôt rejoints en 1932 par 21 alumnistes en provenance de Castelgandolfo.

Car après la disparition de Vinovo, en 1923, la Curie Généralice avait débuté un petit alumnat, dans ses lieux de villégiature estivale. Au premier essai à Fara-Sabina jusque 1925, succède une tentative plus aboutie à Castelgandolfo, à 20 km de la ville éternelle, en 1929. Trois ans plus tard, on décide donc de ramener le tout à Florence, après avoir agrandi les bâtiments existants. L'alumnat ne recrute en théorie que pour l'Assomption, les parents sont prévenus à l'avance, et pourtant les résultats n'atteignent pas les espoirs escomptés. Les familles ne respectent pas toujours leurs engagements, mais cinq alumnistes entrent quand même à l'Assomption. Les premiers postulants peuvent être envoyés à Nozeroy en 1933.

Amérique

Etats-Unis

A peine terminé, le nouveau collège de Worcester est victime d'un incendie en mars 1923. Le toit, les laboratoires et les dortoirs sont détruits, mais le reste du bâtiment est intact. Deux semaines plus tard, les cours peuvent reprendre. Le nouveau supérieur, le P. Clodoald Sérieix entreprend alors de rebâtir ce qui a été détruit. Grâce aux assurances et aux généreux donateurs, il peut même agrandir une nouvelle fois le collège en construisant une nouvelle aile ainsi qu'un gymnase, achevés en 1925. La renommée du collège s'étend encore, mais il est durement touché par la crise de 1929. Les franco-américains n'ont plus assez de moyens pour y envoyer leurs enfants, ainsi est-il décidé d'accueillir des externes. Les 300 élèves de 1926 ne sont plus que 197 en 1934, malgré les tournées de recrutement effectuées dans les paroisses. Ainsi la base du recrutement doit-elle être élargie, pour accueillir des élèves ne maîtrisant pas le français. Une classe préparatoire leur est destinée.

Clodoald (Antonin) Sérieix (1880-1948)

Il naît dans le diocèse de Tulle en 1880, dans le village de Saint-Exupéry. Alumniste au Breuil puis à Brian, il fait ses premiers vœux à Livry en 1898. Envoyé en Orient, en 1907, il se rend en Angleterre en 1908 où il connaît Brockley, Newhaven puis Bethnal Green après la guerre. Devenu vicaire provincial d'Amérique du Nord en 1923, il vit à Worcester puis revient à Paris comme provincial jusqu'en 1935. Il retourne ensuite à Worcester où il meurt le 8 mars 1948.



La survie du collège ne peut passer que par son « américanisation » progressive. Les religieux français ne parlent pas toujours anglais, et ne peuvent assurer certains cours. Il devient nécessaire de recruter des vocations locales. Les premières arrivent par le Cercle Saint Jean, mis en place par le P. Staub à Worcester, et le premier religieux américain, le P. Louis Robert est entré au noviciat de St Gérard en 1921. Ordonné prêtre

en 1929, il meurt accidentellement l'année suivante. A partir de 1925, les novices sont envoyés pour la formation théologique au Canada, puis en Europe. Les premiers prêtres reviennent d'Europe au début des années trente, et occupent progressivement les postes d'enseignement au collège. Ils sont aussi poussés à suivre des cours dans les prestigieuses universités américaines, afin de fournir un corps professoral de qualité. Enfin, une « école apostolique » (alumnat) est ouverte en 1935 pour les éventuels candidats au sacerdoce. Ainsi, des 21 membres de 1936, 6 deviendront Assomptionnistes.

Canada

Ayant finalisé l'achat d'un terrain à Sillery, le P. Marie-Clément Staub peut lancer la construction de la première maison assomptionniste canadienne. Il a vu très large et du projet initial, seuls les deux cinquièmes seront bâtis, faute de ressources disponibles. La basilique dédiée au Sacré-Cœur ne sera jamais construite. Neuf ans après leur admission dans le diocèse, les religieux peuvent enfin prendre possession de leur résidence, en 1925. Cette maison devait être à la fois communauté d'œuvres et noviciat, mais c'est le deuxième aspect qui prendra rapidement le dessus.

Les deux premiers religieux canadiens ont, quant à eux, rejoint la congrégation en 1921 et 1923 et sont envoyés se former en Europe. Mais pour implanter plus durablement l'Assomption en terre canadienne, il est décidé que la maison de Sillery joue le rôle de noviciat, accueillant les candidats du Québec et des États-Unis. Entre 1927 et 1948, ce noviciat connaîtra pas moins de 152 prises d'habits, dont la moitié persévérera. Beaucoup de frères convers sont reçus, mais peu resteront définitivement. Le noviciat terminé, les religieux rejoignent le Vieux Continent, pour effectuer leur formation dans les scolasticats belges et français. Revenant en Amérique, ils sont surtout affectés à Worcester et New York, à moins qu'ils ne soient chargés de la formation des novices.

Le rayonnement assomptionniste est somme toute assez limité. La priorité étant donnée à la formation des novices, les religieux ont peu d'activités à l'extérieur. Le P. Staub se consacre presque entièrement au suivi des Sœurs de Ste Jeanne d'Arc et meurt en 1936.

Chili

Le découpage en Provinces crée en 1923 un Vicariat d'Amérique du Sud, comprenant le Chili et

l'Argentine. Résidant à Buenos Aires, le P. Séraphin Protin en est le premier supérieur, avant d'être relayé en 1929 par le P. Zénobe Goffart, basé au sanctuaire de Lourdes. Il occupera cette fonction jusqu'en 1953.

Après une phase d'expansion rapide, la mission chilienne connaît quelques années de stabilité. Les églises Nuestra Señora de Lourdes et La Asunción de Los Andes sont érigées en paroisses, respectivement en 1923 et 1929, alors

Séraphin (François) Protin (1876-1946)	
	Il naît le 24 janvier 1876 à Fillièvres, dans le Pas-de-Calais. Il entre au noviciat de Livry en 1892. Compagnon du P. Merklen à Louvain de 1900 à 1913, il est lui aussi écarté. C'est en Argentine qu'il déploie son zèle apostolique. Vicaire d'Amérique du Sud de 1923 à 1929, il est rappelé en France pour devenir Provincial de Bordeaux (1929-1933). Victime d'ennuis de santé, il se remet et devient administrateur de la Bonne Presse jusqu'en 1945. Il doit prendre du repos à Pont-l'Abbé d'Arnoult où il meurt le 28 juillet 1946.

que Talacahuano est rendue au diocèse en 1924. Trois religieux la desservant meurent en effet de la fièvre typhoïde en quelques années, l'Assomption préfère partir. Située dans un milieu ouvrier, la paroisse de Lota se trouve, quant à elle, en pleine zone de turbulences. Car cette époque s'accompagne d'un durcissement des luttes ouvrières et d'une montée du socialisme. Au cours d'une manifestation violemment réprimée par la police, le P. Bruno Delpouve, qui se tenait tranquillement dans le presbytère, est ainsi tué en 1921 par une balle perdue.

La victoire d'une coalition radicale-socialiste aux élections de 1924 aboutit l'année suivante à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Mais contrairement à ce que l'on craignait, il n'y aura ni persécution religieuse ni expulsion des prêtres étrangers. La situation deviendra même plus calme pour l'Eglise, c'est la fin du système du patronat et des « *querelles théologiques* ».

Les catholiques sont ainsi forcés de se préoccuper des questions sociales qui commencent à prendre une place de choix. Comme réponse à cette question, l'Action Catholique est lancée au Chili en 1931, ce qui apporte un dynamisme apostolique certain.

Comme en France ou ailleurs, les paroisses assomptionnistes font pleinement partie de ce mouvement d'ensemble, notamment à Lota. Cette paroisse est aussi considérée comme la pionnière de la « lutte contre les Pentecôtistes », qui commencent à fleurir depuis la séparation de l'Eglise et de l'Etat et donc de la liberté religieuse accordée à toutes les confessions.

Déjà désorganisé par une situation politique plutôt confuse, le pays est touché de plein fouet par la crise de 1929. Les religieux organisent de



Sanctuaire ND de Lourdes à Santiago,
détruit par le séisme de 1927

grandes soupes populaires pour faire face au rationnement et nourrir leurs paroissiens. Ils doivent même élever des abeilles pour produire du miel qui remplace le sucre au prix devenu prohibitif. Les communautés et les églises ne sont pas non plus épargnées par les événements. Un tremblement de terre détruit en 1927 le sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes, un autre en 1939 détruit cette fois les églises de Concepción et de Lota. Reconstitués, les édifices seront antisismiques, mais l'addition est salée pour la Province de Bordeaux qui peut heureusement compter sur ses bienfaiteurs. Les travaux seront longs, la nouvelle basilique de Lourdes ne sera ainsi achevée en 1958.

Ne pouvant plus compter sur des renforts venus de France, les religieux sont obligés de recruter sur place. Leur préoccupation d'abord pastorale et missionnaire ne leur donne pas le temps nécessaire à y accorder, mais l'insistance des Européens aboutit à la troisième tentative d'implantation d'un alumnat en terre chilienne. Inauguré en 1928 à Lourdes, il se déplace deux ans plus tard à Mendoza où il restera jusqu'à sa fermeture en 1967. Les alumnistes sont bientôt une trentaine, les quatre premiers postulants s'embarquent pour le noviciat de Pont-l'Abbé d'Arnoult en 1934. L'Assomption chilienne a enfin assuré sa survie, 34 prêtres et 3 frères convers sortiront de Mendoza.

Argentine

Devant l'importance que continuent à prendre les pèlerinages à Santos Lugares, l'archevêque de Buenos Aires décide en 1920 l'érection du sanctuaire en paroisse, avec le P. Antoine Silbermann comme premier curé. L'année suivante voit la pose officielle de la première pierre de la future basilique, inspirée de celle de Lourdes mais en beaucoup plus grand. La crypte est terminée en 1925, il faudra attendre plus d'une vingtaine d'années pour voir l'achèvement complet de la basilique supérieure. La construction est en effet largement retardée par le manque d'argent et la grande crise économique des années 30. La basilique ne sera terminée qu'en 1937 et les tours latérales en 1967. Cela ne décourage pas les Argentins qui s'y rendent en masse. Beaucoup d'Argentines veulent y faire baptiser leurs enfants : entre 1911 et 1949, on compte plus de 45 000 baptêmes ! L'industrialisation de la ville gonfle sa population, de nouveaux quartiers

naissent et la paroisse de la basilique grandit démesurément. Les Assomptionnistes prennent ainsi part à la rénovation ou la construction de nouvelles églises, dans les quartiers Saenz Peña et de Caseros. Mais pauvres en effectifs, ils en laissent la charge au diocèse. Par ailleurs, les religieux développent à l'ombre de la basilique une petite école primaire, le collège Notre-Dame de Lourdes. Des cours du soir y sont aussi dispensés pour des garçons souhaitant apprendre un métier. Enfin, en 1932, le P. Pierson lance une Union des Malades, affiliée à l'union du même nom existant en Europe. Il s'agit d'encourager la venue des malades au sanctuaire et de collecter des fonds pour eux.

La seconde communauté assomptionniste, située à Belgrano, se consacre plutôt aux œuvres sociales. En lien avec des Sœurs de Saint-Anne, le P. Heitman crée en 1924 l'Académie Sainte-Thérèse. Celle-ci est une école commerciale qui permet à des jeunes filles d'apprendre un métier dans des domaines aussi variés que la comptabilité, la dactylographie, les langues étrangères, la couture, la cuisine... Grâce au dévouement des religieuses et de mécènes fortunés, l'enseignement dispensé y est gratuit, ce qui permet l'admission de plus de 250 élèves. En 1926, son successeur lance l'Académie Saint-Martin, qui dispense des cours du soir à plus de 300 jeunes gens. Le niveau de vie du quartier s'élève peu à peu, grâce aux efforts des communautés religieuses qui y sont présentes. En 1937, une bienfaitrice construit de nouveaux bâtiments pour l'école primaire, le Colegio Manuel d'Alzon, ce qui laisse les installations précédentes libres. Ce sera pour la quatrième œuvre d'envergure de Belgrano, l'Académie San Roman. Pendant de l'Académie Sainte-Thérèse, elle s'adresse à des garçons à qui elle dispense des cours du soir en vue d'une future activité professionnelle.

La communauté de la rue Lavalle a, quant à elle, vocation d'être proche des milieux aisés de la capitale argentine. Siège du *Noël* argentin, sa bonne réputation permet au P. Séraphin Protin d'occuper une chaire dans chacune des deux facultés de la ville. Une librairie catholique y est lancée, son existence sera cependant éphémère. A cause d'un loyer trop élevé, les religieux doivent se replier en 1929 rue Saenz Peña. Apprenant la cause de ce déménagement, de riches familles se proposent alors d'offrir aux religieux un nouveau terrain sur lequel ils pourraient édifier une église. Le terrain est donc mis à leur disposition en 1930 et trois ans plus tard, l'église

Saint-Martin de Tours peut accueillir ses premiers fidèles. La communauté de Saenz Peña s'installe dans la résidence construite à côté. Nommé patron de la ville par les colons espagnol, l'évangéliste des campagnes gaULOISES ne disposait pourtant pas de sanctuaire à Buenos Aires. Il y avait donc une opportunité à saisir. De taille modeste, l'église a cependant l'honneur d'accueillir une relique du saint en 1935, lors de grandioses célébrations.

Les œuvres assumptionnistes d'Argentine acquièrent une certaine dimension, mais les ouvriers ne sont que 15. Il devient très vite important de recruter localement pour pouvoir continuer la mission. Un premier noviciat est inauguré en 1926, dans le presbytère de Santos Lugares. Mais le manque de personnel l'oblige à se déplacer au Chili où il ne durera pas. C'est sans doute la raison pour laquelle les Argentins répugneront à entrer à l'Assomption, 5 seulement jusqu'à la guerre.

Brésil

La fondation de l'Assomption au Brésil commence par une désillusion argentine... L'archevêque de Buenos Aires, le cardinal Santiago Luis Copello (1880-1967), demande en effet aux Assomptionnistes de fonder dans sa ville un groupe de presse catholique, dont le navire amiral serait un quotidien nommé *La Cruz*. Le P. Chérubin Artigue, de la Bonne Presse, est alors envoyé en Amérique du Sud en 1935, mais le projet est finalement abandonné. Il faut dire que confier une telle responsabilité à des religieux étrangers ne connaissant ni la langue ni l'histoire et ni les mentalités locales s'avère quelque peu incertain. Mais le religieux ne se décourage pas et s'oriente vers le Brésil. Il prend contact avec l'archevêque de Rio de Janeiro, le Cardinal Sebastiao Leme. Celui-ci le reçoit très bien mais diffère le projet qui ne verra jamais le jour. Le P. Chérubin Artigue s'installe provisoirement dans un collège des Frères Maristes, où il est rejoint par deux religieux hollandais.

Car une fondation au Brésil était déjà dans l'air du temps. Les Religieuses de l'Assomption tiennent un collège à Rio depuis 1911 et le Cardinal Leme avait depuis longtemps sollicité le P. Gervais Quenard pour une fondation. Le chapitre général de 1935 la prévoit, en y incluant la participation de religieux de la Province de Hollande qui compte alors de nombreux

jeunes prêtres. La courageuse installation du P. Artigue ne fait donc qu'anticiper ce qui avait été prévu. A partir de 1936, d'autres religieux bataves arrivent au Brésil et constituent leurs propres œuvres. Car il est prévu dès le début que chaque Province travaille dans un territoire qui lui serait propre, selon la stratégie missionnaire de l'époque. Rejoints par deux autres religieux français, les pionniers emménagent en 1937 dans une modeste résidence, avant de s'établir l'année suivante rue Senador Vergueiro. Ils y édifient une chapelle inaugurée l'année suivante, le jour de la Trinité qui donne son nom à l'édifice. C'est l'embryon de la future paroisse assomptionniste.

Afrique et Asie

Chine

Chassée d'Orient, la Province de Lyon poursuit son aspiration missionnaire. Le P Zéphyrin Sollier, termine son rapport au chapitre provincial de 1934 par l'exhortation du Christ : « *Si l'on vous persécute dans un pays, fuyez dans un autre* » (Mt 10,23). Le Chapitre Provincial confie alors la mission au Provincial de trouver un nouveau terrain de mission, ce sera

la Mandchourie. La proposition initiale vient d'un missionnaire français, le P. Lacroix, ancien de l'Alumnat du Breuil qui rêve de voir l'Assomption venir le rejoindre en Mandchourie.

La zone est sous la responsabilité des Missions Etrangères de Paris (M.E.P.), un contrat est signé en septembre 1935 avec le vicaire apostolique de Kirin, Mgr Gaspais, lui aussi des M.E.P. Les Assomptionnistes s'engagent à y construire

un grand séminaire pour former le clergé local de toute la Mandchourie ainsi qu'à installer une œuvre importante à Hsin King, la capitale. Ce

Zéphyrin (Joseph) Sollier (1883-1954)

Né à Saint-Martin de Belleville, en Savoie, en 1883, il entre au noviciat de Livry en 1891, puis il connaît l'Orient de 1903 à 1925 en Turquie, Bulgarie, Roumanie et Russie, avant d'être nommé supérieur à Miribel (1925-29), Provincial de Lyon (1929-38) et de Bordeaux (1938-46). Il assure ensuite un ministère à Marseille (1949-52) et termine sa vie à Lorgues où il meurt le 10 novembre 1954.



pourrait être un collège qu'il faudrait débiter le plus rapidement possible. Et au bout de quelques années, ils hériteraient d'un territoire de mission, autour de la ville de Harbin. Pour favoriser le clergé indigène, il leur est interdit de recruter parmi les élèves du grand séminaire, mais seront libres plus tard à Harbin.

Les deux premiers missionnaires sont les PP. Cyrille Paratte et Amarin Mertz qui arrivent à Kirin le 21 novembre 1935. Logeant chez les M.E.P., ils se consacrent principalement à l'apprentissage de la langue. Ils s'aperçoivent cependant très vite que le collège ne pourra jamais voir le jour. Une loi promulguée par les Japonais impose en effet la gratuité de l'enseignement tout en refusant les subventions aux établissements privés. Cette mesure rendrait beaucoup trop coûteux le fonctionnement du collège, l'idée en est abandonnée.

C'est donc le séminaire qui sera l'activité principale des religieux, qui sont déjà 11 en 1938. A peine ordonnés, les jeunes prêtres remplis d'enthousiasme sont envoyés « *par-delà les mers* », sans se douter du sort qui leur sera réservé. Le responsable du groupe est le P. Flavien Senaux, tout juste arrivé de Roumanie.

Les imprévus et les ennuis divers se succèdent pendant plusieurs années, la construction du séminaire de Hsin Kin ne peut débiter qu'en 1938. Entre le retour subit en Europe de l'entrepreneur, la procédure complexe imposée par l'administration locale et les dévaluations successives du franc qui font grimper le coût de la construction, les religieux ne sont pas épargnés. L'autorisation finit par être accordée, les travaux peuvent commencer. Mais le gouvernement a fixé le nombre maximal de séminaristes à 60, ce qui limitera le nombre d'entrées au séminaire pendant plusieurs années. En même temps, tous les futurs prêtres mandchous doivent passer par ce séminaire, ce qui est une manière de limiter le nombre de prêtres : on se méfie de cette étrange religion européenne.

En attendant l'ouverture, les religieux ne restent pas inactifs. Certains donnent des cours dans les petits séminaires des M.E.P. à Kirin et à Moukden, tandis que d'autres s'installent à Kirin où ils desservent la cathédrale. En 1939, c'est leur première implantation propre dans une paroisse du futur territoire de mission. Shuang Ch'eng est située à 30 km de Harbin, au centre d'un district de 5 000 km² qui compte 300 chrétiens. Les PP. An-

selme Austal et Livier Pierron ne vivent pas dans le luxe : tout paraît à l'abandon, il n'y a ni registres paroissiaux ni titres de propriété alors que les dettes sont, elles, bien réelles. La mission s'annonce difficile...

Tunisie et Algérie

A la Mandchourie va s'ajouter la Tunisie à partir de 1934. L'archevêque de Carthage, Mgr Lemaître, a en effet sollicité le P. Quenard pour que les Assomptionnistes viennent s'installer dans son diocèse. Les catholiques sont relativement nombreux dans le pays, tous sont des Européens (Français, Italiens ou Maltais) venus s'implanter dans ce protectorat français. Initialement, les religieux devaient y développer les œuvres de presse, mais celles-ci seront vite abandonnées, remplacées par l'urgence du ministère paroissial.

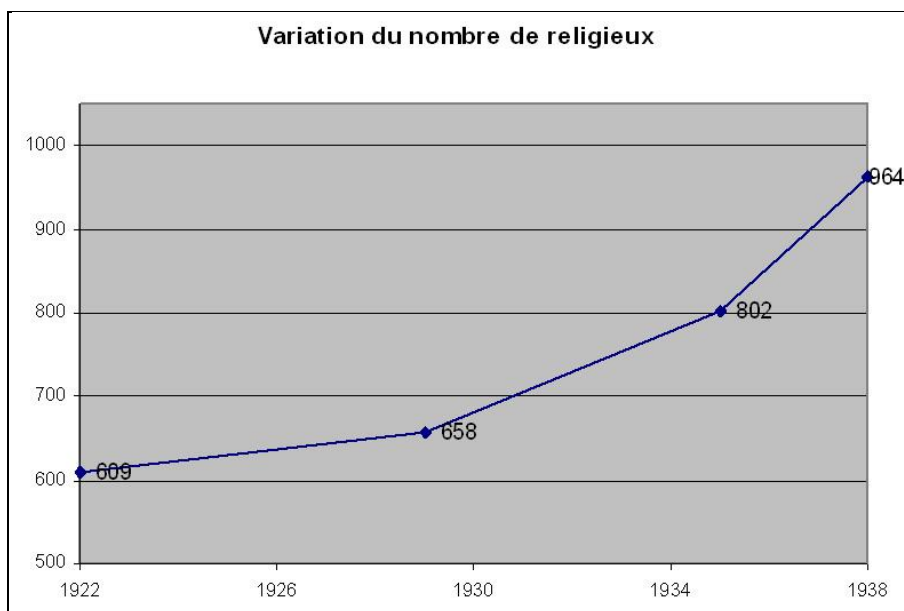
Deux religieux, les PP. Tite Giraudo et Eusèbe Lavigne, ancien rédacteur à *La Croix* franchissent donc la Méditerranée en octobre 1934 et arrivent à Tunis. Mais au lieu de mettre en œuvre leurs talents de journalistes, les religieux prennent la responsabilité de la paroisse Notre-Dame de Bellevue. Celle-ci regroupe une population estimée à 10 000 personnes, avec quatre succursales et une multitude d'œuvres paroissiales. D'autres missionnaires les rejoignent et se mettent également au service des paroisses. Ils sont envoyés à Mégrine, sur une colline surplombant Tunis, où ils inaugurent une église dédiée à Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus. A Ben Arous, ils héritent d'un modeste poste paroissial qu'ils agrandiront par la suite. A la veille de la guerre, la présence assomptionniste est embryonnaire, mais son développement suivra la fin des hostilités.

3.

STATISTIQUES RECAPITULATIVES

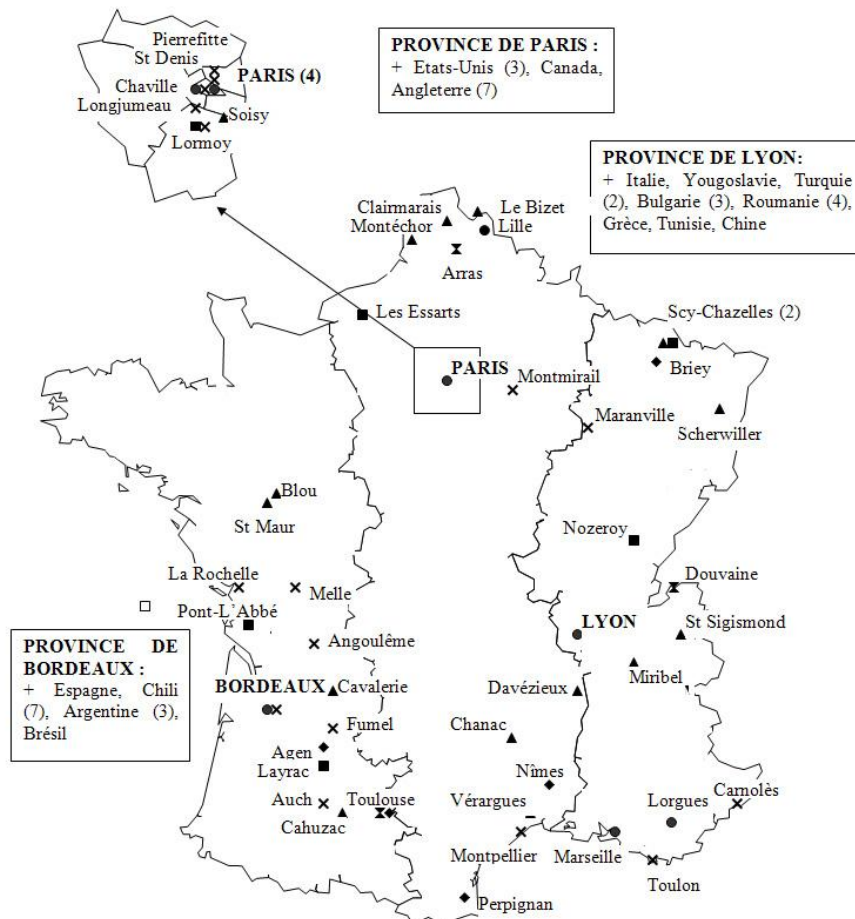
Religieux

Le développement des œuvres de recrutement a permis à l'Assomption française d'augmenter considérablement ses effectifs avec une progression de plus en plus forte. En 1923, on comptait 609 religieux et 39 novices, ils seront respectivement 964 et 60 en 1938 (il n'y a aucun chiffre pour l'année 1939, à cause de la guerre). Les plus grosses Provinces sont celles de Paris (342 frères) et de Lyon (325), tandis que celle de Bordeaux est encore en pleine organisation (250).



L'Assomption en 1923

- | | |
|--------------|-----------------------|
| ● Résidence | ▲ Alumnat |
| ✕ Paroisse | ◆ Collège |
| ✕ Orphelinat | ■ Maison de formation |



LES CADRES DE L'ASSOMPTION

CURIE GENERALICE

Supérieur Général :

- **P. Gervais Quenard**: Supérieur Général de 1923 à 1952.

Assistants Généraux :

- P. Thomas Darbois, de 1923 à 1929, vicaire général
- P. Alype Pétrement, de 1923 à 1927
- P. Matthieu Lombard, de 1923 à 1929
- P. Possidius Dauby, de 1923 à 1929
- P. Siméon Vailhé, de 1927 à 1929 (remplaçant)
- P. Félicien Vandenkoornhuyse, de 1929 à 1943, vicaire général
- P. Elie Bicquemard, de 1929 à 1946
- P. Rémi Kokel, de 1929 à 1946
- P. Rumold Spinnael, de 1929 à 1946

Economes Généraux :

- P. Ambroise Jacquot, de 1923 à 1934
- P. Antonin Coggia, de 1934 à 1944

Procureur Général :

- P. Romuald Souarn, de 1923 à 1948

Secrétaires Généraux :

- P. Possidius Dauby, de 1923 à 1929
- P. Rémi Kokel, de 1929 à 1946

SUPERIEURS ET VICAIRES PROVINCIAUX

PROVINCE DE BORDEAUX

Supérieurs Provinciaux :

- P. Félicien Vandenkoornhuyse, de 1923 à 1929
- P. Séraphin Protin, de 1929 à 1933
- P. Michel Pruvost, de 1933 à 1938
- P. Zéphyrin Sollier, de 1938 à 1946

Vicaires Provinciaux pour l'Amérique du Sud :

- P. Jean de Dieu Dansette, de 1923 à 1924
- P. Séraphin Protin, de 1924 à 1929
- P. Zénobe Goffart, de 1929 à 1953

PROVINCE DE LYON

Supérieurs Provinciaux :

- P. Elie Bicquemard, de 1923 à 1929
- P. Zéphyrien Sollier, de 1929 à 1938
- P. Maximilien Malvy, de 1938 à 1946

Vicaires provinciaux pour l'Orient:

- P. Saturnin Aube, de 1923 à 1931
- P. Maximilien Malvy, de 1931 à 1938
- P. Herménégilde Gayraud, de 1938 à 1946

PROVINCE DE PARIS

Supérieurs Provinciaux

- P. Aymard Faugère, de 1923 à 1929
- P. Clodoald Sérieix, de 1929 à 1935
- P. Bernardin Bal-Fontaine, de 1935 à 1946

Vicaires Provinciaux pour l'Amérique du Nord

- P. Clodoald Sérieix, de 1922 à 1929
- P. Crescent Armanet, de 1929 à 1946

VUE D'ENSEMBLE DES PROVINCES FRANCAISES

Chacune des trois Provinces poursuit indépendamment son développement prometteur. En 1938, deux nouveaux Provinciaux sont nommés : le P. Maximilien Malvy s'installe à la tête de la Province de Lyon tandis que son prédécesseur, le P. Zéphyrin Sollier, passe à Bordeaux. Le P. Bernardin Bal-Fontaine reste quant à lui Paris. Tous trois vont devoir affronter la nouvelle épreuve qui s'abat en Europe et bientôt sur le monde entier : la seconde guerre mondiale.



Maison des Essarts

VI.

UNE CONGREGATION EN EXPANSION (GERVAIS QUENARD : 1939-1952)

STRUCTURES - VIE GENERALE DE L'ASSOMPTION

La seconde guerre mondiale

Déclenchée le 1^{er} septembre 1939 avec l'invasion de la Pologne par l'armée du Troisième Reich, la seconde guerre mondiale coupe la France en deux. A partir de juin 1940, le Nord et l'Ouest du pays sont occupés par les Allemands. Au Sud, la zone libre est gouvernée par le régime de Vichy où le Maréchal Pétain s'engage très vite dans la collaboration avec l'ennemi. L'Alsace et la Moselle sont quant à elles rattachées de force à l'Allemagne.

L'Assomption se retrouve donc, elle aussi, coupée en deux. Symbole de cet écartèlement : les membres de la Curie Généralice, qui ne peuvent rester en Italie, passée dans le camp des puissances centrales, se répartissent en deux groupes. Le P. Gervais Quenard reste au Nord, alors que son Vicaire Général, le P. Félicien Vandenkoornhuyse demeure à Lyon. Ceux qui le peuvent fuient vers le Sud de la France, donnant naissance à une organisation doublée dans des conditions parfois précaires. Pour comprendre la situation de l'Assomption, il ne faut plus raisonner en terme de Provinces mais en terme de zone libre ou occupée. A l'invasion de la zone libre par les Allemands le 11 novembre 1942, la situation devient un peu plus lisible mais encore plus délicate. Au cours de la guerre, des maisons sont bombardées (Saint-Maur, Saint-Denis, Nîmes, Arras, les communautés anglaises), parfois détruites (Louvain), des maisons doivent être abandonnées (Scherwiller ou Scy-Chazelles, situées en territoire allemand) ou sont réquisitionnées (collèges Sainte-Barbe à Toulouse ou Saint-Augustin à Plovdiv). Des religieux sont mobilisés, 7 meurent en 1940 sur le champ de bataille, d'autres sont en Allemagne, internés dans des stalags comme prisonniers de

guerre (66) ou dans le Service du Travail Obligatoire (8)¹. Comme beaucoup d'Alsaciens ou de Lorrains, des religieux originaires de ces régions se retrouvent enrôlés dans la Wehrmacht. En 1944, lors de la reconquête des Alliés, les dégâts sont également considérables : Arras, Saint-Maur, Les Essarts et Saint-Denis souffrent des bombardements, à Bordeaux la chapelle Sainte-Monique et l'église de La Pallice à La Rochelle sont détruites, le Foyer du Marin de Marseille est touché par un bombardement, le collège de Briey est disputé entre Alliés et Allemands pendant que les religieux se cachent dans les caves....

Autre conséquence du conflit, les religieux étrangers ne peuvent plus venir se former en France. Espagnols, Anglais, Américains, Roumains ou Chiliens doivent donc s'organiser entre eux et fonder leurs propres maisons de formation, noviciats ou scolasticats. Dans la plupart des cas, ceux-ci disparaîtront à la fin de la guerre, mais ils montreront que l'Assomption peut aussi s'organiser hors de France.

Après la guerre

Une fois la paix revenue, l'Assomption peut panser ses plaies et reconstruire ses maisons détruites ou endommagées. Les dégâts les plus importants sont signalés dans la Province de Paris, où pratiquement toutes les maisons ont souffert du conflit. Le territoire de cette Province est réduit par le Chapitre Général de 1946, puisque l'Angleterre et l'Amérique du Nord sont érigées en Province autonomes. La prise de pouvoir des communistes en Europe de l'Est et l'établissement du rideau de fer provoquent également la quasi-disparition de la Mission d'Orient qui entre en clandestinité jusqu'à la chute du communisme. La Grèce et la Turquie sont certes dans le camp occidental, mais l'Assomption n'y est plus que faiblement présente.

Sous le dernier mandat du P. Gervais Quenard, cette époque voit plutôt une stabilisation de la congrégation autour de ses acquis d'avant-guerre. On préfère consolider ce qui existe, avant de repartir pour de nouveaux développements. Exception notable, la petite révolution que constitue la mis-

¹ cf *Lettre à la Famille* n°2 du 15 février 1945, statistiques sur tout la durée de la guerre.

sion ouvrière de Sèvres, connue sous le nom de la *Cloche* et qui envisage, à titre expérimental, un genre tout à fait nouveau de vie religieuse.

Chapitres Généraux (1939-1952)

XXI 1946, à Paris (François I^{er})

du 25 avril au 30 mai

XXII 1952 à Rome (Tor di Nona)

du 19 mai au 7 juin

A l'inverse de cette stabilité, les Provinciaux vont changer assez souvent durant les six années qui s'écoulent de 1946

à 1952. Alors que leurs prédécesseurs avaient vu leurs mandats prolongés jusqu'en 1946, du fait de la guerre, les nouveaux nommés resteront peu de temps en fonction. Si le P. Marie-Germain Filliol reste Provincial de Lyon jusqu'en 1952, le P. Rémy Kokel est remplacé deux ans plus tard par le P. Merry Susset. A Bordeaux, le P. Régis Escoubas n'effectue qu'un mandat (1946-49), mais il doit reprendre jusqu'en 1952 la succession du P. Marie-Noël Izans qui n'aura exercé sa charge qu'un an.

AXES APOSTOLIQUES

2.1 œuvres d'éducation et formation

Les alumnats

La situation pendant le conflit mondial

L'Œuvre de Notre-Dame des Vocations subit les conséquences directes de la guerre. Tout d'abord par les mobilisations qui touchent les religieux et les vocations tardives. Les maisons de Blou, Montéchor et Saint-Denis sont ainsi vidées de leurs occupants. Maintenant situées en territoire allemand, les maisons de Scy et de Scherwiller sont fermées et occupées pour d'autres activités. Les enfants sont envoyés à Saint-Albin-de-Vaulserre près de Miribel où ils resteront pendant dix mois. Le retour à la France de l'Alsace et de la Moselle étant alors hypothétique, il est décidé de les renvoyer chez eux, pour éviter qu'ils ne soient séparés définitivement de leurs parents. Mais un nouvel alumnat est organisé à Nozeroy, laissé vide par ses novices envoyés à Pont-l'Abbé d'Arnoult. Il permet de maintenir une présence dans la maison, pour éviter qu'elle ne soit réquisitionnée.

Au Nord, la situation n'est pas sans rappeler ce qui s'était passé vingt-cinq ans auparavant. Comme Clairmarais, Le Bizet doit être évacué, avant que ses bâtiments ne servent de refuge aux étudiants de Louvain. Saint-Denis finira par être détruit par les bombes en 1944, sonnant le glas d'une œuvre qui aura été si féconde pour l'Assomption. Une nouvelle fois, la maison d'Arras héberge un alumnat provisoire qui dure quelques mois en 1940, avec de nouvelles recrues qui sont envoyées au Sud du pays, puis entre 1943 et 1944, une fois la France totalement occupée. Mais les bombardements de cette même année endommagent la maison Saint-Antoine et les enfants sont rapatriés à Montéchor. La situation est encore plus complexe à Soisy : à peine inauguré, l'alumnat doit être vidé, réquisitionné par

les Allemands. Elèves et professeurs se déplacent temporairement à Champpronay et sont rejoints par une soixantaine de collégiens des alentours. Ils peuvent reprendre possession de la maison en 1941, qui devient de plus en plus peuplée. Les humanistes restent sur place et le chiffre des élèves atteint 130. L'alumnat de Saint-Maur est lui aussi en zone occupée mais ne peut plus envoyer ses alumnistes à Cavalerie. Ils restent donc sur place puis rejoignent Blou, laissé vide par le départ des vocations tardives.

Les alumnats de la zone libre échappent eux aux menaces de réquisition ou de destruction. Ils accueillent par ailleurs les enfants des alumnats de Nord qui s'y sont réfugiés. Davézieux et Vêrargues servent ainsi de refuge à ceux du Bizet ou de Clairmarais, puis aux novices de la Province de Paris. Cavalerie, qui n'est plus alimenté par Saint-Maur, héberge lui aussi les novices de l'Est et de Paris, entre 1941 et 1944. L'invasion de la zone libre par les troupes allemandes en 1943 ne changera pas beaucoup la situation. Dans tous ces alumnats, comme dans le reste du pays, la vie est difficile durant cette période de guerre. Mais situés à la campagne, les alumnats

ont la chance de pouvoir cultiver leurs propres légumes, parfois élever leurs petits troupeaux, ce qui permet d'enrichir la ration quotidienne.

Après la guerre

A la libération, la vie peut reprendre son cours et les alumnats retrouver leurs activités d'avant guerre. L'Œuvre des Vocations Tardives peut reprendre, à Blou et à Montéchor puisque la maison de Saint-Denis n'existe plus. Les

maisons du Bizet (en partie détruite par l'explosion d'un dépôt de munitions) et Clairmarais (endommagée par l'explosion d'un missile V 1) sont

Rémi (Victor-Clément) Kokel (1886-1973)



Né à Oye dans le Pas-de-Calais le 17 janvier 1886, il prend l'habit à Louvain en 1903. Secrétaire particulier du P. Bailly (1913), il est maître des novices (1919-23) puis premier Provincial de Belgique-Hollande. Il est assistant général de 1929 à 1946. Provincial de Paris en 1946, il repart à Rome pour y être procureur général (1948-1964). A la fin de son mandat, il devient aumônier des Oblates du Mesnil Saint-Denis, où il meurt le 30 novembre 1973.

elles aussi lourdement touchées. Deux nouveaux alumnats voient le jour dans l'immédiat après-guerre, conséquence directe des événements.

En effet, le noviciat de Nozeroy doit être rendu à ses occupants, les novices de l'Est. Plutôt que d'éloigner les enfants de leur région, la Province décide de créer pour eux un nouvel alumnat. Il s'établit dans un château à Velleuxon, en Haute-Saône, qui n'est autre que le village natal du fondateur des Petites Sœurs de l'Assomption. L'alumnat Etienne-Pernet ouvre donc ses portes en 1947, prêt à recevoir des jeunes franc-comtois. Quant au Bizet, il ne dépend plus de la Province de Paris, il est décidé d'implanter un nouvel alumnat de grammaire dans le Nord de la France : Soisy seul ne suffit plus à alimenter Clairmarais. Il s'établit à Lambersart, à proximité de Lille, dans une propriété de 4 hectares. Le château originel est transformé, et le P. Rémi Kokel, Provincial de Paris, a la joie d'inaugurer la nouvelle maison en 1948. Après Sainghin, Courtrai et le Bizet, l'alumnat Notre-Dame de Grâces connaît sa quatrième implantation. Enfin, en 1951, Melle rouvre après seize années d'interruption. Il s'agit cette fois de ne plus se limiter au Poitou, mais d'élargir le recrutement en Anjou et surtout en Vendée.



Alumnat de Davézieux

Les années 50 peuvent ainsi apparaître comme l'apogée de l'œuvre des alumnats. Chaque Province possède ses propres maisons de recrutement, le système est bien organisé, grâce aux dons et aux efforts de la Procure de Notre-Dame des Vocations. En retraçant en 1954 l'épopée des alumnats, le P. Polyeucte Guissard n'est pas peu fier d'évoquer le nombre

global de prêtres que l'œuvre a fourni à l'Eglise depuis la fondation de Notre-Dame des Châteaux. Il donne une fourchette de 4 000 à 5 000.¹

La formation des religieux

Les effets du conflit mondial

Les novices de Paris sont envoyés à Vêrargues. Privé du recrutement de Miribel (zone libre), le noviciat de Nozeroy est déplacé à Pont-L'Abbé d'Arnoult (zone occupée), sous la conduite des PP. Broha, Escoubas puis Jaïn. Pour éviter la réquisition de l'ancien noviciat lyonnais, un groupe d'alumnistes vient occuper les murs. Un autre noviciat provisoire s'ouvre dans l'alumnat de Cavalerie, il accueille des novices des trois Provinces se retrouvant en zone libre.

Athanase (Henri) Sage (1896-1971)



Il voit le jour le 20 août 1896 à La-Tour-du-Pin (Isère) et prend l'habit à Lumières en 1919. De 1927 à 1953, il est professeur ou supérieur de maisons d'études, à Scy-Chazelles, Lormoy, de nouveau Scy, Lyon et Valpré. Déchargé de tout enseignement à partir de 1953, il se consacre à l'étude de la spiritualité augustinienne et à l'histoire de l'Assomption. Il édite notamment les *Ecrits Spirituels* du P. d'Alzon, livre de chevet de tout novice assomptionniste. Il meurt à Lorgues le 13 août 1971.

Parce que située en Moselle, la maison de Scy doit être évacuée. Les Essarts ne connaissent pas un meilleur sort et le gardien des lieux, le P. François d'Assise Becquante, ne peut empêcher un premier démembrement du domaine. Philosophes et théologiens doivent être répartis dans deux maisons, Lormoy pour la zone occupée et Layrac pour la zone libre. Par mesure de prudence, les religieux étudiants anglais, américains ou canadiens ont été envoyés en zone libre, à Chanac puis à

Nîmes où ils suivent les cours au grand séminaire. La suppression de la zone libre les oblige à regagner leur pays, un noviciat et un scolasticat anglais sont établis à Bindon House.

¹ Polyeucte GUISSARD, *Histoire des Alumnats, le sacerdoce des pauvres*, Bonne Presse, 1954.

Le P. Athanase Sage doit gérer la vie quotidienne dans un Lormoy peuplé de plus d'une centaine d'étudiants, dans des conditions difficiles, avec des restrictions alimentaires, sans chauffage en hiver. Des étudiants cultivent des légumes dans le parc et font le tour de la Beauce pour trouver de quoi se nourrir. C'est l'heure des initiatives judicieuses, comme celle du jeune frère bulgare Pavel Djidjov qui se lance dans l'élevage de moutons ! On ajoute à tout cela les difficultés causées par la mobilisation des religieux, ou bien leur détention dans les camps de prisonniers allemands. Pendant cette guerre, le P. Fulbert Cayré poursuit son labeur. Il obtient en 1942 l'affiliation de l'Institut Missionnaire Saint Augustin de Lormoy à l'Institut Catholique de Paris, ce qui permet de reconnaître les études qu'y effectuent les jeunes théologiens. Ce n'est pas sa seule œuvre, puisqu'avec plusieurs membres de l'équipe professorale, il assure le fonctionnement du *Centre des études augustiniennes*, lancé en 1943.

Retour à la normale

Après la guerre, la vie peut reprendre son cours normal. Pont-L'Abbé d'Arnoult poursuit ses activités ininterrompues tandis que Nozeroy rouvre comme noviciat en 1947. Quant à la maison des Essarts qui a durement souffert des bombardements, elle peut de nouveau accueillir les novices de la Province de Paris. Les effectifs des noviciats vont grimper jusqu'en 1950 (pour atteindre 45 novices de chœur), puis baisser progressivement et se stabiliser autour d'un chiffre de 30. Parmi les maîtres des novices de l'époque, citons aux Essarts les PP. Pierre Coulet (1946-50) et Edmond Barthez (1950-53), à Nozeroy le P. Christophe Figuet (1947-1952) et à Pont-l'Abbé d'Arnoult les PP. Calixte Boulesteix (1947-1950) et André Tournellec (1950-1952).

Les maisons de philosophie et de théologie sont, quant à elles, organisées différemment d'avant-guerre. Le processus d'autonomisation connaît une étape supplémentaire : en 1946, Scy, Lormoy et Layrac deviennent les maisons d'études propres à chaque Province. Chacune de ces communautés doit essayer de reconstituer son propre corps professoral. L'après-guerre voit généralement un afflux dans les maisons d'études, donnant l'impression que les effectifs des congrégations vont s'accroître de plus en plus. Mais souvent, il s'agit de vocations n'ayant pu entrer dans la vie reli-

gieuse du fait de la guerre, ou de religieux mobilisés ayant dû interrompre leur formation. En 1947, sur les Provinces françaises, les philosophes sont 75 et les théologiens 110. Il devient nécessaire de trouver d'autres maisons, c'est pourquoi on achète une grande propriété à Ecully, dans la banlieue de Lyon.



Entrée du noviciat de Pont-L'Abbé d'Arnoult

La maison de Valpré permet d'accueillir les étudiants en théologie dans un château du XIX^{ème} siècle, situé sur une colline au cœur d'un domaine de 8,5 hectares. Les religieux y suivent des cours sur place ou aux facultés de Lyon, qu'il s'agisse de philosophie, théologie ou d'études profanes destinées à faire d'eux les professeurs des collèges. La formation permanente des religieux devient enfin un sujet de préoccupation. A partir de 1949, le P. Judes Verstaen organise l'été pour des jeunes prêtres un temps de recyclage et de révision de vie qui prend le nom de probation.

Les collèves

Pendant la guerre

Plusieurs collèves souffrent du conflit mondial. Celui de Nîmes, qui devient la résidence du Provincial entre 1940 et 1943, est réquisitionné

Jude (Joseph) Verstaen (1893-1960)

Il naît à Bergues dans le Nord le 8 septembre 1893. Il rejoint le noviciat de Gempe en 1911. Lecteur infatigable doté d'une connaissance encyclopédique, il est affecté à l'enseignement à Zepperen (1920-22), Worcester (1922-34) puis Nîmes (1934-46). Elu Assistant Général en 1946, il n'est pas reconduit en 1952 et devient Assistant Provincial de Paris. Il est nommé aumônier national du Noël et organise la probation jusque 1958. De santé fragile, il meurt à Paris le 4 juin 1960.



brièvement par les Français en 1939, puis par les Allemands en 1942, malgré les efforts du P. Jude Verstaen, directeur entre 1934 et 1946. Il sera ensuite dégradé par différents groupes au moment de la Libération. Saint-Louis de Gonzague (Perpignan) connaît le même sort, le bâtiment est réquisitionné entre 1939 et 1944. Le directeur est mobilisé, le P. Louis de Gonzague Martin assume l'intérim en 1943 jusqu'à l'arrivée du P. Guy Finaert. Les élèves sont

répartis en ville dans d'autres établissements, mais peuvent toujours suivre des cours. La région accueille beaucoup de réfugiés venant de la zone libre, ce qui se ressent dans la fréquentation du collève : à la reprise des cours, en 1944, les élèves sont 458, alors qu'ils n'étaient que 380 avant-guerre ! Le même phénomène est constaté à Agen désorganisé par la mobilisation de certains de leurs religieux. Cet afflux massif mais ponctuel oblige les établissements à des aménagement provisoires et souvent précaires pour pouvoir accueillir ces nouveaux élèves. Ce phénomène est amplifié par les réquisitions et occupations dont sont victimes d'autres établissements. Ainsi Sainte-Barbe, sans doute donnée trop généreusement, est transformée en hôpital pendant presque un an. Les petites classes sont assurées dans les anciens locaux de la rue Derville, mais il n'y a plus que le tiers des élèves d'avant-guerre. Il n'y a plus non plus d'internat. La persévérance des religieux permet cependant de reprendre possession du lieu en 1940, avant de

devoir faire face à un nouvel afflux d'élèves, 233 en 1943 ! On décide la même année de donner les cours de 6^{ème} sur place, ce qui inaugure la montée progressive de l'établissement. Au collège de Briey, en Meurthe-et-Moselle, les cours ne peuvent reprendre qu'en 1943, après trois ans d'interruption. Le P. Bernard Finaert en assure alors la direction jusqu'à la fin des hostilités.

Un nouveau développement

Au sortir de la guerre, la situation se normalise progressivement et les effectifs retrouvent un niveau plus adapté aux installations existantes. A Saint-Caprais, ils se stabilisent autour de 250 élèves, à Saint-Louis de Gonzague autour de 400. Les directeurs de cette époque sont les PP. Lucien Laurent (1947-50) et Tugdual Tréhorel (1950-57) à Agen, Guy Finaert (1943-49) et Rodolphe Martel (1949-55) à Perpignan. Quant à l'école Sainte-Barbe, elle poursuit sa progression et commence sa montée jusqu'à la Terminale. En 1952, l'école compte 345 élèves. De nouveaux agrandissements sont nécessaires, c'est pourquoi on rachète la propriété voisine pour y établir de nouveaux bâtiments. A Nîmes, le collège s'agrandit avec l'achat d'une villa voisine, rue Sainte-Perpétue, pour ce qui sera le « Petit Collège » mais aussi d'un vaste champ de jeu de 6 hectares, d'un potager de 3 hectares, d'une buanderie et d'une ferme. La dette de la construction est enfin épongée, même si les différentes armées qui ont occupé les locaux ont causé beaucoup de dégâts. Les PP. Herbland Bisson (1946-49) puis Guy Finaert (1949-52) président aux destinées du collège.

La Province de l'Ouest s'agrandit d'un troisième établissement scolaire à Tarbes (Hautes-Pyrénées). Ouvert en 1898, le collège Jeanne-d'Arc vivotait depuis quelques années déjà. Une situation financière délicate, une concurrence avec d'autres établissements, une mésentente entre les professeurs, des dégradations liées à la Milice pendant la guerre poussent l'évêque Mgr Choquet à confier son collège diocésain à une congrégation religieuse. Les premiers religieux rejoignent l'établissement à partir de 1944. Les PP. Régis Escoubas (1944-46) puis Savin Vergez (1946-51) s'y succèdent.

La Province de l'Ouest compte déjà de nombreux religieux originaires de Bretagne, mais il faut attendre 1947 pour y voir une première im-

plantation assomptionniste. L'Assomption prend en effet en charge l'orphelinat agricole de Kerbernès, fondé en 1906. Il s'agit de remettre à flot cette œuvre qui se trouve dans une situation très précaire, matériellement, pédagogiquement, techniquement, financièrement.... Tout y est à reconstruire, les religieux vont l'ouvrir à d'autres enfants. Une petite équipe

s'y dévoue corps et âmes et parvient à redresser l'établissement

A l'autre extrémité de l'hexagone, la situation du collège de Briey devient de plus en plus difficile à gérer. Le collège est en plein développement (plus de 165 élèves en 1946) et les locaux sont trop exigus. Les religieux souhaitent en outre construire un internat pour satisfaire aux demandes de familles qui sont de plus en plus éloignées du collège, ce qui témoigne de la bonne réputation dont jouit celui-ci. Le contrat passé avec

Régis (Joseph) Escoubas (1901-1985)



Il voit le jour le 4 août 1901 dans les Hautes-Pyrénées et entre au noviciat de Lumières en 1917. De 1927 à 1939, il est professeur d'alumnat à Saint-Maur, Melle, Cahuzac. Maître des novices à Pont-l'Abbé pendant la guerre (1940-44), il prend pendant deux ans la direction du collège de Tarbes avant d'être Provincial de Bordeaux de 1946 à 49 puis de 1950 à 1952. Il devient Provincial d'Amérique du Sud (1953-59) puis rentre en France en 1966 pour un ministère paroissial. Il meurt à Anères (Hautes-Pyrénées) le 8 août 1985.

l'évêque de Nancy stipule que celui-ci doit donner son accord pour toute transformation ou agrandissement du collège. Après avoir accepté verbalement l'internat, Mgr Fleury finit par s'y opposer et accuse le P. Hyacinthe Roy, directeur du collège depuis la fin de la guerre de l'avoir bâti sans son autorisation. Il faut dire que l'évêque craint pour son collège diocésain et qu'il souhaite en outre une plus grande implication des religieux dans la paroisse de Briey. Il va même jusqu'à refuser aux religieux l'autorisation de célébrer dans leur chapelle et à ne pas leur accorder le pouvoir de confesser leurs élèves. Enfin, il prétexte de l'origine aisée des familles des élèves – or il s'avère que la majorité est d'origine modeste, malgré l'origine de l'établissement – pour leur imposer une taxe servant à financer les classes primaires des autres écoles. Vue la complexité de la situation, les Assomp-

tionnistes décident de ne pas prolonger leur présence au collège qu'ils quittent définitivement en 1951.

**Marie-Germain (Joseph) Filliol
(1902-1983)**

Né à Lanslevillard (Savoie) le 2 décembre 1902, il entre au noviciat de Saint-Gérard en 1920. Il accomplit ses premiers services dans l'enseignement à Varna (1929-34) puis à Miribel (1934-46).



Nommé Provincial de Lyon (1946-52) il est élu assistant général en 1952 mais démissionne aussitôt. Supérieur du collège de Mongré de 1952 à 1955, il fait une année à Alger puis devient le supérieur de Saint-Sigismond. Il termine sa vie apostolique en paroisse (1966-83). Il meurt à Ecole (Savoie) le 23 janvier 1983.

La Province de Lyon a d'autant plus de raisons de quitter la Lorraine qu'elle vient de s'engager l'année précédente au collège de Mongré. Au bord de Villefranche-sur-Saône, ce collège a été fondé en 1848 par les Jésuites pour y former les enfants des riches familles du Beaujolais. Après l'interruption des cours consécutive à la guerre, la Compagnie de Jésus souhaite ne pas reprendre l'œuvre d'enseignement mais y installer son scolasticat. Or cette décision va à l'encontre

du testament de la donatrice du domaine, M^{elle} de la Barmondière, qui précisait que le lieu devait servir à l'éducation des jeunes gens. Il y a donc divergence de vue, et les Jésuites doivent abandonner l'établissement. Les parents d'élèves et les anciens, qui ont fondé une Association Familiale Scolaire, se voient alors contraints de trouver une congrégation qui puisse prendre en main les destinées du collège. L'Assomption accepte et peut rouvrir l'institution en 1950, avec 205 élèves. C'est le P. Marie-Germain Filliol qui est le premier directeur assomptionniste. A la différence des Jésuites, les Assomptionnistes laissent la gestion matérielle et financière à l'association des parents et des anciens élèves.

L'Assomption possède donc en 1952 un bel éventail de collèges, majoritairement situés dans la moitié méridionale du pays. Le vœu du Père d'Alzon semble enfin se réaliser, puisque ses fils spirituels peuvent transmettre les valeurs chrétiennes aux futures élites du pays. On voit ressurgir à différentes époque ce rêve de trouver des « vocations d'élite », alors que les alumnats ne disposent que des « rebuts » des campagnes de recrutement

diocésaines ! (expression du rapport de la Province de Paris au Chapitre Général de 1935). Mais la réalité sera toute autre, les vocations assomptionnistes issues des collèges sont très rares : pas plus qu'à l'époque du fondateur, les collèges ne vont se révéler le réservoir vocationnel tant attendu.

Les orphelinats

Pendant la guerre

Les trois orphelinats sont affectés différemment par la seconde guerre mondiale. Les habitants des villes sont dépendants du rationnement et doivent subir la pénurie.

**Marie-Michel (Gustave) Cornillie
(1896-1981)**



Né à Armentières (Nord) le 23 avril 1896, il entre en 1921 au noviciat de Saint-Gérard. Professeur au collège de Sens (1925-30), il est envoyé à St Christophe de Javel où il devient aumônier fédéral J.O.C. de Paris-Nord. Après un passage à Arras en 1938 et 1941, il fait partie des fondateurs de la Cloche (1941-51), avant de retourner à Javel. Après un passage à Soisy, il est aumônier des Orantes à Bonnelles. Il meurt à Soisy le 27 janvier 1981.

Mobilisation, réquisitions et bombardements sont aussi le lot quotidien des communautés, qui y résistent plus ou moins. Ainsi, la maison de Douvaine sera occupée à deux reprises : en 1940 par l'armée italienne puis en 1944 par l'armée allemande. Les dégâts les plus importants seront constatés à la ferme de Saint-Joseph du Lac, occupée à la fin de la guerre par les maquisards. Des religieux font partie d'un réseau de résistance qui permet à des hommes

poursuivis par la Gestapo de passer en Suisse. Arrêté par les Allemands, le P. Christophore Figuet, supérieur jusqu'en 1946, sera finalement relâché. L'orphelinat de Toulouse est quant à lui réquisitionné pour être transformé en hôpital. Mais les blessés ne viendront jamais. Le P. Adéodat Dugachard, supérieur de 1940 à 1946, doit gérer la situation. Les orphelins sont dans un premier temps regroupés au château de Viviès, situé à une trentaine de kilomètres de la ville, lieu de la colonie de vacances de l'orphelinat. Ils pourront par la suite regagner la Grande-Allée. Les cultures de Viviès ainsi que

les kermesses organisées par les dames patronnesses permettront de survivre jusqu'à la Libération.

Quant à l'Orphelinat du Père Halluin, il est une nouvelle fois touché par l'épreuve de la guerre, à l'image du Nord de la France. La déclaration de guerre surprend les orphelins alors qu'ils se trouvent dans leur colonie de vacances, à Merlimont-Plage. Les plus petits sont envoyés dans la maison de Montéchor, vidée par les vocations tardives, et tous doivent affronter le rigoureux hiver. En janvier 1941, le calme revenant, tous peuvent revenir à Arras mais l'orphelinat a durement souffert des bombardements : plus de 2000 vitres ont ainsi volé en éclat ! Un alumnat provisoire est également implanté pour la troisième fois dans la maison Saint-Antoine, sise à côté de l'orphelinat.

Il accueille les enfants recrutés qui ne peuvent plus se rendre au Bizet, détruit par les combats. La vie est rude dans la zone occupée, le supérieur et son adjoint, respectivement les PP. Michel Cornillie et Wandrille Rocchiccioli sont arrêtés et détenus par les Allemands. Le second sera relâché, mais le premier devra s'enfuir pour vivre dans la clandestinité ! C'est le P. Vincent de Paul Grimonpont qui prend alors la relève jusqu'en 1946, puis de 1949 à 1958 (avec un intérim de trois ans du P. Rodolphe Martel) . La fin de la guerre apporte aussi son cortège de malheurs : la maison est bombardée trois fois en mai 1944. Les 260 orphelins doivent fuir et sont répartis dans d'autres établissements. Ils peuvent revenir en novembre, mais les coûts de la reconstruction sont énormes.

Après la guerre

Comme si cela ne suffisait pas, un incendie éclate en octobre 1946 à l'orphelinat Halluin et la reconstruction n'est possible que grâce à une souscription populaire d'envergure. Mais l'absence de statut officiel et la non-reconnaissance de l'établissement comme étant d'utilité publique empêchent les subventions publiques et il n'est pas possible de reconstruire tout ce qui a été détruit. Il faut donc diminuer le nombre des orphelins et supprimer pendant quelques années l'apprentissage professionnel.

A Douvaine, les religieux se rendent compte que l'insertion des orphelins dans la société est de plus en plus difficile. Car l'agriculture a besoin de moins de main d'œuvre tandis que d'autres jeunes trouvent des em-

plais plus citadins. Sous la direction du nouveau supérieur, le P. Paul-François Bethaz, qui a pris la responsabilité de l'établissement en 1946, l'Orphelinat décide de confier le domaine agricole à un chef de culture. La section de jardinage se maintient mais ne concernera plus que les enfants intéressés par l'agriculture. Les autres seront dirigés vers d'autres filières. A la Grande-Allée enfin, des handicapés mentaux légers, disposant de leur deux parents, commencent à être accueillis au début des années 50. Cela demande un travail de formation préalable. Le P. Jean Ramond, supérieur de 1948 à 1953, qui a succédé au P. René Gaury, milite dans ce sens et obtient l'habilitation de la maison pour recevoir ce type d'enfants.

2.2 Œuvres Générales

Les membres de la Curie généralice sont, pour leur part, forcés de demeurer en France pendant toute la guerre, tandis que les services des œuvres généralices voient leur fonctionnement profondément perturbé. Plusieurs Pèlerinages Nationaux doivent être annulés pendant que quelques publications, dont *La Croix* peuvent reparaître, mais après avoir fui en zone libre, à Limoges.

L'après-guerre est marqué par la réinstallation d'une communauté rue François I^{er}. Laissés libres par la fin de l'œuvre de la Sainte Croix, les locaux peuvent être réinvestis, d'abord par la Curie Généralice qui retrouve en 1945 sa résidence d'avant les expulsions. Mais ce passage n'est que transitoire et elle regagne Rome l'année suivante. Ne restent plus que quelques religieux dont l'économe général, le P. Eudes Hanhart – il a succédé au P. Antonin Coggia en 1944 - qui demeure à Paris pour suivre de près les affaires de la Bonne Presse. La maison va cependant vite se remplir avec l'arrivée en 1948 des religieux des Etudes Byzantines qui s'y regroupent après avoir été chassés de Bucarest. Ayant récupéré leur précieuse bibliothèque, ils sont bientôt rejoints par les religieux de la Communauté N.D. du Salut. L'économe général et ses services prennent, quant à eux, la direction de l'avenue Bosquet.

La presse

Comme le reste de l'Assomption, la Bonne Presse se retrouve coupée en deux pendant la seconde guerre mondiale. Une partie des rédacteurs trouve asile en zone libre, à Bordeaux puis à Limoges où *La Croix* et *La Croix du Dimanche* peuvent reprendre leur parution. *Le Pèlerin*, *Bayard* ou *Bernadette* peuvent également continuer, sous de nouveaux noms. Ils s'appelleront respectivement *Le Foyer*, *Jean et Paul* et *Marie-France*. Plutôt que de cesser de paraître ou d'entrer dans la voie de la collaboration, tous ces journaux essaient de résister en continuant leur mission d'information, ce qui leur vaut de ne pas être épargnés par la censure. Dans la capitale occupée, René Berteaux, devenu en 1940 le Président du Conseil d'Administration de l'entreprise, lutte pour éviter la réquisition des locaux par les Allemands. De nombreuses publications doivent être arrêtées, mais les ateliers parviennent à tourner au ralenti en éditant livres et revues au compte-gouttes.

De fortes pressions existent de la part de l'occupant pour que *La Croix* revienne à Paris, mais Alfred Michelin, directeur, et les Assomptionnistes refusent pour préserver l'indépendance du journal. Jusque 1941, ils paraissent d'accord avec les fondements de la Révolution Nationale prônée par le Maréchal Pétain (« Travail, Famille, Patrie »), mais déchantent progressivement. Après l'invasion de la zone libre, *La Croix*, qui ne tire plus qu'à 40 000 exemplaires, décide de ne pas se saborder pour poursuivre sa résistance voilée au régime. Recherché par les nazis qui l'avaient placé sur la liste des personnalités à abattre en raison de ses prises de position contre le régime hitlérien et de sa fonction de Président de l'Association Internationale des Journalistes Catholiques, le P. Merklen doit se cacher à Chanac, Cavalerie puis Layrac. D'autres rédacteurs de la Bonne Presse participeront de manière active aux mouvements de résistance du Sud de la France.

A la Libération, Alfred Michelin et plusieurs rédacteurs de *La Croix* sont inquiétés. On les accuse d'avoir collaboré avec l'ennemi en poursuivant la diffusion du journal depuis Limoges, alors que d'autres quotidiens nationaux avaient cessé de paraître. L'honneur du journal finit par être lavé et il peut reparaître en janvier 1945.

Gunfrid (Emile) Gabel (1908-1968)

C'est à Drusenheim, dans le Bas-Rhin qu'il voit le jour, le 1^{er} septembre 1908. Il entre au noviciat de Taintignies en 1925. Professeur de théologie à Lormoy de 1934 à 1943, il est ensuite directeur des Editions de la Bonne Presse. Successeur du P. Merklen à *La Croix* en 1949, il doit laisser la place en 1955. Nommé secrétaire général de l'Union internationale de la Presse Catholique, il meurt dans un accident d'avion à Pointe-à-Pitre (Guadeloupe) le 5 mars 1968.



Mais les heures fastes de l'avant-guerre sont passées. Le quotidien n'a pas changé sa formule et ressemble trop à un journal d'avant-guerre, sa diffusion plafonne à 75 000 exemplaires en 1949. Une nouvelle presse catholique a fleuri au lendemain de la guerre et plusieurs concurrents sont apparus : *L'Union des Œuvres* (groupe Fleurus), qui édite les revues de jeunesse *Cœurs Vaillants* et *Ames Vaillantes*, en lien avec l'A.C.E.², *Témoignage Chrétien* qui devient la référence

des intellectuels catholiques et surtout *La Vie Catholique Illustrée*, lancée en 1945, beaucoup plus engagée et plus moderne que *Le Pèlerin*.

Celui-ci apparaît comme trop familial, trop consensuel, pas assez en phase avec la société en marche. C'est toute l'entreprise qui va devoir s'adapter à cette nouvelle époque, sans quoi elle serait condamnée. L'acquisition par René Berteaux d'un vaste terrain à Montrouge où l'imprimerie finira par être délocalisée est un premier signe de redressement. Pour le reste, ce sera l'affaire des rédacteurs, notamment du P. Emile Gabel qui succède à P. Merklen, mort en 1949.

Les pèlerinages

Comme lors de la première guerre mondiale, le Pèlerinage National doit être suspendu en 1939 et 1940. Il faut attendre 1941 pour le voir reprendre. L'année suivante, les pèlerins s'y pressent, on en comptera près de 50 000, encore faut-il noter qu'ils ne viennent que de la zone libre ! Parallèlement, un rassemblement des malades et hospitaliers de la région pari-

² Action Catholique des Enfants, mouvement auquel collaborent par ailleurs plusieurs religieux à titre individuel.

sienne s'organise autour de Notre-Dame de Longpont. La guerre terminée, les foules se pressent à Lourdes pour fêter la victoire sur le nazisme. En 1945, les pèlerins sont près de 60 000 et l'Hospitalité prend en charge de nombreux blessés de guerre. La France entre alors dans une période où tout est à reconstruire : les maisons bien sûr, mais aussi l'Etat, l'économie et l'ensemble de la société. L'ambition du National est de prendre part à cette œuvre, en « *prenant en charge la reconstruction spirituelle de la France* ».

C'est au P. Lechat que revient la direction des pèlerinages. En ces années où l'on insiste beaucoup sur la vie paroissiale, le National et Notre-Dame de Salut cherchent aussi à se positionner face à une Action Catholique devenue la référence en terme d'apostolat des laïcs. L'Association s'en voit comme un membre précurseur pour y jouer un rôle d'auxiliaire. Se définissant plutôt comme « *œuvre de piété* », sa vocation missionnaire s'adresse à tous, sans distinction d'appartenance à un secteur spécialisé de la société.

Les autres œuvres générales

En 1943, le Supérieur Général des Ermites de Saint-Augustin confie à l'Assomption la direction de tout le Tiers-Ordre augustinien en France. La guerre n'empêche pas la parution du bulletin du mouvement et de nouveaux groupes voient même le jour durant le conflit. Mais après la mort du P. Marie-André Pruvost, la revue devient de plus en plus irrégulière, cessant même par moment de paraître. Cela témoigne d'un intérêt moindre pour l'œuvre, même si les groupes locaux continuent à fonctionner. Vers 1950, il rassemble environ un millier de personnes. Pouvant lui aussi apparaître comme un précurseur des mouvements de laïcs, il commence lentement à se retrouver en concurrence avec les mouvements d'Action Catholique qui ont le vent en poupe. L'heure est beaucoup plus à la conquête des milieux spécialisés, qu'à la formation spirituelle ou culturelle des chrétiens. Le mouvement noëliste connaît la même difficulté à l'heure où se développent la J.A.C.F. et la J.I.C.F. Le P. Marie-Etienne Point, qui en est le directeur depuis 1935, échappe de peu à l'absorption mais doit faire face à la disparition de nombreux comités diocésains. En 1941, en pleine zone occupée, paraît néanmoins une nouvelle revue du mouvement, intitulée *Eaux Vives*, qui a depuis lors perduré.

2.3 Paroisses et résidences

Les paroisses

Effets de la guerre et nouvelle prise de conscience

A l'inverse des grandes institutions scolaires et éducatives, les paroisses sont peu touchées par la seconde guerre mondiale. L'église de La-leu, à La Rochelle, n'aura pas cette chance et sera totalement détruite en 1944 par les bombardements alliés visant le port voisin de La Pallice. La communauté chrétienne doit s'organiser comme elle peut et se replie sur le presbytère. Pendant ce temps, quelques petites paroisses de l'agglomération de La Rochelle sont confiées temporairement à l'Assomption, à Aytré, La Jarne Saint-Rogatien et Périgny. L'invasion allemande pousse le P. Maniglier, curé de Longjumeau, à se replier à Mérantais, à proximité d'une maison de repos des Petites Sœurs de l'Assomption. Il sera plus tard curé de la paroisse rurale voisine de Magny-les-Hameaux jusqu'en 1951. A Montpellier, la persévérance du P. Sérine permet de terminer l'église Sainte-Thérèse qui est inaugurée en 1942.

Cette époque coïncide surtout avec la prise de conscience de l'avancée de la déchristianisation sur le sol français. Le livre des abbés Daniel et Godin, *La France, pays de mission ?*³, est à cet égard emblématique, mais les deux abbés pointent une situation à laquelle beaucoup de curés étaient confrontés. Les deux milieux principalement ciblés sont les ouvriers et les campagnes peu chrétiennes, qui abritent une grande partie des paroisses assomptionnistes. L'Action Catholique est réaffirmée dans son rôle missionnaire et tiendra un rôle important.

Après la guerre, la validité du ministère paroissial s'affirme toujours dans les faits, les religieux qui y sont impliqués sont de plus en plus nombreux. Tandis que la Province de Bordeaux consolide plutôt ce qui existe déjà, les deux autres Provinces françaises s'engagent dans de nouvelles paroisses.

³ Paru en 1943 aux Editions du Cerf.

Nouveaux développements paroissiaux

La mission du Petit-Morin croît encore par l'adjonction de nouvelles paroisses. Le groupe de Verdelot, qui dépend du diocèse de Meaux, prend la charge de la zone de Bellot avec son nouveau presbytère. En 1947, celui de Montmirail prend temporairement la charge du sanctuaire de Dormans, situé à une petite trentaine de kilomètres. Autour d'un grand monument à la Victoire de 1918 et d'un important ossuaire, on pense y installer la maison des vocations tardives de Montéchor. Mais avec la mort subite du P. Marie-Lucien Couderc, supérieur, le projet est abandonné, ce qui pousse le diocèse à confier en 1949 le sanctuaire aux Salésiens.



Secteur de Montmirail desservi par les religieux

On relève une autre implantation à Saint-Etienne où l'Assomption est présente depuis 1926 par l'intermédiaire du P. Louis Thomas qui y tient un Bureau de Presse Catholique. Deux autres religieux le rejoignent en 1940. Au bout de neuf années de présence, Mgr Gerlier, archevêque de Lyon⁴, leur confie un nouveau secteur paroissial dans le quartier de Méons,

⁴ Saint-Etienne est à cette date encore rattachée au diocèse de Lyon. Mgr Gerlier a donc affaire au Provincial de Paris concernant la paroisse de St Etienne, au Provincial de Lyon concernant les activités lyonnaises.

qui compte une forte proportion d'immigrés. Tout y est à construire, il n'y a ni chapelle, ni résidence, ni même un terrain. Le P. Ignace Causse finit par trouver un emplacement et la petite chapelle peut être bénie en 1951.

Les Assomptionnistes prennent enfin en charge de nouvelles paroisses situées à proximité de grandes maisons de formation ou de retraite. Ils espéraient depuis longtemps la basilique Notre-Dame de Bonne-Garde, à Longpont, dont dépend le scolasticat de Lormoy. Ils relaient en 1951 les Prémontrés dans ce lieu de pèlerinage où depuis le Moyen-Age les pèlerins affluent pour participer aux « parades » des nombreuses reliques du sanctuaire. Près de Cahuzac, ce sont deux religieux belges qui ont la responsabilité du secteur d'Aubiet, à partir de 1948. Quelques années plus, ils sont transférés à la Province de Bordeaux. Enfin, dans la Province de Lyon, les religieux obtiennent la charge de la paroisse de Lorgues, à côté de la maison de repos. Cela aurait dû se faire dès l'arrivée des religieux en 1925, mais le curé en place s'y était opposé, et l'évêque a été forcé d'attendre son retrait en 1951. Cette nouvelle paroisse permet de constituer une base pour la desserte d'autres paroisses plus lointaines, comme celle de Saint-Antonin du Var.

Cette nouvelle implantation de la Province de Lyon n'est pas un cas isolé. Jusque là moins impliquée dans ce ministère, la Province prend en charge plusieurs nouvelles paroisses. En 1945, trois religieux sont envoyés dans le secteur de Cevins, entre Albertville et Moutiers, dans le département de la Savoie. Ils desservent un groupe de quatre clochers ruraux dans une région où de nombreux hommes sont employés par les usines métallurgiques des vallées alpines. Quant au secteur de Maranville, il s'agrandit progressivement, du fait de la diminution du nombre de prêtres diocésains. Le secteur va jusqu'à compter onze paroisses et un des pénitents du P. Hildebert Blois est très connu, puisqu'il s'agit de Charles de Gaulle lui-même ! Car Colombey-les-deux-Eglises fait partie du secteur paroissial, et c'est là que le Général y établit son domicile quand il quitte le gouvernement. A proximité, notons que des Assomptionnistes hollandais desservent à partir de 1946 le secteur de Thonnance-lès-Joinville, dans le même diocèse, ainsi que les secteurs de la Woëvre et de Révigny, dans le diocèse de Verdun.

L'Assomption s'implante également plus largement à Marseille. Présents depuis 1910, les Assomptionnistes n'y avaient pas encore de paroisse attitrée, même si la chapelle de la rue de Cluny attire de nombreux fidèles. En 1947, ils prennent la charge de la paroisse Saint-Joseph-hors-les-Murs, où les Orantes de l'Assomption se sont installées. L'année suivante, le P. Savin Iseler devient, quant à lui, curé de la paroisse Notre-Dame du Rouet. Ce quartier d'une douzaine de milliers d'habitants est majoritairement peuplé d'ouvriers, fortement marqués par le communisme. La cité phocéenne compte alors une deuxième communauté assomptionniste.

Les résidences

Mission ouvrière

Les années de guerre sont marquées par la prise de conscience de la déchristianisation de pans entiers de la société, à commencer par la classe ouvrière. Le livre des abbés Godin et Daniel, déjà cité, témoigne de cette prise de conscience aigüe. De nombreux prêtres et religieux ont pu faire le même constat dans les camps de prisonniers allemands, où ils ont été amenés à côtoyer des hommes de tous milieux. C'est le début de l'aventure des prêtres ouvriers, organisés en 1943 par le Cardinal Suhard au sein de la Mission de Paris. La Mission de France, née deux ans auparavant, rejoint elle aussi le mouvement. L'Assomption ne reste pas insensible à ce mouvement.

Tandis que quelques uns s'engagent eux aussi dans le monde du travail, à La Rochelle notamment, le Chapitre Général de 1946 demande ainsi que chaque Province s'y investisse davantage et participe officiellement aux mouvements d'Action Catholique. Il s'agit là de continuer l'œuvre du Père d'Alzon qui, vers la fin de sa vie, s'était tourné vers les milieux pauvres et ouvriers, notamment grâce au P. Pernet. La Province de Paris est la plus engagée dans ce mouvement. En 1941, le P. Athanase Sage, supérieur du scolasticat de Lormoy, accepte que des prêtres de la communauté animent des groupes jocistes de la banlieue parisienne. Les paroisses de Javel et de Pierrefitte, la chapelle de Saint-Denis, les religieux impliqués dans l'Action Catholique ouvrière ont déjà donné à cette Province un visage marqué par le monde ouvrier.

C'est fort logiquement dans cette Province que va germer l'initiative la plus importante. On décide la création d'une petite communauté qui se-

rait implantée directement en milieu ouvrier. Les religieux pourraient plus facilement y entrer, y être accueillis et y devenir missionnaires. La communauté s'installe à Sèvres, à proximité des usines Renault, dans un logement ouvrier mis à disposition par les Petites Sœurs de l'Assomption. Les trois premiers fondateurs que sont les PP. Marie-Michel Cornillie, Paul Charpentier et Pierre Santu inaugurent ainsi en octobre 1946 la Mission ouvrière Saint-Etienne, plus connue sous le nom de la Cloche⁵.

Pour l'une des premières fois, les religieux – en habit ! – se retrouvent plongés dans un univers jusque là presque inconnu. Se considérant comme une présence de l'Assomption au sein du monde ouvrier, ils découvrent la vie de proximité, la simplicité de vie des classes laborieuses, l'accueil que peut procurer une « maison ouverte » donc sans clôture, la pauvreté matérielle.... Les religieux n'ont pas de charge paroissiale, mais sont fortement impliqués dans les mouvements comme la J.O.C., la J.O.C.F. ou l'A.C.O. Certains sont responsables de grosses fédérations de la région parisienne, tout en étant en lien avec les prêtres-ouvriers des environs.

Autres résidences

Notons enfin que le Provincial de Bordeaux, le P. Marie-Noël Izans et ses assistants quittent Notre-Dame de Salut de Caudéran en 1951 pour venir s'établir dans une résidence dédiée exclusivement aux services de la Province. Ils s'installent rue Croix-de-Seguey, au centre de Bordeaux.

2.4 Activités diverses

Pourtant agrandi en 1941, le Foyer du Marin de Marseille est vendu en 1951 à l'Association pour la Gestion des Institutions Sociales et Maritimes. Après la guerre, l'apostolat maritime ne semble plus tenable : certaines compagnies maritimes assurent le logement des marins à bord des bateaux. De plus en plus de marins appartiennent également à d'autres religions. Le foyer est donc pris en charge par cet organisme, qui l'agrandit tout en maintenant la présence d'un prêtre comme aumônier.

⁵ Il semblerait qu'en voyant les locaux délabrés, un des religieux se soit écrié : « Que c'est cloche ! », d'où le surnom de la maison.

2.5 L'Assomption hors de l'hexagone

La Mission d'Orient

Bulgarie

La situation de 1914-18 semble se reproduire en 1939-45 en Bulgarie. Avec un roi et un gouvernement plutôt germanophiles, le pays est d'abord neutre, hésite puis finit par se ranger en 1941 dans le camp des puissances centrales. Mais son territoire est plutôt épargné pendant la guerre, et la situation y demeure calme. A la différence de la première guerre mondiale, les religieux français ne sont pas expulsés, et seuls les étages supérieurs du collège sont transformés en hôpital de guerre. Le collège doit également loger des soldats allemands mais les cours peuvent continuer et 521 élèves sont

Ausone (Henri) Dampérat (1886-1955)



Charentais, né le 17 octobre 1886 à Marillac, il rejoint le noviciat de Louvain en 1905. Il passe plus de 30 ans en Bulgarie, à Plovdiv (1920-32 et 1934-46) et Varna (1932-34). Débrouillard, inventif, il fait même partie de la délégation bulgare à la conférence interalliée de Paris en 1946 ! Mais il ne peut résister aux communistes et rentre en France en 1952. Aumônier des Orantes à Marseille, il meurt près d'Angoulême le 11 juin 1955.

cueillis en septembre 1942⁶. Les séminaristes sont eux une vingtaine. La situation est plus difficile à Varna ou à Yamboli, loin des grands centres, où le rationnement est plus sévère.

Avec l'arrivée de l'armée soviétique en septembre 1944, c'est un « Front de la Patrie » qui prend le pouvoir. Le gouvernement comprend notamment des communistes et des radicaux. Le collège peut rouvrir, mais quelques lois qui suppriment la prière ou qui

confient la discipline aux élèves sont les premiers signes avant-coureurs d'un avenir plus sombre. En 1946, c'est la fin de la monarchie, la Bulgarie

⁶ Alain Fleury, *Un collège français en Bulgarie, (St Augustin, Plovdiv, 1884-1948)*, L'Harmattan, Paris, 2001, p. 206.

est officiellement proclamée « République populaire ». La vie y devient plus difficile : l'enseignement religieux est restreint, des classes doivent être fermées, la liberté des religieux est limitée. Si les inscriptions affluent toujours au collège, l'Etat devient de plus en plus agressif envers les établissements religieux et étrangers. Pour ne pas commettre la même erreur qu'en Turquie, les Assomptionnistes souhaitent tenir jusqu'au bout mais le collège finit par fermer en août 1948, comme tous les établissements étrangers du pays. En décembre, l'ancien collège y accueille une organisation paramilitaire de jeunes gens.

Les religieux étrangers doivent quitter le pays, seul le P. Ausone Dampérat parvient à se maintenir deux ans à Sofia, grâce à l'ambassade de France. L'Assomption bulgare est alors confiée au P. Kamen Vitchev qui se voit contraint de la réorganiser. Ne pouvant plus œuvrer dans l'éducation, les religieux prennent en charge des paroisses, venant combler le déficit de main d'œuvre causé par le départ des missionnaires étrangers. En 1950, les 16 religieux prêtres et les 4 frères convers ont la charge de deux petits séminaires, Plovdiv et Yamboli, ainsi que de 9 paroisses, 5 slaves et 4 latines⁷.

Les conditions matérielles sont difficiles, l'argent commence à manquer, malgré l'ingéniosité et la débrouillardise du P. Pavel Djidjov, le jeune économiste du collège Saint-Augustin.

L'état communiste commence à se resserrer. Dans sa volonté de maîtriser les instances religieuses, le gouvernement s'est d'abord assuré le contrôle de l'Eglise Orthodoxe bulgare. Les autres Eglises, Catholique latine ou orientale, plus difficilement contrôlables par le régime, sont à leur tour inquiétées. Le P. Assen Tchonkov, curé de la paroisse de Beudarski-Gheran, dans le Nord du pays, est le premier à être condamné à 15 ans de détention. Après s'être attaqué aux pasteurs protestants, le régime décide d'en finir avec les Catholiques. Le P. Josaphat Chichkov, supérieur de la maison de Varna est arrêté en décembre 1951. C'est le prélude à l'arrestation massive des responsables catholiques.

⁷ Les paroisses latines de Yamboli, Varna, Beudarski-Gheran et Gistilia, et les paroisses slaves de Plovdiv, Yamboli, Pravdino, Sliven et Atolovo.

Roumanie

La Roumanie se range dans le camp des puissances centrales et les religieux se trouvent coupés de l'Occident. Mais ils parviennent à se maintenir sur place, le P. Vitalien Laurent étant même un agent important de l'Intelligence Service anglais ! Le P. Berinde devient le recteur du Petit Séminaire diocésain de Beius, charge qu'il occupera jusqu'en 1944, année où l'internat de Lugoj est rendu au diocèse. Le noviciat se déplace à Blaj, puis à partir de 1947 à Harseni. L'Assomption compte en 1948 17 religieux roumains (10 prêtres, 4 frères de chœur en formation et 3 convers), 2 étant déjà décédés. Cela donne une vingtaine de vocations pour une vingtaine d'années de présence. Ce qui n'avait pas fonctionné en Turquie semble donner ses fruits, les perspectives sont encourageantes et se profile à

l'horizon l'idée d'une Province roumaine.

Mais comme en Bulgarie, l'arrivée au pouvoir des communistes en 1946 donne un coup d'arrêt à ces ambitions. Un synode à Alba Iulia en 1948 vote le rattachement forcé de l'Eglise Gréco-Catholique à l'Eglise Orthodoxe. Les communautés doivent être fermées, la Casa Domnului est donnée à l'Eglise Orthodoxe, tandis que l'immeuble de Bucarest est investi le 7 octobre 1947 par une troupe de plus d'une centaine de policiers. Les re-

ligieux byzantinistes, qui avaient imprudemment hébergé un opposant politique au nouveau régime, sont arrêtés et trois d'entre eux passeront plus de quarante jours en prison avant d'être expulsés.

Marie-Alype (Louis) Barral (1894-1966)



Né le 25 novembre 1894 à Moirans dans l'Isère, il prend l'habit au noviciat de Limpertsberg en 1912. Il part en Roumanie en 1925 et servira à Beius (1925-34) puis Bucarest et devient supérieur de la mission. Il aménage la maison de la rue Christian Tell, rend des services à la nonciature et traduit des poètes roumains... Expulsé en 1950, il est chargé de la revue Unitas ainsi que de la postulation de plusieurs sœurs, dont la Mère Yvonne Aimé de Jésus. Nommé à Rome, il meurt près de Grenoble le 16 août 1966.

On trouve dans leurs documents un projet d'étude sur l'organisation militaire au X^{ème} siècle en Roumanie, ce qui est censé prouver qu'ils sont bien des espions !

La bibliothèque byzantine parvient à être sauvée grâce à l'ingéniosité du P. Emile Jean, absent lors de la perquisition, qui met les livres à l'abri dans les bâtiments voisins de l'ambassade de France, après les avoir fait passer par-dessus le mur mitoyen... Ils arriveront à Paris en wagon plombé en mars 1949. Pendant ce temps, un autre institut byzantin voit le jour en 1949 à Athènes, avec le P. Sévérien Salaville, ce qui permet une présence continue en Orient. Le bâtiment de Bucarest est cédé par précaution à la Croix Rouge en 1948, avant que les religieux étrangers ne finissent tous par être expulsés. Le P. Barral arrive à se maintenir à la nonciature jusqu'en 1950, mais doit lui aussi quitter le pays.

La persécution sévit contre les gréco-catholiques, et les 7 évêques sont tous emprisonnés, ils mourront tous en prison ou en résidence surveillée. Les religieux en responsabilité sont arrêtés et connaissent les geôles communistes. Certains doivent travailler à la construction du Canal Danube-Mer noire. Les frères de chœur encore en formation sont ordonnés rapidement, juste avant la dispersion des communautés. Désormais, pour la quinzaine de religieux restant en Roumanie, c'est l'ère de la clandestinité.

Russie

La difficile vie moscovite

La soudaine bienveillance de Staline à l'égard des religions au cours de la seconde guerre mondiale accorde un sursis de plusieurs années au P. Braun. Mais il perd progressivement ses soutiens diplomatiques : l'ambassade française du régime de Vichy est fermée en 1941, tandis qu'à partir de 1944, les puissances alliées ont intérêt à faire passer le gouvernement soviétique pour un régime respectable. Au cours de la conférence de Yalta, Staline obtient de Roosevelt le départ du P. Braun qui doit rentrer aux Etats-Unis en 1945.

En 1947, nouveau rebondissement politique : une visite du Général de Gaulle à Moscou permet l'arrivée du Père Jean de Matha Thomas qui succède comme administrateur apostolique à Mgr Neveu, mort l'année précédente. Mais l'éclaircie sera de courte durée : une nouvelle vague de per-

sécutions staliniennes éclate et il est lui aussi expulsé en 1950. Saint-Louis-des-Français est alors « confisquée » pour être confiée à des prêtres lettons, sans doute mieux en vue. Cependant, le P. Braun a des successeurs, et jusqu'en 1991, des Assomptionnistes américains occuperont la charge d'aumôniers de l'ambassade américaine. Souvent inquiétés par le KGB, devant parfois boucler leurs valises plus tôt que prévu, ils maintiendront coûte que coûte cette permanence.

« Onze ans au Paradis »

En 1942, le P. Judicaël Nicolas, alors à Beius en Roumanie, est envoyé avec les troupes roumaines qui occupent Odessa pour examiner la situation de l'église St Pierre que le P. Maniglier avait construite. Trouvant des fidèles qui s'y réunissent régulièrement, même en l'absence de prêtre, il y séjourne définitivement en décembre 1943, en compagnie d'un Jésuite. Les deux religieux décident de rester après l'arrivée des troupes russes, mais ils sont arrêtés en avril 1945. Détenus six mois à la Loubianka⁸, ils sont condamnés à de lourdes peines de travaux forcés, pour « *espionnage et agitation antisoviétique* ». Ils sont d'abord envoyés au Kazakhstan, dans un camp de travail, où des condamnés de droit commun font régner un régime de terreur.

Il est ensuite déplacé près de la frontière afghane, puis à Vorkouta, à proximité du cercle polaire et de la Nouvelle-Zemble, dans une région nouvellement habitée où un gisement de charbon a été découvert quelques années auparavant. Les prisonniers travaillent dans les mines ou construisent une nouvelle ligne de chemin de fer. Les conditions de travail sont rudes, les températures peuvent descendre jusqu'à 50 degrés en dessous de zéro, l'hiver dure huit mois, l'alimentation est rationnée... Il doit sans doute la vie à ses talents de dessinateur, puisqu'il échappe aux tâches harassantes en décorant une caserne avec des portraits de dignitaires communistes (au Kazakhstan) puis en étant à divers travaux de dessins, de décoration, d'architecture ou de réalisation de plans. Il passera en tout onze ans dans les camps de travail. Ne pouvant bien sûr exercer aucun ministère, il parvient à dire la messe clandestinement, dans un tiroir de son bureau. Une fois sa peine purgée, il est libéré mais ne peut quitter Vorkouta. Les diplo-

⁸ Le sinistre siège du K.G.B. situé en face de Saint-Louis-des-Français.

mates obtiennent sa libération, mais encore faut-il le localiser dans le vaste Empire soviétique ! Sa trace est quand même retrouvée grâce à un ancien condisciple libéré, il peut regagner la France en 1954.

Grèce

La Grèce n'est touchée par la seconde guerre mondiale qu'en 1941. Une fois le pays occupé par les Allemands et les Italiens, le blocus allié

rend la situation matérielle difficile. La disette s'installe, la maison Sainte-Thérèse devient également un lieu de distribution de vivres. Plusieurs religieux sont mobilisés d'autres emprisonnés, à l'instar de Mgr Vuccino incarcéré jusqu'à la libération du pays. La situation se normalise en 1946 et l'alumnat peut rouvrir ses portes. Les religieux ont la joie de voir leur première vocation assomptionniste, le Fr. Augustin Roussos, partir en France pour débiter le noviciat.

Une bonne partie des prêtres catholiques étaient des ressortissants italiens qui doivent quitter le pays après la guerre. Pour pallier ces départs, les évêques confient aux religieux deux paroisses, au Pirée et à Volos ainsi qu'un poste d'aumônerie sur l'île de Naxos. A noter enfin que Mgr Vuccino, nommé en 1949 évêque de Corfou, démissionne de sa charge en 1952.

Enfin, en 1949, le P. Sévérien Salaville vient s'installer dans la communauté de la rue Heptanissou. Il maintient en Orient la permanence de l'apostolat intellectuel assomptionniste. Aidé par un religieux grec, il y crée un second Centre d'Etudes Byzantines.

Sévérien (J-Pierre) Salaville (1881-1965)



Il naît à Servières (Lozère) le 29 octobre 1881 et entre au noviciat de Livry en 1897. Professeur en Orient, il est ensuite nommé aux Echos d'Orient en 1903 dont il prend la responsabilité, ainsi que celle du sémi-

naire léonin. Il enseigne ensuite la théologie orientale à Rome (1929-1940) puis à Lyon (1942-1945). Il rentre en Orient, à Athènes (1948-1965) où il fonde un Centre d'Etudes Byzantines. Spécialiste de la liturgie, on lui doit plus de 300 livres, articles, notices de dictionnaires. Grand serviteur de la cause de l'unité de l'Eglise, il meurt à Athènes le 26 octobre 1965.

Yougoslavie

La construction du monument aux morts est tout d'abord interrompue par un accident qui provoque le décès de trois personnes, dont l'entrepreneur lui-même. L'entrée en guerre du pays en 1941 met définitivement fin au projet qui restera inachevé. En avril, les Allemands envahissent le pays. Trois des quatre religieux français sont emprisonnés, accusés d'avoir rendu service au contre-espionnage. Il faudra une intervention du Vatican auprès de Von Ribbentrop pour qu'ils soient relâchés en 1942.

Restés à Belgrade, le P. Bélard et le F. Kereç, convers yougoslave, se portent au secours des victimes de la guerre. Tandis que le F. Kereç répare les églises de Belgrade endommagées, les locaux de la paroisse sont utilisés pour héberger les sans-abri, des soupes populaires sont organisées. Tous sont aidés, et les soins apportés à un Yougoslave pro-allemand leur vaut l'inimitié des partisans serbes. Cela vaudra au P. Bélard d'être expulsé en 1945, à l'arrivée au pouvoir de Tito, sans aucune reconnaissance pour les services rendus. Des religieux yougoslaves viendront prendre le relais. Cependant, avec la prise de pouvoir par les communistes, les Assomptionnistes doivent se contenter de l'activité paroissiale. Ils pensent un temps quitter Belgrade pour des régions qui auraient été plus fertiles en vocations (la Dalmatie ou la Voïvodine), mais ils ne peuvent désormais plus déménager.

Jérusalem

La Palestine n'est pas touchée par le conflit mondial, même si les activités hôtelières et l'accueil des pèlerins doivent s'interrompre. Passagèrement réquisitionnées par l'armée britannique, les deux maisons subissent d'inévitables dégradations. Mais le pire est à venir.

Si le mouvement sioniste a déjà débuté depuis longtemps, les tragiques événements européens et les mesures d'extermination prises par les dirigeants de l'Allemagne nazie accélèrent l'arrivée des Juifs en Terre Sainte. Des conflits sporadiques éclatent déjà avec les Arabes, ce qui renforce la vigilance de l'administrateur anglais. La partition du territoire palestinien puis le départ des Britanniques donnent le signal de la première guerre entre Israéliens et Arabes en 1947-1948. Positionnée sur un lieu stratégique, Notre-Dame de France est occupée par les troupes israéliennes qui

la transforment en forteresse. Au cours de la bataille qui s'ensuit, le P. Mamert Vionnet est tué dans des circonstances encore non éclaircies. L'armistice de 1949 laisse la maison sérieusement endommagée, d'autant plus que l'armée israélienne occupe toujours une aile qu'ils ont transformée en poste-frontière. La ligne de démarcation sépare enfin les deux communautés, Saint-Pierre en Gallicante se trouve dorénavant en Jordanie, ce qui ne facilite en rien les relations entre les deux maisons.

Europe

Angleterre

La guerre sépare l'Angleterre du reste du continent et oblige les jeunes religieux en formation à fuir la France occupée au cours de voyages périlleux.

Mgr George Andrew (George Augustine) Beck (1904-1978)

Né le 28 mai 1904 à Streatham dans la banlieue londonienne, il entre en 1921 dans la congrégation des Pères de Saint-Edme. Accueilli à l'Assomption en 1925, il poursuit sa formation à Louvain. Professeur à Hitchin en 1927, il en devient directeur en 1941, avant de prendre la direction du collège de Nottingham en 1944. Il se distingue par ses efforts pour donner un statut scolaire aux catholiques anglais. Nommé évêque coadjuteur de Brentwood dans l'Essex, il en est le titulaire en 1951, puis est transféré à Salford en 1955 et à Liverpool en 1964. Relevé de sa charge en 1975, il meurt à Liverpool le 13 septembre 1978.



Arrêtés par l'armée allemande, plusieurs religieux seront internés à la prison de Fresnes pendant toute la guerre, ordonnés lors d'une permission demandée expressément pour l'occasion. Les bombardements allemands font également beaucoup de dégâts : Newhaven, Brockley et surtout Bethnal Green sont lourdement endommagés. On estimera les destructions à huit millions de francs, autant que pour l'ensemble des communautés et des œuvres en France. Mais la résistance et l'opiniâtreté britanniques ont raison de ces difficultés. L'ensemble des œuvres est organisé en Vicariat en 1941,

sous la responsabilité du P. James Whitworth.

Un noviciat provisoire est organisé à Nottingham puis à Bindon House dans le Somerset. Après la guerre, la situation est suffisamment rétablie pour que la Province d'Angleterre vole de ses propres ailes. Comptant 63 religieux dont 47 prêtres et 7 convers (chiffres du 31 décembre 1945), elle est érigée le 21 août 1946. Deux ans plus tard, le P. Beck, alors directeur du collège de Nottingham, sera nommé coadjuteur de l'évêque de Brentwood.

Espagne

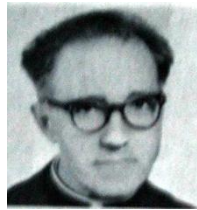
La guerre coupe totalement l'Espagne de la France, les religieux doivent s'organiser sans aide extérieure. La situation financière difficile oblige à réduire le nombre d'élèves qui ne sont plus que dix entre 1942 et 1944. Après la guerre, la situation reviendra à la normale. Un noviciat puis un philosophat sont installés dans les locaux de l'alumnat. Les bonnes relations de l'Espagne franquiste avec l'Italie mussolinienne permettent à quelques jeunes religieux de poursuivre leurs études à Tor di Nona. L'intervention des Alliés en Italie rend impossible les communications entre les deux pays, on établit une petite résidence à Madrid pour des étudiants en théologie, entre 1944 et 1947. La situation se normalise par la suite.

L'Assomption espagnole compte une douzaine de membres au début des années 1940 et peut alors songer à d'autres œuvres qu'Elorrio. L'Eglise a de nombreux besoins, car la guerre civile a fait des ravages et de nombreux prêtres y ont laissé leur vie. Quelques Assomptionnistes montent à Madrid, dans l'espoir d'y construire un collège. Mais l'évêque leur confie la paroisse de Dulce Nombre de Maria, dans les faubourgs de la ville. Ce quartier du Puente de Vallecas est à dominante ouvrière, la population est en général hostile au clergé. Celui-ci est vu comme « l'allié du pouvoir capitaliste exploiteur ». Il n'est donc pas surprenant que le quartier soit surnommé « la petite Russie ». Les Assomptionnistes commencent donc très modestement, avec la petite chapelle qui a échappé aux destructions mais qui de toute façon n'est fréquentée que par de rares paroissiens. Tout est donc à construire.

Les religieux parviennent à gagner l'estime de la population par une multitude d'œuvres. Groupes d'action catholique, dispensaire, cours du

soir, patronage et autres activités leur permettent la « *reconquista* » de cette population déchristianisée. En 1944, ils décident de passer à la vitesse supérieure. Marqué en effet par le nombre croissant d'enfants des rues vivant dans un état d'abandon matériel comme spirituel, le P. Luis Madina a l'idée

Luis Madina (1911-1984)



Né le 18 août 1911 à San Sebastian, il est élève à Elorrio puis entre au noviciat de Scy-Chazelles en 1928. Après Cavalerie et Layrac, il rentre en Espagne et est économe à Elorrio (1939-42). A Madrid au Puente de Vallecas en 1944, il y fonde la *Ciudad de los Muchachos*. Ecarté pour sa gestion trop personnelle de l'œuvre, on le retrouve ensuite dans les paroisses hispanophones de New-York (1954-58). Il part ensuite fonder d'autres cités des enfants au Costa-Rica (1958-64), à Panama (1964-68) et s'établit finalement à Cali, en Colombie, où il crée Mi Casa. Il y meurt le 16 novembre 1984.

de les prendre en charge, de la petite enfance jusqu'à la majorité. Il achète un grand terrain et y érige la Ciudad de los Muchachos qui voit le jour progressivement. De 1 à 5 ans, les enfants sont placés dans une garderie, sous la surveillance de Filles de la Charité ou de Luisa de Marillac, les Equipes Saint-Vincent locales. De 5 à 12 ans, ils sont scolarisés dans une petite école, construite sur place. Enfin, de 12 à 17 ans, ils suivent des cours en vue de l'apprentissage d'un métier technique, dans cinq ateliers

différents. C'est cette école d'apprentissage qui constitue le cœur de l'œuvre. Le tout est enfin complété d'un patronage avec un théâtre de plus de 500 places. Le principe est celui de l'autogestion et de la prise en charge par l'enfant de son propre avenir. Une revue éducative, du nom de l'œuvre, est enfin lancée, elle permet de récolter les fonds nécessaires que les subventions publiques et les dons des bienfaiteurs ne suffisent plus à couvrir.

Italie

Pendant la guerre, les religieux sont victimes de la situation politique. Mussolini étant entré en guerre aux côtés des puissances centrales, les Italiens ne peuvent communiquer avec les Français. Le collège international de Rome se vide, il accueille provisoirement les alumnistes florentins. Deux d'entre eux entreront dans la vie religieuse à Florence où un no-

viciat est érigé en 1945. La communauté florentine souffre cependant de l'isolement dans lequel elle a été plongée. Pour y remédier et marquer une séparation plus nette entre l'alumnat et la paroisse, décision est prise de fonder un nouvel alumnat dans le Nord du pays, dans une région plus fertile en vocations. C'est le diocèse de Novara qui est choisi, un orphelinat est repris à Omegna en 1951 avec objectif de le faire évoluer vers la formule d'un alumnat. Mais l'entreprise se révèle impossible, l'alumnat s'implantera finalement trente kilomètres plus loin, à Cannero. Dans un décor magnifique, sur le rivage du lac Majeur en face des Iles Borromée, l'alumnat Santa Maria de la Asunta voit donc le jour en 1952, à proximité de la ville de Verbania. Des candidats ont été recrutés dans les environs, les cours peuvent débiter tout de suite, même si les travaux d'aménagement de la maison ne sont pas terminés : on compte sur les alumnistes pour y remédier !

Amérique

Etats-Unis

Le collège relève progressivement la tête à mesure que s'éloigne la grande dépression des années 1930. La guerre complique la situation, mais le nombre d'élèves dépasse à nouveau les 300 en 1943. Il faut dire que deux ans auparavant, la direction avait accepté des élèves ne parlant pas du tout le français. Des cours spéciaux devaient leur permettre de rattraper leur retard en deux ans. Car le collège tient fermement à son identité franco-américaine : et un projet de déplacement du collège à Boston est abandonné car l'évêque souhaitait le renoncement à cette double identité. Une grande chapelle est construite en 1945, année où le nombre d'élèves atteint 400.

Après la guerre, les Franco-Américains se sentent de plus en plus Américains et le recul de la langue française s'amorce. Le collège devra se décider sur l'adaptation nécessaire à l'anglais. Le directeur du collège est toujours français, le P. Rodolphe Martel, qui ne maîtrisera jamais la langue de Shakespeare ! Ses adjoints font cependant partie de la jeune génération des religieux franco-américains. Ils poussent à mieux pouvoir s'adapter aux réalités américaines, tout en gardant la « double culture » du collège, qui en fait la particularité par rapport aux autres établissements. Ce sera leur tâche, puisqu'en juin 1946, un Américain est enfin nommé supérieur du collège.

Le P. Wilfrid Dufault n'aura que peu de temps pour occuper cette fonction, puisqu'il est choisi en décembre de la même année pour être le premier supérieur de la nouvelle Province d'Amérique du Nord. Englobant les Etats-Unis et le Canada, elle compte à sa fondation 113 religieux et novices, dont 32 frères convers.

Canada

La seconde guerre mondiale ne permet plus aux religieux canadiens de venir se former en Europe. Ils doivent donc se former sur place, à l'université de Laval. Une petite résidence, la maison Saint Joseph, est alors construite pour les accueillir. En 1943, on compte 10 religieux prêtres canadiens. Vient le temps de penser à un apostolat propre, qui se concrétisera au sein de la Province d'Amérique du Nord, avec la prise en charge du sanctuaire de Beauvoir en 1948.

Chili

La guerre empêche les postulants de venir en France pour venir y suivre le cursus de formation. Il est donc nécessaire d'assurer cette formation sur place. La demande d'une bienfaitrice de dédier une église à Notre-Dame des Anges tombe à pic, une nouvelle communauté peut être ouverte en 1941 dans le quartier d'El Golf. L'église sera, elle aussi, édifiée et constituée en paroisse en 1943. Les novices et scolastiques suivent ainsi les cours à l'Université Catholique de Santiago, en compagnie des étudiants chiliens qui ont réussi à fuir la France. La fin de la guerre leur permettra de revenir se former en Europe, à Layrac ou à Rome.

Cette période de forte industrialisation et d'exode rural voit une renaissance des luttes sociales, la pastorale auprès des milieux ouvriers devient encore plus nécessaire. Les longues randonnées équestres des missionnaires se déplaçant dans leurs gigantesques paroisses rurales appartiennent au passé. L'Action Catholique, la Croisade Eucharistique, les Conférences Saint-Vincent de Paul sont encouragées. Les Congrès Eucharistiques sont également utilisés pour montrer la détermination et l'attachement des populations au catholicisme, les religieux y participent largement. La tendance est plutôt à l'abandon des missions chez les paysans, comme à Mendoza, pour une concentration sur les paroisses urbaines, en milieu ouvrier.

Argentine

Aucune nouvelle fondation n'est à enregistrer dans les années quarante, si ce n'est celle d'un alumnat à la paroisse Saint Martin de Tours. A l'inverse du Chili, les vocations sont extrêmement peu nombreuses, la question du recrutement commence à devenir préoccupante. La seconde guerre mondiale empêche l'arrivée d'éventuels nouveaux missionnaires européens, ce qui oblige les Assomptionnistes d'Argentine à assurer eux-mêmes leur futur. Les paroisses sont actives, les mouvements d'Action Catholique y ont été développés et les religieux ne sont pas absents du monde des jeunes. L'illustrent les nombreuses œuvres éducatives ainsi que les groupes scouts des différentes paroisses. A Saint Martin de Tours, les religieux créent un centre ouvrier, une bibliothèque roulante pour les enfants, ils se dévouent aussi dans les bidonvilles de la Villa Saldias. L'urgence est ainsi à la mission, l'argent manque par ailleurs pour de nouvelles initiatives. C'est une nouvelle fois une bienfaitrice, noëliste, qui offre l'argent nécessaire. L'alumnat voit le jour en 1943, près de la paroisse Saint Martin de Tours. Ce sont les scouts de la paroisse qui fournissent le premier contingent d'alumnistes, embryon d'une Assomption argentine. L'alumnat est déplacé en 1953 au cœur de la banlieue de la capitale, à Olivos, dans un bâtiment mieux agencé.

L'avenir de l'Assomption sud-américaine étant, une Province peut maintenant y voir le jour. Les communautés de Chili, d'Argentine, de Colombie et du Costa Rica sont alors rassemblées dans la nouvelle Province d'Amérique du Sud, érigée en 1953. Elle compte 75 religieux, dont 44 au Chili et 22 en Argentine et sera dirigée par le P. Régis Escoubas, premier Supérieur Provincial.

Brésil

Nommé supérieur du groupe brésilien, le P. Alexis Chauvin décide de transformer la petite chapelle de Rio en église. Il s'agit d'abord de collecter les fonds nécessaires, grâce à l'aide de grandes familles du quartier puis de triompher des nombreux obstacles. La première pierre est enfin posée en 1940 mais le P. Chauvin meurt brutalement l'année suivante. Le P. Artigue reprend la conduite des travaux, ce qui permet à l'église de la Sainte Trinité d'être achevée quatre ans plus tard. L'année suivante, elle est

érigée en paroisse, malgré l'opposition du curé voisin. Très petite, la paroisse comprend également une *favela* dans laquelle les religieux multiplient les œuvres sociales.

Au sortir de la guerre, les religieux ne sont plus que deux à Rio. Les renforts arrivent au bout de quelques années, et c'est le P. Timothée Labialle qui prend la direction des opérations. Pour développer l'Assomption franco-brésilienne embryonnaire, il décide une autre implantation, dans un environnement complètement différent. Il choisit la ville d'Eugénopolis, dans l'Etat du Minas Gerais, à 350 km de Rio. Dans cette région agricole et montagneuse, les religieux prennent la charge de la paroisse en 1952 et construisent un collège pour l'éducation des fillettes de la campagne, placé sous la direction de Sœurs de la Providence de Gap.

Afrique et Asie

Tunisie et Algérie

Les religieux s'installent peu à peu dans leur apostolat tunisien et y

prennent leurs marques. En 1939, ils acceptent un poste de mission à l'oasis de Gabès, dans un poste militaire situé au Sud du pays. Ils s'occupent des colons européens qui sont disséminés dans toute la région et rayonnent sur de nombreux lieux, jusqu'à l'île de Djerba.

Les paroisses de l'agglomération tunisoise restent les œuvres principales et abritent 11 Assomptionnistes en 1945. Celles de Tunis-Bellevue et de Mégrine-Coteaux sont consolidées tandis que les religieux-bâisseurs montrent

leurs talents et agrandissent la chapelle Ben-Arous pour en faire une véri-

Amance (Aimé) Arandel (1908-1999)



Il naît le 13 juin 1908 à Jarsy (Savoie) et prend l'habit à Taintignies en 1926. Professeur à Miribel en 1935, il est mobilisé et emprisonné durant tout le conflit mondial. Il est choisi après-guerre pour fonder les

collèges de La Marsa et de Bugeaud, il lui coûte de rentrer en Europe. Professeur à Mongré, Lormoy puis Soisy, il est aumônier de la communauté Sacré-Cœur à Vendôme de 1970 à 1999, où il meurt le 17 mars. Ecrivain et poète, il publiera plusieurs livres et recueils de poésie.

table église. La ville de Tunis s'industrialise de plus en plus et sa population croît de jour en jour, ce qui augmente le nombre de catholiques. On inaugure un apostolat auprès des jeunes étudiants avec un foyer et une présence auprès des aumôneries et des groupes d'action catholique, des hôpitaux. Une deuxième communauté, orientée vers ces différentes aumôneries, est créée rue Parmentier, sous l'appellation de « Tunis-Belvédère ».

Les familles des colons font pression sur l'Assomption pour qu'elle implante un collège en Tunisie. C'est le P. Amance Arandel qui est chargé de sa fondation en 1946. Il organise d'abord dans la baie de Tunis l'internat « Maurice Cailloux » dans une propriété de l'archevêché. Le collège est déplacé peu après dans des locaux flamboyants neufs, à La Marsa où il prend le nom de Saint-Louis. Il connaît un vif succès, en cinq ans il passe de 25 à 160 élèves. Un deuxième collège va être créé, en Algérie cette fois. Cette fondation est envisagée dès 1940, mais l'hostilité d'une partie de la population à l'établissement d'un collège catholique la retarde. L'école d'Alzon ouvre modestement en 1949 à Bugeaud, à 12 km de Bône, dans l'ancien hôtel-casino de la ville. Deux ans plus tard, l'école se déplace à Bône, l'ancienne Hippone, pour donner naissance à un véritable collège.

Chine

La menace de mobilisation des religieux s'éloigne rapidement mais la guerre isole les missionnaires mandchous. Il n'est désormais plus possible d'espérer recevoir des fonds ou des renforts de France. Un emprunt auprès des évêques locaux permet de financer la fin des travaux et d'achever les constructions. Une fois le permis d'ouvrir obtenu, le séminaire peut enfin être inauguré en avril 1940. Les 52 séminaristes sont encadrés par 7 religieux, le P. Flavien Senaux est le supérieur de la communauté et du séminaire. Deux religieux restent à Shuang Ch'eng, un troisième à la paroisse de Kirin. Ils apprennent leur rôle de formateurs de futurs prêtres, ce qui ne va pas toujours sans heurts, surtout lorsqu'ils sont confrontés à des séminaristes d'une autre culture. L'entrée en guerre du Japon, marquée par l'attaque de la base américaine de Pearl Harbour le 7 décembre 1941 rend la situation délicate pour les missionnaires étrangers. Les Anglais et les Américains sont expulsés, les prêtres étrangers mal vus et souvent placés en résidence surveillée. La formation d'un clergé indigène devient alors

encore plus urgente, les autorités deviennent plutôt favorables au séminaire de Hsin Kin. Le quota de 60 peut être levé en 1943, année où le P. Pierron occupe un nouveau poste paroissial, à Chang-Hao, dans les faubourgs de Harbin. Le 12 janvier 1944, les huit premiers prêtres du séminaire sont ordonnés, prémices d'un avenir fructueux. Mais la situation matérielle est déjà difficile, les privations et les épidémies déciment les séminaristes et les religieux. Pour faire baisser les coûts, les séminaristes sont envoyés chez

eux pendant le mois et demi de vacances d'hiver.

La libération de la France fait repasser les religieux dans le camp des ennemis du Japon et donc de la Mandchourie. L'administration devient plus tatillonne, le rationnement plus intense. La vie du séminaire se poursuit tant bien que mal jusqu'à la fin de la guerre, lorsque l'Armée Rouge entre en Mandchourie pour l'occuper. Une fois le régime pro-japonais renversé, la menace communiste se fait de plus en plus pressante. La troisième promotion du Sémi-

Flavien (Noël) Senaux (1882-1967)



Né à Béziers (Hérault), le 24 décembre 1882, il prend l'habit en 1900 au noviciat de Gempe. Il séjourne à deux reprises à Koum-Kapou, comme professeur (1912-14) puis comme directeur du collège (1919-24). Il prend ensuite la direction du collège de Plovdiv (1924-1934) puis de la mission roumaine jusqu'en 1937. Envoyé en Mandchourie, il est encore le supérieur du groupe et doit veiller à la construction puis au fonctionnement du séminaire. Il revient en France en 1948 et sert la paroisse de Lorgues où il meurt le 23 octobre 1967.

naire Saint-Augustin peut être ordonnée en octobre, mais les élèves qui rentrent chez eux pour les vacances ne reviendront pas pendant plus d'un an. Car à l'occupation soviétique succède la guerre civile chinoise au cours de laquelle le séminaire est transformé en hôpital de la Croix Rouge. Les nationalistes prennent Hsin-Kin et l'institution peut rouvrir en septembre 1946. Les religieux ont dû faire face à une année d'inactivité, dans des conditions matérielles qui se dégradent de jour en jour. Le nombre des séminaristes a fondu, ils ne sont plus qu'une trentaine, à cause de la situation instable du pays et de la dévastation des petits séminaires de la région. Mais la reprise est de courte durée et les communistes reprennent la ville en mai

1947. Les séminaristes sont mobilisés et les religieux se retrouvent sans ressources et sans travail. On sait que les communistes ne permettront pas la remise en marche du séminaire. Ne cherchant pas le martyre, les Assomptionnistes décident de se retirer et sont évacués par le consulat américain en février 1948.

Les trois religieux en paroisse peuvent quant à eux se maintenir quelques années de plus, mais leur présence sur le territoire chinois est en sursis. En poste à Kirin, le P. Pellicier est forcé de partir en 1951. Les deux « broussards » peuvent demeurer plus longtemps, mais ils finissent par être expulsés en 1953 et 1954. La mission mandchoue connaît ainsi le même sort que la mission d'Orient dans les pays communistes, à la différence qu'aucun religieux issu du pays n'a pu perpétuer la présence assomptionniste. Plusieurs séminaristes s'étaient montrés intéressés par l'Assomption et après de nombreuses péripéties, celui qui deviendra le P. Martin Yen parviendra à partir en Europe où il sera le premier et unique Assomptionniste chinois, pour l'instant.



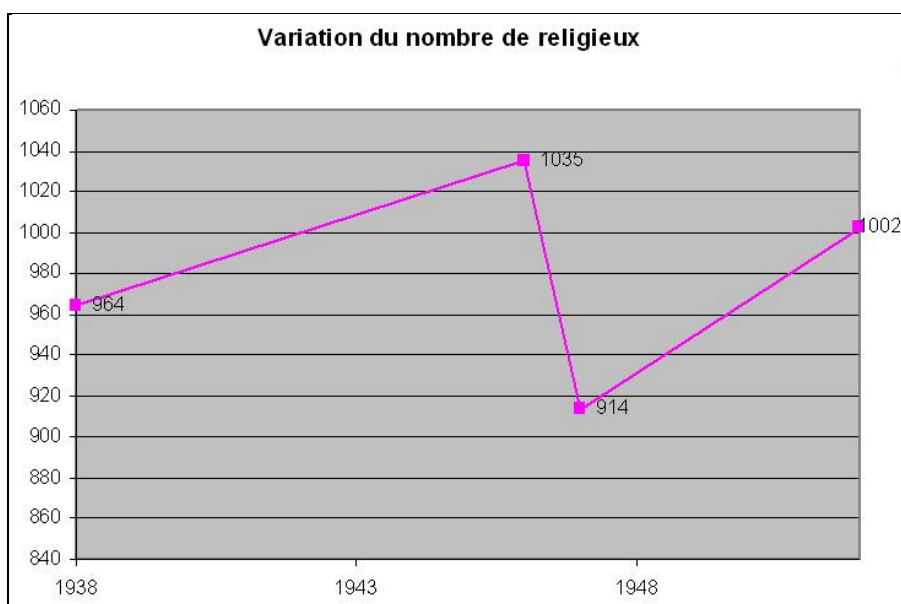
Séminaire de Hsin-Kin

3.

STATISTIQUES RECAPITULATIVES

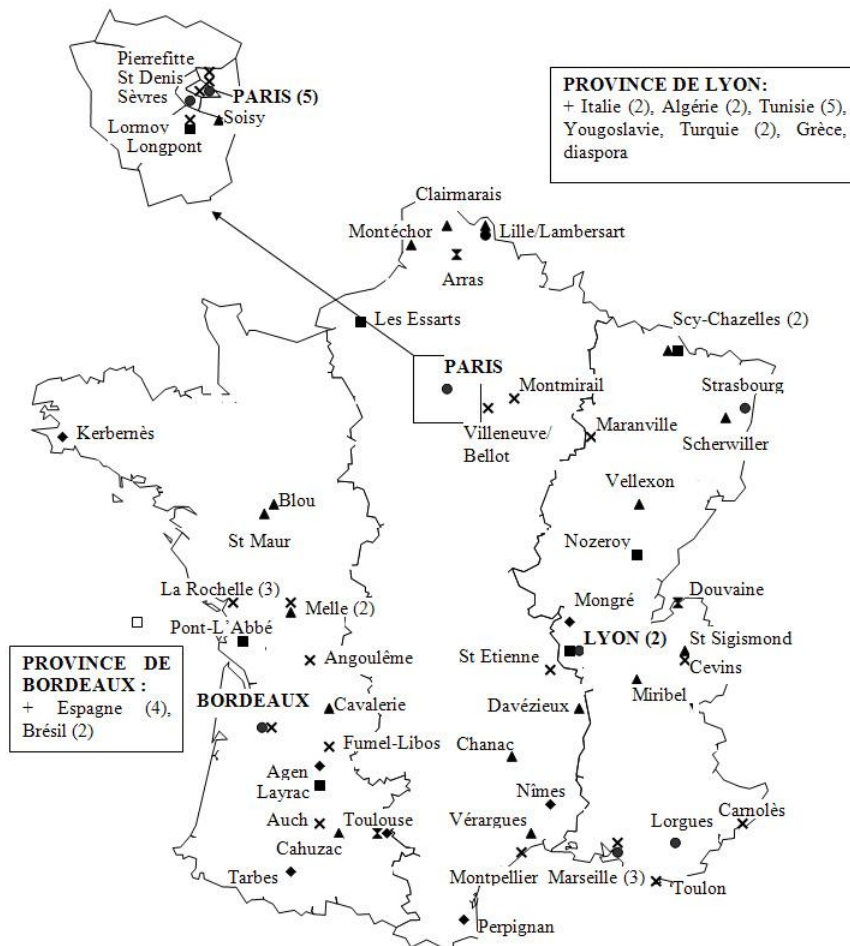
Religieux

Image de la situation française, la seconde guerre mondiale a moins affecté les effectifs des Provinces françaises que le conflit de 1914-1918. Le plus haut niveau historique est atteint en 1946, juste avant la séparation de l'Angleterre et de l'Amérique du Nord qui rassemblent en tout 163 religieux. La tendance repart ensuite à la hausse pour atteindre 1002 religieux en 1952. Cette année-là, les Provinces de Lyon, Bordeaux et Paris comptent respectivement 410, 402 et 239 religieux.



L'Assomption en 1952

- | | |
|--------------|-----------------------|
| ● Résidence | ▲ Alumnat |
| ✕ Paroisse | ◆ Collège |
| ✂ Orphelinat | ■ Maison de formation |



LES CADRES DE L'ASSOMPTION

CURIE GENERALICE

Supérieur Général :

- **P. Gervais Quenard**: Supérieur Général de 1923 à 1952.

Assistants Généraux :

- P. Félicien Vandenkoornhuyse, de 1929 à 1943, Vicaire Général
- P. Elie Bicquemard, de 1929 à 1946
- P. Rémi Kokel, de 1929 à 1946
- P. Rumold Spinnael, de 1929 à 1946
- P. Jude Verstaen, de 1946 à 1952, Vicaire Général
- P. Bernardin Bal-Fontaine, de 1946 à 1952
- P. Dieudonné Dautrebande, 1946 (démissionnaire)
- P. Zéphyrin Sollier, de 1946 à 1949
- P. Aubain Colette, de 1946 à 1964
- P. Alphonse Picot, de 1949 à 1952

Economes Généraux :

- P. Antonin Coggia, de 1934 à 1944
- P. Eudes Hanhart, de 1944 à 1964

Procureurs Généraux :

- P. Romuald Souarn, de 1923 à 1948
- P. Rémi Kokel, de 1948 à 1964

Secrétaires Généraux :

- P. Rémi Kokel, de 1929 à 1946
- P. Zéphyrin Sollier, de 1946 à 1949
- P. Aubain Colette, de 1949 à 1955

SUPERIEURS ET VICAIRES PROVINCIAUX

PROVINCE DE BORDEAUX

Supérieurs Provinciaux :

- P. Zéphyrin Sollier, de 1938 à 1946
- P. Régis Escoubas, de 1946 à 1949
- P. Marie-Noël Izans, de 1949 à 1950
- P. Régis Escoubas, de 1950 à 1952

PROVINCE DE PARIS

Supérieurs Provinciaux

- P. Bernardin Bal-Fontaine, de 1935 à 1946
- P. Rémi Kokel, de 1946 à 1948
- P. Merry Susset, de 1948 à 1952

PROVINCE DE LYON

Supérieurs Provinciaux :

- P. Maximilien Malvy, de 1938 à 1946
- P. Marie-Germain Filliol, de 1946 à 1952

Vicaires provinciaux pour l'Orient :

- P. Herménégilde Gayraud, de 1938 à 1947
- P. Ausone Dampérat, en 1947

VUE D'ENSEMBLE DES PROVINCES FRANCAISES

Les Provinces françaises avancent sereinement dans le temps de l'après-guerre. Les effectifs sont toujours en croissance, les œuvres plus nombreuses. Si la Mission d'Orient n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était, d'autres missions, au Maghreb ou en Afrique, viennent entretenir la flamme missionnaire. Usé, le P. Gervais Quenard démissionne à la fin de l'année 1951 pour occuper le rôle de Vicaire Général, en attendant la tenue du Chapitre Général. Le 26 mai 1952, celui-ci élit à la tête de la congrégation le Provincial d'Amérique du Nord, le P. Wilfrid Dufault. Pour la première fois, celui qui préside aux destinées de la congrégation n'est pas de nationalité française.



Château de Lormoy

Conclusion

De la nuit de Noël 1845 où les pionniers commençaient leur noviciat au moment où le P. Gervais Quenard s'apprête à tirer sa révérence, les Assomptionnistes sont passés de 5 à près de 1800 religieux et novices confondus. Comme le disait le Pape Benoît XV « *votre petite famille est devenue un peuple* »¹. Depuis son berceau nîmois, la congrégation a essaimé sur les cinq continents, jusqu'à New York, Santiago du Chili, Constantinople, Jérusalem, Bône ou Wellington, en Nouvelle-Zélande.

Avec le découpage de la congrégation et l'émancipation des « Provinces-filles », la congrégation s'est engagée sur la voie de la décentralisation. Le poids de la France reste encore prépondérant, mais petit à petit, des Assomptions locales vont voir le jour, donnant un visage de plus en plus international à l'Institut. Ce n'est pas une donnée isolée dans l'Eglise catholique : celle-ci prend en effet conscience de son universalité, qui sera mise en évidence au Concile Vatican II.

Le travail que nous avons effectué inclut le « tronc commun » de l'histoire de l'Assomption. Au cours de cette période, un certain nombre de jalons ont été posés. Cet ouvrage pourra servir de base à d'autres études ou récits. Un autre volume suivra ce travail, il traitera de la période allant de 1952 jusqu'à nos jours. Dans la lignée du projet original, il sera entièrement centré sur les Provinces françaises, en y incluant les territoires qui leur sont rattachés. Il appartient désormais à chaque pays ou chaque Province d'écrire sa propre histoire assomptionniste.

¹ Pierre TOUVENERAUD, *Le régime des Provinces à l'Assomption 1923-1973*, Rome, 1973, p. 13.

Bibliographie (1845 - 1952)

Congrégation AA :

- Jean-Paul PERIER-MUZET, *Notices biographiques des Religieux de l'Assomption 1850-2000*, 5 tomes, 2000-2001.
- Jean-Paul PERIER-MUZET, *Tour du monde assomptionniste en 41 pays*, série des Cahiers du Bicentenaire d'Alzon 2010 n°1, Rome, 2007.
- Jean-Paul PERIER-MUZET, *Petit manuel. Histoire de l'Assomption*, Rome, 2003.
- Adrien PEPIN, *Les Religieux de l'Assomption*, Bonne Presse, Paris, 1963.
- Polyeucte GUISSARD, *Un siècle d'histoire assomptionniste, 1850-1950*, Bonne Presse, Paris, 1950.
- Lucien GUISSARD, *Les Assomptionnistes d'hier à aujourd'hui*, Bayard Editions, Paris, 2000.
- *Souvenirs*, 1^{ère} série (1881-1899).
- *Lettre à la dispersion* (2^{ème} série : 1908 à 1912, 3^{ème} série : 1914-1917, 4^{ème} série, 1917-1941).
- *Nouvelles de la famille* (1916-1921).
- *La lettre à la famille*, 1944-1952.
- *A Travers la Province* (Bulletin de la Province de Bordeaux), 1950-1952.
- *Mémoire assomptionniste. Ecrits au fil des ans 1850-2000*, Editions du Bugey, 2000.
- Charles MONSCH, *La crise de l'Assomption en 1923*, 2000 (document dactylographié).
- Gervais QUENARD, *Une page d'histoire assomptionniste : le chapitre de 1918-1922* (document dactylographié).
- Pierre TOUVENERAUD, *Le régime des Provinces à l'Assomption 1923-1973*, Rome, 1973

- *Deux siècles d'Assomption, le regard des historiens*, série UEA n°7, Paris, 2001
- *Les origines de la famille de l'Assomption, fondateurs et fondatrices, fondations, intuitions, relations et différends*, Actes du Colloque Inter-Assomption, Paris, 6-10 janvier 2004, éd. par Bernard Holzer, Rome, Collection Recherches Assomption n°3, 2005.
- *Actes des Chapitres Généraux*, 1929, 1935, 1946, 1952.
- Rapport des Provinces françaises au Chapitre Général de 1935 (Archives de la Province de France).
- *Répartition des religieux*, 1929-1952.

P. d'Alzon

- *Correspondance du Père d'Alzon*, t A,B,C, et I à XVII, (principalement t. XIII, XV et XVII), Rome, 1923 à 2003.
- Emmanuel d'ALZON, *Premières Constitutions des Augustins de l'Assomption 1855-1865*, Rome, 1966.
- Emmanuel d'ALZON, *Ecrits Spirituels*, Rome, 1956.
- *Dossier sur la vie et les vertus*, vol II Documentation biographique, 2 tomes, Rome, 1986.
- Actes du Colloque d'histoire décembre 1980, *Emmanuel d'Alzon dans la société et l'Eglise du XIXème siècle*, Centurion, 1982.
- *L'Esprit de l'Assomption d'après Emmanuel d'Alzon*, Rome, 1993.
- Jean-Paul PERIER-MUZET, *Anthologie alzonienne*, Rome, tome I, 2003 et tome II, 2007
- Jean-Paul PERIER-MUZET, E. d'Alzon, *Bibliographie commentée et référencée*, Rome, 2007, dans *Cahiers du Bicentenaire* n°3

P. Picard :

- François PICARD, *Circulaires aux Religieux de l'Assomption*, Féron-Vrau, Paris, 1912

- E. LACOSTE (E. Baudouy), *Le Père François Picard, second supérieur général de la Congrégation des Augustins de l'Assomption*, Bonne Presse, Paris, 1932.
- *Décisions des Chapitres Généraux (1886 à 1898)*, Féron-Vrau, Paris.
- Aubin COLETTE, *Vue rétrospective sur nos Chapitres généraux, de 1850 à 1958*, dans *Pages d'Archives*, 2^{ème} série, avril 1958.
- *Un chef : le Père François Picard*, dans *Pages d'Archives*, 3^{ème} série, n°4, jan 1964.
- *Le Père François Picard, directeur de l'Association Notre-Dame de Salut et des Pèlerinages Nationaux*, dans *Pages d'Archives*, 3^{ème} série, n° 3, nov 1963.
- Jacqueline DECOUX, *François Picard : l'engagement d'un homme pour "faire en toute chose la volonté de Dieu"*, Editions du Signe, Strasbourg, 2003.
- Adrien PEPIN, *Chronologie des PP. François Picard et V. de P. Bailly*, Curie Généralice A.A., Rome.

P. Bailly et P. Maubon :

- Emmanuel BAILLY, *Circulaires aux Religieux de l'Assomption*, Féron-Vrau, Paris, 1903-1917.
- *Constitutions des Augustins de l'Assomption*, Typographie augustinienne, Paris, 1906.
- Joseph MAUBON, *Circulaires aux Religieux de l'Assomption*, de 1918 à 1922.

P. Quenard :

- Joseph GIRARD-REYDET, *Le Père Gervais Quenard 1875-1961, supérieur général des Assomptionnistes*, Bonne Presse, Paris, 1967.

Presse et pèlerinages, Œuvres générales :

- *Comment, dans les pèlerinages, les disciples du Père d'Alzon sont-ils restés fidèles à l'affirmation, par leur fondateur, des*

droits de Dieu, conférence dactylographiée de Charles Monsch, session de Rome, 1986.

- Paul CASTEL, *Le Père Vincent de Paul Bailly et les Pèlerinages en Terre Sainte*, dans *Pages d'Archives*, 3^{ème} série, n°2, juin 1963.
- Louis GUERIN (E. Chardavoine), *L'Association Notre-Dame de Salut au cinquantenaire de sa fondation*, Paris, 1925.
- Yves PITETTE, *Pèlerinages en Terre Sainte, Premiers pas d'une longue tradition des Augustins de l'Assomption*, plaquette « Vienne Ton Règne » n°3, Paris, 2007.
- *Cent ans d'histoire de "La Croix" (1883-1983)*. Colloque sous la direction de René Rémond et d'Emile Poulat, mars 1987.
- Jacqueline et Philippe GODFRIN, *Une centrale de presse catholique, La Maison de la Bonne Presse et ses publications*, Presses Universitaires de France, Paris, 1965.
- Charles MONSCH, *Bayard-Presses, l'histoire d'une entreprise*, document dactylographié non publié, Rome, 1996.
- *Les Oblates de l'Assomption au service de la presse catholique*, plaquette non datée.
- Patrick ZAGO, *Histoire de Bayard*, document dactylographié, Juvisy, 2006.
- UCIP, *Colloque Père Emile Gabel, 14 et 15 octobre 1988* – Paris, Editions Universitaires Fribourg Suisse, Fribourg, 1989.
- *Manuel du Tiers-Ordre de Saint-Augustin par un Augustin de l'Assomption*, Droux, Paris, 1940.
- Ludwik BISKUPSKI, *L'Institut Français d'Etudes Byzantines et son activité scientifique et littéraire, 1895-1970*, édité par l'auteur, Istanbul, 1970.
- Albert FAILLER, « Le centenaire de l'Institut Byzantin des Assomptionnistes », *Revue des Etudes Byzantines* tome 53, 1995, p. 5-40.
- « A la découverte de l'Institut d'Etudes Augustiniennes », dans *Itinéraires Augustiniens*, n°16, juillet 1996.

Mission d'Orient :

- *Missions de l'Assomption en Orient, Œuvres des Pères et Œuvres des Sœurs Oblates Missionnaires de l'Assomption*, Lyon, 1925.
- *L'aventure missionnaire assomptionniste*, Actes du Colloque d'Histoire du 150^{ème} anniversaire de la congrégation des Augustins de l'Assomption, Lyon-Valpré, 22-26 novembre 2000, éd. Bernard Holzer, Rome, Collection Recherches Assomption n°1, 2006.
- *Notre Mission d'Orient, Echos du Centenaire, Valpré 31 mars 1963* dans *Pages d'Archives*, 3^{ème} série, n°6, mars 1963 (conférences de Pierre TOUVENERAUD et Daniel STIERNON).
- Julian WALTER, *Les Assomptionnistes au Proche-Orient (1963-1980)*, série du Centenaire n°6, Paris, 1980.
- Alain FLEURY, *Un collège français en Bulgarie (St Augustin, Plovdiv, 1884-1948)*, L'Harmattan, Paris, 2001.
- Gervais QUENARD, *Pour l'Unité, notre mission de rite oriental* dans *Pages d'Archives*, 2^{ème} série, n°14, avril 1963.
- Julian WALTER et Daniel STIERNON, *Notes historiques de la présence assomptionniste en Grèce*, Athènes, 1984.
- Bernard STEF a.a. et Ionel ANTOCI a.a. , *Vie Imparatia ta, Augustinienii Asumptionisti, 80 de ani de prezenta in Romania*, Editura Buna Vestire, Blaj, 2004.
- Gervais QUENARD, *L'Assomption en Russie*, dans *Pages d'Archives*, 2^{ème} série, n°11, octobre 1959.
- *Les Assomptionnistes et la Russie*, Actes du Colloque d'Histoire, Rome, 20-22 novembre 2003, éd. Bernard Holzer, Rome, Collection Recherches Assomption n°2, 2006.
- Gervais QUENARD, *L'Assomption à Jérusalem*, dans *Pages d'Archives*, 2^{ème} série, n°13, avril 1961.
- M. CHALENDARD, *A Jérusalem, Notre-Dame de France*, Téqui, Paris, 1978.

- Bernard MONTAGNES, *Marie-Joseph Lagrange : une biographie critique*, Cerf Histoire, Paris, 2004.
- Mgr. Petit, *assomptionniste, fondateur des "Echos d'Orient", archevêque latin d'Athènes (1868-1927)* : Actes du Colloque, Rome, 15-17 décembre 1997, Pontificio Istituto Orientale, Rome, 2002, n°266 dans la collection *Orientalia Christiana Analecta*.

Missions :

- *L'aventure missionnaire assomptionniste*, Actes du Colloque d'Histoire du 150^{ème} anniversaire de la congrégation des Augustins de l'Assomption, Lyon-Valpré, 22-26 novembre 2000, éd. Bernard Holzer, Rome, Collection *Recherches Assomption* n°1, 2006.
- Charles MONSCH, *Les Mères Franck et l'Assomption* (session du Bouscat, 1991).
- Angel MACHO, *Los Asuncionistas y el mundo obrero en Vallecas : 1940-1953. Una relacion privilegiada : P. Luis Madina y Guillermo Roviroso*, document dactylographié, Madrid, 2000.
- Francisco SAN MARTIN, *Qué es la Ciudad de los Muchachos ?*, plaquette, de présentation, 1959, Madrid.
- Fernando ALIAGO ROJAS, *Religiosos asuncionistas, 100 años al servicio de la Iglesia en Chile, 1890-1990*, Santiago de Chile, 1990.
- François de Paule BLACHERE, *Genesis de la Asuncion argentina*, Buenos Aires, 1988.
- Régis ESCOUBAS, *Notre-Dame de Lourdes d'Argentine*, document dactylographié, Bordeaux, 1949 (Archives de la Province de France).
- Régis ESCOUBAS, *Belgrano et Paroisse Saint-Martin de Tours à Buenos Ayres*, documents dactylographiés, Belgrano, 1953 (Archives de la Province de France).
- Henry MOQUIN et Richard RICHARDS, *Assumptionnists in the US*, Worcester, 1994

- Kenneth J. Moynihan, *Assumption College, A centennial history 1904-2004*, Assumption College, 2004.
- Yves GARON, *Les Assomptionnistes au Canada*, Sillery, 1997.
- Y. LE FLOC'H, *P. Marie-Clément aa, apôtre et fondateur* (2 volumes), 1967.
- Justin MUNSCH, *L'Assomption en Mandchourie 1935-1954*, série du Centenaire n°6, Paris, 1980.

Activités en France :

- Polyeucte GUISSARD, *Histoire des Alumnats, le sacerdoce des pauvres*, Bonne Presse, 1954.
- Noël RICHARD, *Le Père Roger des Fourniels, fondateur de la Croix du Midi*, Toulouse, 1980.
- Noël RICHARD, *L'Assomption à Toulouse, les 50 ans de Sainte-Barbe (1937-1987)*, Toulouse, 1987.
- Noël RICHARD, *Une grande œuvre toulousaine, centenaire de la Maison d'Enfants de la Grande Allée 1873-1973*, Toulouse, 1973.
- Hubert WYDRILL, *L'ange de l'orphelinat, histoire des Orphelinats de Douvaine*, Editions Foyer du Léman, Douvaine, 2005.
- Perboyre LE DORTZ, *Un religieux apôtre, le Père Jude Verstaen a.a. (1893-1960)*, Lorient, 1970.
- Louis MONGE, *La vie aventureuse de Mongré, 150 ans*, Association scolaire Notre-Dame de Mongré, Villefranche-sur-Saône, 1998.
- Serge BOUQUIER, *Histoire de la Paroisse Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus de Montpellier*, Sainte-Thérèse-Assas-Montpellier, 1997.
- Marie-Michel CORNILLIE, *1946 La Cloche : une aventure ? un témoignage ?*, Les Ateliers de Frileuse, 1977.
- *Valpré d'hier et d'aujourd'hui*, Actes du Jubilé de Valpré 1947-2007, Ecully, 26-28 mai, Valpré Editions 2007.

Table des matières

<i>PRÉFACE</i>	3
<i>INTRODUCTION</i>	5
I. LE TEMPS DU FONDATEUR ET DE LA FONDATION :	
E. D'ALZON, 1845 - 1880	7
1. <i>FONDATION ET STRUCTURES</i>	9
1845-1850 : cinq années d'attente	10
La structuration progressive	11
2. <i>LE CHARISME ET SON EVOLUTION</i>	13
A l'origine du charisme	13
But et esprit	14
Charisme apostolique	15
3. <i>AXES APOSTOLIQUES</i>	17
3.1 Œuvres d'éducation et formation	17
<i>La formation des religieux</i>	17
<i>Les collèges</i>	17
<i>Les alumnats</i>	19
<i>Les orphelinats et les œuvres sociales</i>	21
3.2 La presse et les pèlerinages	23
<i>Les pèlerinages</i>	23
<i>La presse</i>	25
3.3 L'Assomption hors de l'hexagone	26
<i>L'aventure australienne</i>	26
<i>La Mission d'Orient</i>	27
3.4 Autres œuvres	29
4. <i>STATISTIQUES RECAPITULATIVES</i>	31
Religieux	31
5. <i>LES CADRES DE L'ASSOMPTION</i>	33
6. <i>VUE D'ENSEMBLE DE LA CONGREGATION</i>	35

II. ORGANISATION ET STRUCTURATION (F. PICARD, 1880 - 1903)	37
1. <i>STRUCTURES – VIE GENERALE DE L'ASSOMPTION</i>	39
Réorganisation de la congrégation	39
Montée des tensions en France	40
Le procès des Douze	43
2. <i>AXES APOSTOLIQUES</i>	45
2.1 Œuvres d'éducation et formation	45
<i>Les alumnats</i>	45
<i>Expulsions et déménagements</i>	46
<i>La formation des religieux</i>	47
<i>Le temps des expulsions</i>	51
<i>Les collèges</i>	51
<i>Les orphelinats et les œuvres sociales</i>	52
2.2 La presse et les pèlerinages	53
<i>La presse</i>	53
<i>Les pèlerinages</i>	56
2.3 Activités diverses	60
2.4 L'Assomption hors de l'hexagone	61
<i>La Mission d'Orient</i>	61
<i>Angleterre</i>	68
<i>Amérique</i>	69
2.5 Congrégations religieuses féminines	71
3. <i>STATISTIQUES RECAPITULATIVES</i>	73
Religieux	73
4. <i>LES CADRES DE L'ASSOMPTION</i>	75
5. <i>VUE D'ENSEMBLE DE LA CONGREGATION</i>	77
III. LE TEMPS DE LA DISPERSION (E. BAILLY, 1903-1917)	79
1. <i>STRUCTURES – VIE GENERALE DE L'ASSOMPTION</i>	81
2. <i>AXES APOSTOLIQUES</i>	85
2.1 Œuvres d'éducation et formation	85
<i>Les alumnats</i>	85
<i>La formation des religieux</i>	87
<i>Les collèges</i>	90
<i>Les Orphelinats</i>	91
2.2 La presse et les pèlerinages	91
<i>La presse</i>	91
<i>Les pèlerinages</i>	93

2.3 Activités en France	94
2.4 L'Assomption hors de l'hexagone	95
<i>La Mission d'Orient</i>	95
<i>Angleterre</i>	106
<i>Amérique</i>	106
3. STATISTIQUES RECAPITULATIVES	111
Religieux.....	111
4. LES CADRES DE L'ASSOMPTION.....	115
5. VUE D'ENSEMBLE DE LA CONGREGATION	117
 IV. LE TEMPS INCERTAIN DE L'ÉPREUVE (J. MAUBON, 1917-1923)	 119
1. STRUCTURES – VIE GÉNÉRALE DE L'ASSOMPTION	121
<i>Sous la conduite d'un Vicaire Général</i>	121
<i>La crise</i>	122
2. AXES APOSTOLIQUES	125
2.1 Œuvres d'éducation et formation	125
<i>Les alumnats</i>	125
<i>La formation des religieux</i>	126
<i>Les collèges</i>	127
<i>Les orphelinats</i>	128
2.2 La presse et les pèlerinages	128
<i>La presse</i>	128
<i>Les pèlerinages</i>	129
2.3 Activités diverses	129
2.4 L'Assomption hors de l'hexagone	130
<i>La Mission d'Orient</i>	130
<i>Amérique</i>	133
3. STATISTIQUES RECAPITULATIVES	135
Religieux.....	135
4. LES CADRES DE L'ASSOMPTION.....	137
5. VUE D'ENSEMBLE DE LA CONGREGATION	139
 V. L'ORGANISATION DES PROVINCES (GERVAIS QUENARD : 1923-1939)	 141
1. STRUCTURES - VIE GÉNÉRALE DE L'ASSOMPTION.....	143
La nouvelle physionomie de l'Assomption	143
Une nouvelle organisation	144

2. AXES APOSTOLIQUES	147
2.1. Œuvres d'éducation et formation	147
<i>Les alumnats</i>	147
<i>La formation des religieux</i>	150
<i>Les collèges</i>	153
<i>Les orphelinats</i>	157
2.2. Œuvres Générales	160
<i>L'organisation des œuvres générales</i>	160
<i>La presse</i>	161
<i>Les pèlerinages</i>	163
<i>Les autres œuvres générales</i>	165
2.3. Paroisses et résidences	166
<i>Les paroisses</i>	166
<i>Les résidences</i>	173
2.4. Activités diverses	175
2.5. L'Assomption hors de l'hexagone	176
<i>La Mission d'Orient</i>	176
<i>Europe</i>	186
<i>Amérique</i>	189
<i>Afrique et Asie</i>	196
3. STATISTIQUES RECAPITULATIVES	199
Religieux.....	199
4. LES CADRES DE L'ASSOMPTION.....	201
5. VUE D'ENSEMBLE DES PROVINCES FRANCAISES	205

VI. UNE CONGREGATION EN EXPANSION (GERVAIS QUENARD : 1939-1952)

207

1. STRUCTURES - VIE GENERALE DE L'ASSOMPTION.....	209
La seconde guerre mondiale	209
Après la guerre	210
2. AXES APOSTOLIQUES	213
2.1. œuvres d'éducation et formation	213
<i>Les alumnats</i>	213
<i>La formation des religieux</i>	216
<i>Les collèges</i>	219
<i>Les orphelinats</i>	223
2.2. Œuvres Générales	225
<i>La presse</i>	226
<i>Les pèlerinages</i>	227
<i>Les autres œuvres générales</i>	228

2.3. Paroisses et résidences	229
<i>Les paroisses</i>	229
<i>Les résidences</i>	232
2.4. Activités diverses	233
2.5. L'Assomption hors de l'hexagone	234
<i>La Mission d'Orient</i>	234
<i>Europe</i>	241
<i>Amérique</i>	244
<i>Afrique et Asie</i>	247
3. STATISTIQUES RECAPITULATIVES	251
Religieux.....	251
4. LES CADRES DE L'ASSOMPTION.....	253
5. VUE D'ENSEMBLE DES PROVINCES FRANCAISES	255
CONCLUSION.....	257
BIBLIOGRAPHIE (1845 – 1952).....	259
Index des noms de personnes	273

Index des noms de personnes

Allanic Joseph A.A., 159	Baudouy Ernest A.A., 51, 83, 115, 123, 137, 261
Allez Claude A.A., 55, 93, 106	Baurain Liévain ex-A.A., 99, 100
Alzon Emmanuel d' A.A., 5, 6, 7, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 33, 35, 36, 39, 40, 45, 47, 50, 52, 53, 54, 61, 62, 63, 64, 66, 67, 71, 72, 73, 81, 99, 107, 122, 153, 154, 165, 166, 216, 222, 232, 260, 261	Beck Mgr Andrew A.A., 186, 241, 242
Andrieu Cardinal Pierre, 162	Bégin Mgr Louis, 109
Arandel Amance A.A., 247,248	Bélard Privat A.A., 185, 240
Armanet Crescent A.A., 203	Benigni Mgr Umberto, 129
Artigue Chérubin A.A., 195, 196, 246	Benoît XV Pape, 72, 80, 164
Aube Saturnin A.A., 103, 202	Bergé Eugène A.A., 53
Austal Anselme A.A., 198	Berinde Stéphan A.A., 236
Axente Axente A.A., 179	Berteaux Léon, 161, 226, 227
Badaroux Aimé A.A., 156	Berthelot Général Henri-Mathias, 98
Badaroux Fortuné A.A., 187	Bertoye François d'Assise A.A., 92, 161
Bahuaut Marie-Rogatien A.A., 155	Bethaz Paul-François A.A., 225
Bailly Bernard, 52	Bicquemard Elie A.A., 90, 91, 96, 126, 144, 201, 202, 253
Bailly Emmanuel A.A., 6, 20, 33, 39, 47, 49, 50, 51, 64, 75, 77, 79, 81, 82, 88, 89, 90, 91, 93, 100, 104, 108, 115, 117, 121, 122, 123, 214, 261	Bisson Herbland A.A., 155, 220
Bailly Vincent de Paul A.A., 18, 21, 23, 25, 49, 53, 54, 55, 56, 59, 60, 75, 92, 94, 115, 261, 262	Bois Jean ex-A.A., 64, 99, 100
Bal-Fontaine Bernardin A.A., 144, 203, 204, 253, 254	Bornand Lefebvre A.A., 157
Barral Alype A.A., 179, 236, 239	Bosco Jean S.D.B., 53
Barthez Edmond A.A., 217	Boubet Etienne A.A., 185
Battandier Mgr Albert, 55	Boucher Euchariste A.A., 171
	Boulesteix Calixte A.A., 155, 217
	Bouvy Edmond A.A., 49, 51, 88
	Braun Léopold A.A., 181, 237, 238
	Brochet Honoré A.A., 168
	Broha Gausbert A.A., 151, 216
	Brun Henri A.A., 10, 11, 23, 66
	Cabrières Cardinal Anatole de, 95, 126
	Calavassy Mgr George, 131
	Cance Noël A.A., 95
	Cardenne Victor A.A., 10
	Cariou Paul de Léon A.A., 151

Cart Mgr François, 10
 Causse Ignace A.A., 231
 Causse Ildefonse A.A., 154
 Cayré Fulbert A.A., 152, 217
 Chaboud Stéphane A.A., 69, 137
 Chardavoine Eutrope A.A., 93, 175, 262
 Charpentier Paul A.A., 233
 Chauvin Alexis A.A., 159, 246
 Chilier Alexandre A.A., 61, 62, 66, 96
 Choquet Mgr Georges, 172, 220
 Coggia Antonin A.A., 160, 201, 225, 253
 Colette Aubain A.A., 253, 261
 Combettes du Luc comte, 58
 Copello Cardinal Santiago Luis, 195
 Cornillie Marie-Michel A.A., 223, 224, 233, 265
 Correnson Marie, Emmanuel-Marie de la Compassion, 28, 56, 71
 Couderc Marie-Lucien A.A., 230
 Couillaux Louis A.A., 45, 46, 115
 Coulet Pierre A.A., 217
 Cusse René-Eugène ex-A.A., 9, 27
 Dampérat Ausone A.A., 177, 234, 235, 254
 Daniel Yves et Godin Henri abbés, 229
 Dansette Jean de Dieu A.A., 202
 Darboy Thomas A.A., 70
 Dauby Possidius A.A., 88, 126, 127, 201, 202
 Dautrebande Dieudonné A.A., 253
 De Gaulle Charles, 231, 237
 Debauge Adéodat A.A., 41
 Delmas Delmas A.A., 90, 153
 Delpouve Bruno A.A., 192
 Deprez Arthur A.A., 129, 153
 Descamps Pierre A.A., 19, 47
 Devynck Marie-Albert A.A., 151
 Deydier Marie-Louis A.A., 186
 Dhers Damascène A.A., 155
 Djidjov Pavel A.A., 217, 235
 Doeppler Jakob A.A., 188

Dressaire Léopold A.A., 104
 Dreyfus Alfred, 43, 54, 1617
 Druart Ignace A.A., 60, 94
 Dubourg Mgr Maurice-Louis, 175
 Dufault Wilfrid A.A., 245, 255
 Dugachard Adéodat A.A., 223
 Dumazer Alexis A.A., 20, 45, 51, 52
 Dumoulin Marius A.A., 159
 Eijo y Garay Mgr Leopoldo, 132
 Epinois comte Henry de l', 53, 58
 Epinois, comte Pierre de l', 161
 Escoubas Régis A.A., 211, 216, 220, 221, 246, 254, 264
 Etcheverry dom Mauro, 124
 Evrard Evrard A.A., 99, 100, 178, 179
 Fage Antoinette, Mère Marie de Jésus P.S.A., 223
 Falgueyrette Thimothée A.A., 90
 Farel chanoine, 171
 Faugère Aymard A.A., 144, 167, 174, 203
 Feltin Mgr Maurice, 170
 Ferdinand Ier roi de Bulgarie, 62
 Féron-Vrau Paul, 54, 91, 92, 128, 260, 261
 Féroux Borromée A.A., 95
 Ferry Jules, 40
 Fiquet Charles A.A., 157
 Fiquet Christophe A.A., 217
 Filliol Marie-Germain A.A., 211, 222, 254
 Fourniels Roger des A.A., 60, 94, 158, 159, 265
 Franck mères Myriam et Julie ex-O.A., 60, 71, 106, 264
 Gabel Emile A.A., 227, 262
 Galabert Victorin A.A., 27, 28, 33, 39, 62, 65, 75
 Garin abbé, 125
 Gaspais Mgr Auguste M.E.P., 196
 Gaury René A.A., 225
 Gayraud Herménégilde A.A., 202, 254

Gerbet Faustin A.A., 175	Joffre Fulbert A.A., 63
Gerbier Marie-Léopold A.A., 95	Joseph Jules, 157
Germain Mgr Jean, 159	Jugie Martin A.A., 132
Germer-Durand Louis-Eugène, 18	Julien abbé Raymond-Casimir, 158
Germer-Durand Joseph A.A., 67, 115	Kayser Césaire A.A., 94, 125, 188
Gicquel des Touches amiral Albert-Auguste, 57	Kemal Atatürk Mustapha, 131, 181
Giraud Tite A.A., 172, 188, 198	Kereç Fran A.A., 240
Gisler Hermann A.A., 96, 97	Kokel Rémi A.A., 127, 201, 202, 211, 214, 215, 253, 254
Goffart Zénobe A.A., 191, 202	Kourtev Mgr Kiril, 177
Goubier abbé Vital-Gustave, 9, 17	Labialle Timothée A.A., 247
Grimonpont Vincent de Paul A.A., 224	Lacquois Isidore MEP, 196
Gruffat Alix A.A., 151	Lagrange Marie-Dominique O.P., 49, 50, 264
Guéguen Ronan A.A., 171	Laity Marie-Joseph A.A., 68
Guichardan Roger A.A., 162, 163	Lammenais Félicité de, 9
Guiraud Jean, 162	Lamy Etienne, 41
Guissard Polyeucte A.A., 215, 216, 259, 265	Laugé Clément A.A., 115, 137
Guyo Léonide A.A., 89, 127, 151	Laurent Charles A.A., 9, 18, 33, 75, 135
Haas Franciscus A.A., 186	Laurent Lucien A.A., 220
Halluin Henri, 21, 22, 52, 64, 91, 148, 157, 158, 159, 224	Laurent Vitalien A.A., 179, 236
Hamon Yves A.A., 53, 165	Laurès Benjamin A.A., 87
Hanhart Eudes A.A., 225, 253	Lavigerie Cardinal Charles de, 27, 41
Heitmann Romain A.A., 107	Lavigne Eusèbe A.A., 198
Henri Eugène ex-A.A., 9	Le Bartz Louis A.A., 162
Herbigny Mgr Michel-Joseph d' S.J., 180	Lechat Jean-Gabriel A.A., 228
Horgues Marie-Bernard A.A., 137	Lemaître Mgr Alexis, 198
Howard Cardinal Edward, 27	Leme Cardinal Sebastiao, 195
Hurtevent Sidoine A.A., 168	Léon XIII, 41, 49, 53, 59, 64, 65, 99, 102
Indrea Emilian A.A., 179	Lesage Marie-Paul A.A., 95
Iseler Savin A.A., 232	Lesage Mgr Joseph, 157
Izans Marie-Noël A.A., 211, 233, 254	Letocart Hugues A.A., 95
Jacquot Ambroise A.A., 92, 115, 128, 137, 160, 201	Lombard Matthieu A.A., 201
Jaïn Protais A.A., 171, 216	Machon Placide A.A., 98
Janssens Mgr François-Auguste, 70	Madina Luis A.A., 243, 264
Jaujou André A.A., 53, 71, 72, 75, 115, 128, 137	Mailland David A.A., 130, 180
Jean Emile A.A., 237	Malvy Maximilien A.A., 182, 202, 205, 254
Jean XXIII Pape, 176	Maniglier Auguste A.A., 99, 130, 229, 238
	Mariage Alfred A.A., 48, 64, 66, 75, 96

Marie-Eugénie de Jésus Sainte R.A., 9,
 10, 22, 23, 62
 Marquant Eucher A.A., 168
 Marseille Ludovic A.A., 183
 Martel Rodolphe A.A., 220, 224, 244
 Martin Louis de Gonzague A.A., 153,
 219
 Mathis François A.A., 106
 Maubon Joseph A.A., 20, 63, 66, 75,
 106, 107, 115, 119, 121, 122, 123,
 126, 132, 137, 261
 Maurras Charles, 161, 162, 164
 Mauvise Mère Marie du Christ R.A., 71
 Ménage Maître, 91
 Menini Mgr Roberto, 62, 96
 Merckx Adémar A.A., 178, 179
 Merklen Pierre-Fourier A.A., 51, 88, 123,
 126, 127, 161, 162, 191, 226, 227
 Mertz Amarin A.A., 197
 Michel Félix A.A., 175
 Michelin Alfred, 226
 Miglietti Savien A.A., 128, 129, 162
 Mignen Mgr René-Pierre, 126, 169
 Moigno abbé François, 55
 Moitroux Boniface A.A., 104
 Monnier Louis-Jules, 18
 Moris Fulgence A.A., 70
 Mussolini Benito, 243
 Napoléon III, 23, 150
 Nègre Didier A.A., 148, 149, 168
 Netzhammer Mgr Raymond, 98
 Neveu Mgr Pie A.A., 99, 100, 130, 180,
 181, 237
 Nicolas Judicaël A.A., 238
 Nowack Gregorios A.A., 184
 Odil Aurèle A.A., 162
 Olivares Pinto A.A., 70
 Pantaléïmon higoumène, 63
 Papadopoulos Mgr Isaïas, 102, 131
 Paratte Cyrille A.A., 197
 Pargoire Pargoire A.A., 66

Pautrat Jean-François A.A., 91, 128
 Péchard commissaire, 43
 Pector Jules A.A., 103
 Pellicier Silvère A.A., 250
 Perier-Muzet Jean-Paul A.A., 32, 47, 68,
 259, 260
 Pernet Etienne A.A., 10, 11, 21, 22, 232
 Pétain Maréchal Philippe, 209, 226
 Petit Mgr Louis A.A., 48, 49, 60, 66, 102,
 103, 132, 183, 264
 Petkov Mgr Michele, 63, 97
 Pétrement Alype A.A., 47, 201
 Picard François A.A., 12, 21, 23, 24, 33,
 35, 37, 39, 40, 41, 45, 48, 49, 50,
 53, 56, 57, 58, 61, 64, 67, 69, 71,
 72, 75, 77, 81, 82, 96, 99, 260,
 261
 Picot Alphonse A.A., 253
 Pie IX Pape, 20, 27
 Pie X Pape, 88, 92, 102
 Pie XI Pape, 162, 163, 180
 Pierron Livier A.A., 198, 249
 Pierson Geoffrey A.A., 107, 194
 Point Marie-Etienne A.A., 228
 Popov Mgr Raphaël, 28
 Portalier Christophe A.A., 97
 Potrat Mgr de, 93
 Protin Séraphin A.A., 88, 144, 191, 194,
 202
 Pruvost Eustache A.A., 159
 Pruvost Marie-André A.A., 125, 157, 164,
 228
 Pruvost Michel A.A., 144, 170, 202
 Quenard Gervais A.A., 46, 64, 96, 98,
 99, 104, 121, 130, 131, 137, 139,
 141, 143, 144, 161, 162, 166, 168,
 178, 195, 198, 201, 207, 209, 210,
 253, 255, 257, 261, 263
 Quinn Mgr James, 26
 Rabois-Bousquet Front/Sophrone A.A.,
 66

Ramond Jean A.A., 225	Tchonkov Assen A.A., 237
Rampolla Cardinal Mariano, 41	Thédénat abbé, 24
Ranc Félix A.A., 91, 128, 159	Thomas Jean de Matha A.A., 237
Reydon Germain A.A., 97, 177	Thomas Louis A.A., 230
Richard Armel A.A., 171	Tissier Mgr Joseph-Marie, 168
Richard Noël A.A., 155, 156, 265	Tissot Louis-Elphège A.A., 9, 26, 27
Robert Louis A.A., 190	Todea Cardinal Alexandre, 178
Rocchiccioli Wandrille A.A., 224	Tonti Cardinal Giulio, 121
Rochain Omer A.A., 108	Tournamille abbé Alfred, 60
Rochefoucauld Mme de la, 23	Tournellec André A.A., 217
Romanet Casimir A.A., 170	Tréhorel Tugdual A.A., 155, 220
Rouault Louis de Montfort A.A., 94	Trémelet Alcide A.A., 172
Roy Hyacinthe A.A., 156, 221	Vailhé Siméon A.A., 32, 50, 66, 132, 201
Sage Athanase A.A., 216, 217, 232	Vandenkoornhuysse Félicien A.A., 51, 96,
Sagot du Vauroux Mgr Charles-Paul, 154	115, 144, 201, 202, 209, 253
Salaville Séverien A.A., 103, 179, 237,	Vanhove Athanase A.A., 95, 131, 137
239	Vassel Paulien A.A., 169
Santu Pierre A.A., 233	Vaughan Cardinal Herbert, 68
Saugrain Hippolyte A.A., 10, 11, 17, 33,	Verdier Cardinal Jean, 167, 174
43, 75, 91, 115	Verstaen Jude A.A., 153, 218, 219, 253,
Séгур Mgr Louis-Gaston-Adrien, 56	265
Senaux Flavien A.A., 176, 197, 248, 249	Vidal Antoine de Padoue ex-A.A., 89
Sérieix Clodoald A.A., 144, 189, 190,	Vion Maximin A.A., 164, 100
203	Vionnet Mamert A.A., 241
Sérine Régis A.A., 169, 229	Vitchev Kamen A.A., 235
Silbermann Antoine A.A., 193	Vuccino Mgr Antoine-Grégoire A.A., 184,
Sollier Zéphyrin A.A., 98, 144, 173, 182,	239
196, 202, 205, 253, 254	Weisshaar Libermann A.A., 188
Souarn Romuald A.A., 98, 132, 201, 253	Whitworth James A.A., 241
Spinnael Rumold A.A., 201, 253	Wyart dom Sébastien, 41
Staub Marie-Clément A.A., 109, 134,	Yen Martin A.A., 250
190, 191	
Stéphanou Elpide A.A., 184	
Suciu Mgr Vasile, 178	
Suhard Cardinal Emmanuel, 232	
Suisse Gonzalès A.A., 174	
Susset Merry A.A., 148, 211, 254	
Talbot Mgr Georges, 27	
Tardif de Moidrey M. de, 58	
Tardy Léonard A.A., 94	
Tavernier Boris A.A., 96	